

Quand les aigles attaquent

MacLean, Alistair

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ALISTAIR MacLEAN

quand les aigles attaquent

UN TRIPLE VAUT TROIS DOUBLES



Alistair Maclean

QUAND LES AIGLES ATTAQUENT

Un triple vaut trois doubles

LA GRANDE PEUR AUX CARAÏBES
LES RESCAPÉS DE SINGAPOUR
Roman

Presses Pocket

116. rue du bac, Paris

Cet ouvrage a paru en langue anglaise sous le titre
WHERE EAGLES DARE

Traduit par J. F. GRAVRAND

Librairie Plon 1968, pour la traduction française.
Cymbeline Production, Ud 1968.

Les vibrations métalliques des moteurs lui agaçaient les dents ; l'assaut de leurs décibels tourbillonnants lui martyrisait les tympanes. « Ces Lancaster sont aussi bruyants que des chaudronniers aux pièces », se dit-il. Rétréci dans le froid sibérien du poste de pilotage tapissé de cadrans et de boutons, il grelottait. À tout prendre, d'ailleurs, il eût préféré se trouver dans une chaudronnerie sibérienne ; les usines ne risquent pas de percuter les montagnes, tandis que ce bombardier qui le promenait en caracolant au ras du sol à travers des tempêtes de neige, allait sûrement en rencontrer une. Le major Smith cessa d'examiner la nuit opaque au-delà du pare-brise que les essuie-glaces balayaient sans conviction, et regarda l'aviateur nonchalant assis sur le siège de gauche, au poste de pilotage principal.

Celui-ci, le lieutenant-colonel Cecil Carpenter, paraissait aussi parfaitement à l'aise au milieu de ses instruments qu'une huître dans sa coquille, sur le bassin d'Arcachon. Le vacarme du quadrimoteur ne lui rappelait en rien les chaudronneries stakhanovistes ; les vibrations de la carlingue lui procuraient sur l'épiderme les mêmes sensations de volupté que les mains caressantes d'une masseuse ; le hurlement des moteurs le berçait, et la température ambiante convenait à sa lecture. Un livre était ouvert devant lui, à distance convenable, sur un petit pupitre articulé. Smith en avait aperçu la couverture : un couteau ensanglanté y plongeait dans les reins d'une fille nue.

— Formidable ! dit Carpenter avec conviction en tournant la page ; puis il tira longuement sur une vieille pipe de bruyère, un genre de fumigène pour entreprise de désinfection. Voilà un type qui sait écrire ! Mais ce n'est pas pour vous, Tremayne ; je vous passerai ce bouquin à votre majorité.

Tremayne, le sous-lieutenant imberbe assis sur le siège de droite, celui du copilote, ne répondit pas. Carpenter fronça le sourcil, agita la main pour améliorer la visibilité en dissipant la fumée de pipe, et se pencha vers le copilote d'un air accusateur.

— Lieutenant Tremayne, dit-il, vous avez encore le trouillomètre à zéro.

— Oui, mon colonel. Je veux dire, non, mon colonel.

— C'est le mal du siècle, reprit Carpenter d'une voix chagrine. Les jeunes d'aujourd'hui ne savent rien apprécier... ni la compétence de leurs supérieurs, par exemple, ni l'odeur d'une bonne pipe.

Il soupira, corna la page qu'il avait lue, ferma le livre, rabattit le pupitre, et se redressa sur son siège.

— On pourrait croire que le commandant du Groupe Aérien Spécial a droit à un peu de tranquillité à bord de son propre avion ; eh bien, non !

Il ouvrit la vitre latérale, par où pénétra une bouffée d'air glacé chargé de neige, en même temps qu'un hurlement décuplé des moteurs. Son visage se plissa, il abrita ses yeux sous sa main gantée, puis pencha le front à l'extérieur. Cinq secondes plus tard, Smith le vit secouer la tête d'un air déçu, puis refermer la vitre coulissante, et dégivrer sa puissante moustache rousse en guidon de bicyclette.

— Pas drôle, major, dit-il à Smith. Pas drôle du tout, d'être perdu en pleine nuit dans le blizzard, au-dessus de l'Europe en guerre.

— Oh, mon colonel, ne recommencez pas cette blague, implora timidement Tremayne.

— Errare humanum est ; le propre de l'homme est d'errer, poursuivit Carpenter sans s'émouvoir.

Smith fit un effort pour sourire.

— Voulez-vous dire que vous ignorez où nous sommes, mon colonel ?

— Pourquoi devrais-je le savoir ? Carpenter se laissa glisser au fond de son siège, et bâilla sans retenue. Je ne suis que le chauffeur de ce taxi, major. Nous disposons d'un navigateur, et le navigateur dispose de radars et autres instruments perfectionnés. Je n'ai pas plus confiance en lui qu'en son matériel, d'ailleurs.

— En ce cas, répondit Smith, on s'est moqué de moi au ministère de l'Air. On m'a affirmé que vous aviez exécuté plus de trois cents missions dans le ciel ennemi, et que vous connaissiez l'Allemagne du Sud comme vos poches.

— C'est un bobard, major, colporté par des salauds qui veulent m'empêcher de me planquer à Londres, dans un bon petit bureau. Il consulta sa montre. Je tâcherai tout de même de vous donner un préavis de trente minutes avant de vous pousser dehors au bout de votre parachute. Il regarda de nouveau sa montre, et fronça les sourcils. Lieutenant Tremayne, votre manque de conscience professionnelle dépasse les bornes !

Les traits tendus du jeune homme se creusèrent plus encore.

— Qu'y a-t-il, mon colonel ?

— L'heure de mon café est passée depuis trois minutes.

— Oui, mon colonel. Je le fais venir tout de suite.

Smith sourit de nouveau sans conviction, s'extirpa du recoin où il s'était introduit derrière le siège du premier pilote, et s'éloigna vers le centre du Lancaster. Là, dans l'immense compartiment vide et morne aux relents de tombeau, la chaudronnerie sibérienne battait son plein ! Le vacarme atteignait un niveau insupportable, la froidure devenait arctique, et les armatures métalliques du fuselage givré lançaient un impossible défi au confort. Une demi-douzaine de strapontins à sangles de toile boulonnés au parquet montraient jusqu'où peut aller la folie du « fonctionnel ». L'emploi de tels instruments de torture dans les prisons du Royaume-Uni aurait soulevé les populations.

Pelotonnés misérablement sur ces tabourets, six malheureux individus affublés de deux parachutes chacun par-dessus leur uniforme de chasseur alpin allemand, luttèrent contre le froid, derrière le brouillard que faisaient dans l'air glacé leurs expirations. En face d'eux, un câble d'acier tendu courait le long de la cloison à hauteur de tête, depuis l'avant du compartiment jusqu'à la porte latérale de l'avion. À droite de cette porte, plusieurs colis gisaient à terre ; des spatules de skis sortaient de l'un d'eux. Chaque paquet était fixé à un parachute dont le cordon d'ouverture s'accrochait au câble par l'intermédiaire d'un mousqueton.

Quand Smith approcha, le premier parachutiste leva sur lui un regard inquiet.

— Alors ? demanda-t-il, je parie que cet abruti ne sait pas plus que moi où nous sommes.

— Il emploie une méthode de navigation assez particulière, admit le major en souriant à cet homme d'aspect méditerranéen qui portait des galons de sergent. Il ouvre sa fenêtre de temps en temps, et renifle au-dehors. Mais, il ne faut pas se biler pour...

Il s'interrompit en sentant l'odeur du café qu'un soldat de la R. A. F. apportait dans des tasses émaillées.

— Vous avez raison, déclara ce soldat d'un air bonhomme. Le colonel utilise des procédés très personnels. Un peu de café ? Au mess, il prétend qu'il lit des romans policiers durant toute la mission, et s'en remet aux mitrailleurs pour lui indiquer le point de temps à autre.

Smith prit une tasse à deux mains pour y chauffer ses doigts glacés.

— Mais vous, vous savez certainement où nous sommes, dit-il.

— Bien sûr. Le soldat eut l'air surpris qu'on lui posât une pareille

question. Il montra du menton les barreaux métalliques menant à la tourelle dorsale du *Lancaster* : Grimpez là, et regardez en bas vers la droite.

— Tenez-moi ça, Carraciola, dit le major en offrant sa tasse au sergent.

Il monta et colla son nez contre le dôme transparent de la tourelle. La nuit noire ne lui laissa d'abord voir que des rideaux neigeux, puis il distingua une zone luminescente qui s'ordonna bientôt en un réseau de lignes variées rappelant les rues éclairées d'une ville. L'ahurissement se peignit sur son visage, mais en redescendant, une demi-minute plus tard, il reprit son air compassé habituel.

— On a dû oublier de parler de la guerre à ces gens-là, dit-il. Je croyais que l'Europe observait le *black-out*.

— Sauf la Suisse, expliqua le soldat. C'est *Bâle* que vous avez vu.

— *Bâle* ! Smith fut réellement surpris. En ce cas, nous nous sommes fourvoyés d'au moins cent cinquante kilomètres. Le plan de vol nous fait passer au nord de *Strasbourg*.

— Je ne sais pas, monsieur le major. Notre colonel affirme qu'il ne comprend rien aux plans de vol. Il connaît ce chemin-là, et il s'y tient, quand on l'envoie dans le *Vorarlberg*... Il survole *Bâle*, puis il file vers l'est jusqu'au lac de Constance ; il regarde *Schaffhouse* au passage, vers le nord, puis...

— Mais, c'est en plein territoire suisse !

— Croyez-vous ? Par temps clair, les lumières de *Zurich* sont visibles, effectivement. D'ailleurs, maintenant que j'y pense, le colonel Carpenter a une chambre réservée pour lui toute l'année dans un hôtel de *Baur-au-Lac* ; c'est en Suisse.

— Dans un hôtel ?

— Oui. Il dit que si un... accident l'oblige à choisir entre un séjour en Oflag et un internement en Suisse, il n'hésitera pas. Je vous disais donc qu'on atteint le lac de Constance ; on longe sa rive suisse, puis, à *Lindau*, on oblique vers l'est en grimpant à deux mille cinq cents mètres d'altitude pour respecter les montagnes. Quand nous arriverons là, tout à l'heure, il ne nous restera qu'un saut de puce à faire pour atteindre votre *Weissspitze*.

— Les Suisses ne protestent pas ?

— Souvent. J'ai même cru remarquer une certaine corrélation entre leurs protestations et nos missions dans le secteur. Le colonel Carpenter prétend qu'un pilote allemand mal intentionné essaie de le discréditer.

L'aviateur s'éloigna vers le poste de pilotage avec son café. Le *Lancaster* embarda brutalement dans un trou d'air ; Smith se raccrocha au câble, mais laissa tomber la moitié de sa tasse sur les genoux du lieutenant Morris Schäffer, l'Américain des Services Spéciaux qui le secondait dans cette expédition.

— Merci quand même ! cria Schäffer. Je n'avais pas besoin de ça pour me remonter le moral. Mais si la tempête augmente, nous serons peut-être obligés d'atterrir en Suisse... Imaginez les *Wiener-schnitzel* et les petits *Apfelstrudel* que nous dégusterons, major ! Après un an de cuisine anglaise, d'œufs en poudre et de légumes à l'eau, le fiston de maman Schäffer aurait bien besoin de cela.

— Outre que l'internement lui permettrait de prolonger sa vie, observa Carraciola d'un ton morose. Major, cette mission me déplaît souverainement.

Smith leva des sourcils étonnés.

— Je ne comprends pas pourquoi, dit-il.

— C'est du suicide ! Regardez à quoi nous ressemblons, tous autant que nous sommes ?

D'un geste large, il désigna les trois hommes assis à sa gauche : Christiansen, dont les cheveux de lin rappelaient le sang viking ; Thomas, un petit Gallois au poil sombre ; Torrance-Smythe, qui patientait avec la langueur aristocratique d'un ci-devant de 93 en route vers l'échafaud. Les deux premiers arboraient un demi-sourire amusé, mais le troisième – maître de conférences à Oxford – regrettait de toute évidence le calme de ses cloîtres.

— Christiansen, Thomas, le brave Smythe et moi-même, poursuivit Carraciola, nous sommes des fonctionnaires, des gratte-papier...

— Je sais fort bien qui vous êtes, assura Smith.

— Et vous-même, major. Un officier de la Garde Noire ! Je ne doute pas que vous ne fassiez sensation à El Alamein quand vous vous lancez à l'assaut des chars de Rommel avec vos cornemuses ; mais pourquoi donc vous a-t-on choisi pour diriger cette expédition ? Ne prenez pas ça en mauvaise part. Je veux simplement dire que ce n'est pas plus dans vos cordes que dans les nôtres. Quant à Schäffer, un cow-boy aéroporté...

— Cow-boy ? Non. Je déteste les chevaux. C'est même pour cela que j'ai quitté mon pays de Montana.

— Et celui-ci, donc ! Carraciola tendit l'index vers le dernier membre de l'expédition, George Harrod, un sergent radio dont le visage reflétait la plus profonde résignation. Je parie qu'il n'a jamais

sauté en parachute.

— J'irai jusqu'à dire que je n'ai jamais mis les pieds dans un avion, ajouta Harrod d'un air stoïque.

— Bon Dieu ! Jamais mis les pieds dans un avion ! Major, nous sommes une bande de toquards, alors qu'il vous aurait fallu des spécialistes, des montagnards, des commandos, tueurs à gages, monte-en-l'air et perceurs de coffres-forts.

— Le colonel Wyatt-Turner n'avait que nous sous la main, répondit Smith paisiblement. Et vous savez que cette mission ne pouvait pas attendre.

Carraciola haussa les épaules ; les autres ne soufflèrent mot, mais Smith n'avait pas besoin d'être extra-lucide pour savoir qu'ils revivaient comme lui, la scène de la veille.

Le P.C. opérationnel de l'Amirauté, à Londres. Deux importants personnages les avaient reçus : le vice-amiral Rolland, officiellement sous-chef d'état-major de la Marine britannique, mais en fait directeur du contre-espionnage – le fameux MI 6 – des Services Secrets ; et son adjoint, le colonel Wyatt-Turner. D'un air sombre, et comme à regret, les deux patrons avaient expliqué la mission, que les exécutants non moins sombres avaient considérée non moins à regret comme irréalisable ; personne n'en reviendrait.

— Absolument désolé, messieurs, avait dit Wyatt-Turner, un gros moustachu à joues en bifteck, mais chaque minute compte. Il avait pointé sa canne vers la carte murale de l'Allemagne, et désigné un sommet au nord de la frontière autrichienne, et légèrement à l'ouest de *Garmisch-Partenkirchen*. « Notre homme a été conduit là ce matin à 2 heures, mais le quartier général allié, dans sa sagesse omnisciente, ne nous a prévenus qu'à 10 heures. Une belle bande d'imbéciles. S'ils avaient écouté nos conseils et évité les risques, nous n'en serions pas là. Quoi qu'il en soit, notre homme se trouve dans le *Schloss Adler*, le château de l'Aigle ; le bien-nommé, croyez-m'en. Seul un aigle y entre aisément. Votre mission...

— Pourquoi êtes-vous si sûr qu'il est là ? avait demandé Smith.

— Il traversait l'Europe à bord d'un avion *Mosquito*. À minuit, le pilote a signalé son point : dix kilomètres à l'ouest de *Garmisch*, et il a terminé son message en criant qu'on l'attaquait. Quelques secondes plus tard, il a pu dire trois mots : « Avarié. J'atterris. » L'avion s'est donc vomi dans un champ quelque part par là. Or, apprenez que le *Schloss Adler* est le Q.G. combiné du Service Secret allemand et de la Gestapo de l'Allemagne du Sud. Où diable aurait-on conduit le prisonnier, sinon là ?

— Comment un *Mosquito* a-t-il pu être abattu ? Aucun avion ne vole aussi vite, demanda Smith.

— Pure malchance. Mais n'ergotons pas ; le fait est là. L'important est d'empêcher le prisonnier de parler.

— Oui, car il parlera, commenta Thomas d'un air sombre. Ils parlent tous, aujourd'hui.

— L'unique recours est de le kidnapper sans délai. C'est en cela que votre mission consiste.

Torrance-Smythe s'était éclairci la voix délicatement.

— Il existe des troupes parachutistes, mon colonel, avait-il rappelé.

— Tiens, tiens ; on a peur, Smithy ?

— Oui.

— Le *Schloss Adler* est inaccessible, inexpugnable. Il faudrait mettre en œuvre un bataillon entier de parachutistes, Smithy.

— Et comme vous n'avez pas le temps de réunir six cents hommes, avait déclaré Christiansen d'une voix sarcastique, vous avez pensé à nous six.

Wyatt-Turner l'avait fusillé du regard, puis avait jugé préférable d'ignorer cette remarque.

— Ruse et discrétion sont nos seuls atouts, avait-il repris. Vous êtes rusés et discrets, messieurs. Vous êtes même orfèvres en cela. Et accoutumés à vivre en pays ennemi. Le major Smith, le lieutenant Schäffer, le sergent Harrod y ont séjourné pour des raisons..., disons professionnelles ; et les autres pour des motifs particuliers. Avec le...

— Vous oubliez que c'est de l'histoire ancienne, mon colonel, avait protesté Carraciola. Tout au moins pour Christiansen, Thomas, Smithy et moi. Nous ne sommes plus dans le coup, maintenant ; nous ne connaissons ni les méthodes de combat individuel modernes, ni les armes nouvelles. Quant à l'entraînement... Après deux ans de bureaucratie, je ne peux même plus rattraper l'autobus.

— Eh bien, réentraînez-vous rapidement, avait décidé Wyatt-Turner avec un sourire glacial. Je vous choisis parce que vous connaissez parfaitement la langue allemande, et que vous êtes familiers du pays – sauf peut-être le major Smith. Vous êtes, je le répète, des hommes de ressource et d'imagination. Si une équipe peut réussir, c'est bien la vôtre. D'autre part, vous êtes volontaires.

— D'office, naturellement, avait raillé Carraciola sans se déridier. Mais mon colonel, il existe une autre méthode pour empêcher votre homme de parler. Une méthode beaucoup plus sûre.

— Quand je vantais la fertilité de votre imagination ! Allez-y. Vous avez peut-être mis le doigt sur le moyen idéal.

— Faites donc venir un groupe de Lancaster spécialisés dans la navigation de précision. Accrochez-leur à chacun une bombe de dix tonnes de T. N. T. sous le ventre, et envoyez-les visiter votre *Schloss*. Je parie qu'à leur retour, personne n'y parlera plus.

— Excellent, avait répondu l'amiral d'une voix douce en s'approchant du groupe. L'amiral Rolland s'exprimait toujours avec suavité ; lorsqu'on dispose de pouvoirs illimités, on n'a pas besoin de parler fort pour se faire comprendre. Excellent, mais je me demande si vous êtes aussi perspicace que radical dans vos conclusions. Souvenez-vous que le prisonnier est le général de division Carnaby, un Américain. Si nous lui cassons la tête, le général Eisenhower, autre Américain, lancera certainement sa grande offensive de printemps, mais contre l'Angleterre, plutôt que l'Allemagne... Entre Alliés, il y a de petites politesses à observer. Me l'accorderez-vous ?

Carraciola n'avait rien accordé, ni refusé. Wyatt-Turner s'était gratté la gorge.

— Nous sommes donc bien d'accord, messieurs. Rendez-vous ce soir à 10 heures à l'aérodrome. Personne n'a plus rien à demander ?

— Fichtre, si ! Avec votre permission, mon colonel. Le petit sergent radio Harrod s'était dressé sur ses ergots, la voix aussi brûlante que les joues. Qu'est-ce qu'il y a là-dessous, mon colonel ? Pourquoi ce damné Américain est-il si important ? Doit-on vraiment prendre de pareils risques pour lui ?

— Suffit, sergent ! avait répliqué Wyatt-Turner. Vous savez tout ce que vous avez besoin de savoir.

— Je ne suis pas de votre avis, avait dit Rolland. Quand on confie à un homme une aussi dangereuse mission, on lui doit des explications. Plusieurs d'entre vous savent déjà de quoi il retourne ; je vais mettre les autres au courant. L'affaire est simple ; fâcheusement simple. Le général Carnaby est chargé de la coordination de toutes les opérations concomitantes dont l'ensemble constituera le grand débarquement de Normandie. Il sait à ce sujet tout ce que l'on peut savoir. Pour mener son travail à bien, il a eu besoin de rencontrer une dernière fois certains généraux des fronts de Russie, du Moyen-Orient et d'Italie. Le seul lieu de rendez-vous accepté par l'U. R. S. S. a été la Crète. La nuit dernière, il a voulu y aller en survolant le pays ennemi, malgré nos avertissements. Comme les Américains ne possèdent aucun avion assez rapide pour échapper aux *Messerschmitt*, ils nous ont emprunté un *Mosquito*. Malheureusement, ce *Mosquito* s'est laissé surprendre.

Un lourd silence avait pesé sur le P.C. quelques instants ; Harrod s'était frotté le menton, puis avait hoché la tête comme pour remettre ses idées en ordre. Lorsqu'il avait repris la parole, toute trace de colère ou de nervosité avait disparu de sa voix.

— Vous craignez qu'un général parle ? Avait-il demandé.

— Il parlera, sergent. Tous les prisonniers parlent, aujourd'hui, comme le faisait remarquer Thomas. On leur injecte un petit mélange de mescaline et de scopolamine, et la farce est jouée...

— Il livrera donc tous les plans de l'opération, avait dit Harrod d'une voix rêveuse. Les dates, les lieux, les effectifs. Grand Dieu ! Nous devons peut-être annuler le débarquement.

— Nous devons sûrement l'annuler. Résultat : neuf mois de guerre de plus, et un million de victimes supplémentaires.

— Vous comprenez maintenant l'importance et l'urgence de votre mission ?

— Je comprends, amiral, je comprends mon colonel. Excusez-moi d'avoir parlé comme ça. Je suis... Enfin, j'étais un peu énervé.

— Nous le sommes tous, sergent Harrod, avait conclu Wyatt-Turner avec un sourire glacé. Rendez-vous ce soir à 10 heures à l'aérodrome. Nous y vérifierons les équipements. Je crains d'ailleurs que vos uniformes allemands ne soient pas tous taillés à vos mesures. Les boutiques de *Savile Row* [1] ferment tôt, le vendredi.

Le sergent Harrod se tassa un peu plus encore sur son siège inconfortable en considérant son uniforme d'un air désolé : les jambes du pantalon étaient aussi plissées que celles d'un éléphant, et la veste flottait autour de lui.

— Wyatt-Turner avait raison, cria-t-il, pour ces sacrés uniformes.

— Et tort pour le reste, répondit Carraciola. Il aurait dû liquider le château, le général, et le reste avec les bombes de dix tonnes.

Smith, toujours accoté au fuselage, alluma une cigarette, regarda le Méditerranéen d'un air spéculatif, ouvrit la bouche pour parler, puis la referma en pensant que cet auditeur ne serait guère facile à convaincre.

Au poste de premier pilote, Carpenter s'était laissé glisser au fond de son siège ; la nuque sur le dossier, il jouissait sans retenue de sa pipe, de son café et de sa littérature au kilomètre. Auprès de lui, Tremayne manifestait la plus grande anxiété ; ses yeux parcouraient constamment le même circuit : les cadrans du tableau de bord, la nuit opaque derrière les essuie-glaces, la silhouette affalée de son chef prêt à sombrer dans le sommeil. Soudain il s'avança aussi loin que le

volant du manche à balai le lui permit, resta immobile une seconde, les yeux fixés sur l'obscurité, puis se retourna vers Carpenter d'un air triomphant : « *Schaffhouse*, mon colonel ! »

Carpenter soupira profondément, ferma son livre, repoussa le pupitre, acheva de boire son café, puis grogna, ouvrit sa vitre latérale et feignit d'examiner les reflets pâlots venus du sol – sans exposer toutefois ses précieuses moustaches au vent de neige. Il repoussa la vitre, et posa un regard admiratif sur le jeune pilote.

— Je suis heureux que vous soyez là, Tremayne ! Vous avez sûrement raison. Nous sommes par le travers de *Schaffhouse*. Major Smith ?... Vous m'entendez ?... Nous nous dirons adieu dans trente minutes. Tremayne, venez au sud-est le long du *Boden See*. Et restez bien du côté suisse.

Dans le compartiment central, le major était le seul parachutiste équipé d'un casque téléphonique ; il adressa un sourire indéfinissable à ses compagnons, et les mit au courant :

— Nous sauterons dans trente minutes. Espérons qu'il fera plus chaud en bas qu'ici.

Personne ne répondit, car personne ne s'illusionnait sur la température du *Weissspitze*. Les six hommes se levèrent péniblement, le regard terne, puis se préparèrent à sauter, avec des gestes maladroits de leurs doigts gourds. L'un aidant l'autre, ils endossèrent leurs paquetages en plus de leurs sacs à parachutes tenus très haut sur les épaules. Ils enfilèrent ensuite des pantalons blancs en étoffe imperméabilisée pour la neige. Harrod fit mieux encore, il mit son anorak, en tira péniblement la fermeture Éclair, puis coiffa le capuchon. Un poing lui heurta les fesses. Il se retourna.

— Je n'aime pas jouer les trouble-fête, lui dit Schäffer d'une voix hésitante, mais je crains que vous supportiez mal l'atterrissage, votre appareil de radio et vous-même.

— Pourquoi donc ?... Bien des gens ont sauté avec un émetteur.

— Oui. Mais pas comme cela. Avec tout le bazar que vous vous êtes mis sur le dos, vous arriverez au sol à deux cents kilomètres à l'heure. Il est bon d'avoir un parachute, mais il est encore meilleur de pouvoir l'ouvrir.

Harrod regarda successivement le lieutenant puis les autres membres de l'expédition. Aucun n'avait mis son anorak. Il parut comprendre.

— Il ne faut enfiler ça qu'après l'arrivée au sol ?

— Ça aiderait !

Schäffer sourit, Harrod aussi, et les autres se déridèrent. Dans le fuselage glacé, la détente de l'atmosphère fut quasiment palpable.

*

* *

— Il serait temps que je justifie ma solde, au lieu de me laisser admirer par un béjaune de pilote, dit Carpenter. Une heure quinze de vol déjà. Changeons de place.

Les deux aviateurs débouclèrent leur ceinture de sécurité, puis Tremayne se glissa rapidement sur le siège de premier pilote, tandis que le lieutenant-colonel s'installait tout à loisir au poste de droite. Il ajusta longuement l'appuie-tête, déplaça le parachute-siège pour trouver la position la plus confortable, serra la ceinture, brancha les fils de son téléphone de bord, et appela le navigateur.

— Sergent Johnson ! Dormez-vous encore ?

Dans l'impossible recoin où doit travailler le navigateur, entre les répétiteurs du compas, de l'anémomètre et de l'altimètre, Johnson n'avait certes jamais dormi. Pour l'instant, il essayait de comparer les vagues contours luminescents que lui offrait son écran radar, avec les documents étalés sur sa table : la carte aérienne, une carte d'état-major à très petite échelle, et une photographie.

— À vos ordres, mon colonel, répondit-il.

— Ouvrez l'œil. Si vous nous faites percuter le *Weissspitze*, je vous réduis au grade de soldat. De soldat de deuxième classe, Johnson.

— Oui, mon colonel. Je me place à neuf minutes du *Weissspitze*.

— Tiens, moi aussi. Pour une fois nous sommes d'accord.

Carpenter ouvrit la vitre latérale, et examina l'extérieur. La lune était levée depuis deux heures, mais la neige tombante en tamisait l'éclat au point que la visibilité demeurerait presque nulle. L'officier remit sa tête à l'abri, essuya ses grosses moustaches déjà couvertes de neige, contempla tristement sa pipe et la fourra dans la poche de sa combinaison.

Pour Tremayne, ce geste équivalait aux sonneries du branle-bas de combat.

— Un peu hasardeux, dit-il. Trouver le *Weissspitze* dans ce temps de cochon !

— Hasardeux ? répliqua Carpenter d'un ton presque jovial. Et

pourquoi donc ? Le *Weissspitze* est gros comme une montagne. En fait, c'est une montagne. Nous ne risquons pas de le rater.

— C'est bien ce que je crains, répondit le jeune homme avec un sourire forcé. Et le plateau où vous devez parachuter les passagers n'est pas large : trois cents mètres. Avec ces vents adiabatiques ou Dieu-sait-quoi, qui soufflent dans tous les sens, l'avion a vite fait de s'écarter de la route. Un poil au sud, et le *Lancaster* percute les cailloux, un poil au nord et nos parachutistes vont se casser la tête sur les pentes de la montagne ; trois cents mètres, c'est peu.

— La jeunesse est gourmande, philospha Carpenter. Que vous faut-il ? L'aérodrome de Londres ? Trois cents mètres, c'est plus qu'il n'en faut. Nous posons ce vieux coucou tous les jours sur des pistes dix fois moins larges.

— Oui, mon colonel. Mais j'ai toujours trouvé le balisage lumineux des aérodromes assez utile. À plus de deux mille mètres d'altitude sur les flancs du Weiss...

Le téléphone l'interrompt.

— Mon colonel ? Ici Johnson... je l'ai.

Courbé sur l'écran panoramique de son radar, le sergent navigateur examinait une petite tache que la trace de balayage de son appareil repeignait de blanc à chacune de ses révolutions.

— Je l'ai un peu à droite, juste où il faut... Cap actuel 093.

— Parfait. Merci. Carpenter changea très légèrement de route. — Monsieur Tremayne, regardez donc par votre fenêtre. Ma moustache est imbibée d'eau. Puis, il se mit à siffloter.

Tremayne ouvrit, sortit la tête, examina longuement la nuit sans rien distinguer dans l'opacité grisâtre, puis se remit à l'abri, et fit comprendre qu'il n'avait rien vu.

— Aucune importance, commenta Carpenter. La montagne est là tout de même... Allô, mitrailleur ?... Parachutage dans cinq minutes. Préparez-vous...

Le sergent mitrailleur répéta l'ordre dans le compartiment central, où les sept parachutistes s'alignèrent le long de la paroi droite du fuselage.

Harrod devant sauter le premier se mit contre la porte. Schäffer se plaça derrière lui. Seul parachutiste expérimenté, il avait la tâche peu enviable de veiller sur le sergent radio. Carraciola prit la suite, puis Smith qui désirait demeurer au milieu de son groupe, et après lui Christiansen, Thomas et Torrance-Smythe. Deux soldats de la R. A. F. s'accroupirent en bout de ligne, prêts à saisir les colis accrochés à des

parachutes à matériel, pour les balancer dehors après le départ des hommes.

— Accrochez les mousquetons, ordonna le sergent.

Silencieusement, chacun fixa le mousqueton du cordon d'ouverture de son parachute sur le câble de l'avion. L'atmosphère se tendit de nouveau.

Sept mètres plus loin vers l'avant, Carpenter ouvrit sa vitre pour la cinquième fois en cinq minutes, et pencha la tête à l'extérieur. Sa glorieuse moustache pendait lamentablement sous le poids de la neige gelée, mais le lieutenant-colonel semblait décidé à négliger les détails d'esthétique, il avait chaussé des lunettes dont il essuyait continuellement les verres à l'aide d'une peau de chamois. La vue, cependant, ou plutôt l'absence de vue, demeurait décevante ; des rideaux grisâtres de neige apparaissaient puis se dissolvaient dans l'opacité impénétrable, l'immobile néant de la nuit. Il referma la vitre. Johnson l'appela. Il écouta, puis se tourna vers Tremayne :

— Trois minutes, dit-il. Cap 92.

Le lieutenant modifia la route d'un degré. Désormais, il ne regardait plus de côté à travers la vitre latérale ; il ne regardait même plus devant lui, au-delà du pare-brise. Son attention, toute son attention, se concentrait exclusivement sur trois objets : le compas, l'altimètre et... Carpenter. Un degré trop à droite, vers le sud, et le *Lancaster* s'écraserait sur le *Weissspitze* ; une petite perte d'altitude, et le résultat serait équivalent ; un geste du chef de bord mal interprété, et la mission finirait avant d'avoir commencé. Le jeune visage, l'absurdement jeune visage, avait perdu toute expression ; le pilote presque immobile menait son gros avion de bombardement avec une précision micrométrique. Seuls ses yeux bougeaient, parcourant le même cercle d'un mouvement uniforme, régulier : le compas, l'altimètre, Carpenter, le compas, l'altimètre, Carpenter... Une seconde sur chacun.

Le lieutenant-colonel ouvrit sa vitre une fois de plus pour examiner les lieux. Rien. Toujours rien, que l'opacité, la grisaille du néant de la nuit. Sans rentrer la tête, il leva l'index gauche pour attirer l'attention de Tremayne, puis fit le geste de tirer en arrière. Instantanément, la main du pilote saisit les manettes de gaz, et les déplaça de quelques millimètres. Le rugissement des moteurs s'atténua jusqu'à ne plus être qu'un roulement de tonnerre.

Carpenter remît ses moustaches à l'abri. S'il éprouvait des inquiétudes, rien n'en transparaissait. Il recommença à siffloter en parcourant paisiblement des yeux les mille et un cadrans du tableau de bord. Trente secondes passèrent.

— À l'école de pilotage, dit-il d'une voix détachée, vous a-t-on jamais parlé d'un curieux phénomène appelé Perte de Vitesse ?

Tremayne frissonna, regarda l'anémomètre, puis poussa très légèrement ses manettes de gaz vers l'avant. Le lieutenant-colonel sourit, consulta sa montre, et pressa deux fois sur un bouton de sonnerie.

La sonnette résonna au-dessus de la tête du sergent mitrailleur.

— Deux minutes, messieurs, annonça le sous-officier aux « chasseurs alpins allemands » dont les traits tirés exprimaient l'angoisse de l'attente.

Il entrouvrit la porte pour s'assurer que la glissière n'était pas bloquée ; le tonnerre des moteurs fit sursauter tout le monde, mais beaucoup moins que la bouffée de vent enneigé qui s'engouffra dans le compartiment. Les parachutistes échangèrent silencieusement quelques regards dépourvus d'expression, mais que le sergent sut interpréter :

— Vous avez raison, ce n'est pas un temps à mettre un chien dehors.

*

* *

Carpenter, les yeux rivés sur la nuit au-delà de sa vitre latérale partageait cet avis. En cinq secondes, ce vent arctique chargé de neige avait rendu ses poils de barbe aussi drus que les piquants d'un porc-épic, en quinze secondes son visage avait perdu toute sensibilité. Ce serait meilleur, et pire bien sûr, quand il rentrerait sa tête à l'abri, et que l'irrigation nouvelle de ses joues lui procurerait des picotements délicieux et pénibles à la fois. Mais le lieutenant-colonel ne voulait pas quitter son poste d'observation avant d'en avoir le droit, c'est-à-dire avant de distinguer la montagne. Et il essayait consciencieusement les verres de ses lunettes en espérant qu'il verrait le *Weissspitze* avant que le *Weissspitze* le vît.

Au poste de premier pilote, les yeux de Tremayne poursuivaient leur ronde : le compas, l'altimètre, Carpenter, le compas, l'altimètre, Carpenter ; mais ils s'attardaient de plus en plus longtemps sur le colonel, qui d'un instant à l'autre donnerait enfin le signal de dérobement ; le jeune pilote renverserait son immense avion sur la gauche pour éviter la roche et survoler le plateau. La main de

Carpenter... Les doigts pianotaient gentiment sur le genou : « C'est bien le plus haut degré d'énervement que le commandant de groupe soit capable d'atteindre », se dit Tremayne émerveillé de ce calme au milieu de sa propre angoisse.

Dix secondes passèrent. Puis cinq autres, et cinq autres encore. Tremayne sentait la sueur ruisseler sur son front, en dépit de l'intensité du froid ; il devait faire appel à toute sa force de caractère pour ne pas jeter le bombardier dans le virage à gauche qui lui éviterait de s'écraser sur les roches dressées dans la nuit.

Il sentait la peur monter en lui, une peur qui frisait la panique, une peur jamais encore éprouvée, pas même imaginée. Et soudain il eut conscience d'un fait nouveau... le pianotement avait cessé.

Carpenter avait repéré la montagne ; il ne l'avait pas vue, à proprement parler, mais sentie, devinée. Peu à peu, une forme un peu plus tangible qu'un produit de l'imagination se matérialisa devant lui, légèrement à droite de la route suivie par l'avion. Puis, brusquement, le massif cessa de se matérialiser pour devenir bel et bien matériel : une paroi rocheuse, lisse, qui s'élevait presque à la verticale pour s'évanouir dans l'obscurité surplombante. Il rentra la tête sans fermer la vitre, et appela Johnson.

— Sergent Johnson !

Ces deux mots étaient à peine identifiables, non que Carpenter éprouvât une quelconque émotion, mais parce que ses muscles gelés ne lui permettaient plus de moduler les sons.

— Mon colonel, répondit la voix de Johnson désincarnée par l'attention.

— Sous-lieutenant Johnson, sonnerait mieux. Ne croyez-vous pas ?

— Si, mon colonel. Qu'y a-t-il ?

— Je vois le *Weissspitze*. Vous pouvez vous rendormir.

Il jeta un bref coup d'œil par la vitre latérale, leva le bras droit et tourna un commutateur. Dans le compartiment central, une lampe rouge s'alluma au-dessus de la porte. Le sergent mitrailleur mit la main sur le loquet.

— Dans une minute, messieurs. Quand la lampe passera du rouge au vert.

Il tira la porte qu'il verrouilla en position ouverte, et un ouragan s'engouffra en hurlant dans les entrailles du Lancaster.

Personne ne répondit, pour la bonne raison qu'il eût été vain d'essayer de parler. D'ailleurs, les coups d'œil échangés par les

parachutistes étaient assez éloquents : « Avec un pareil temps à l'intérieur de l'avion, disaient-ils, que sera-ce dehors ? » Les sept hommes étaient prêts à sauter – Harrod en tête, avec dans les yeux l'expression d'un martyr chrétien rencontrant son premier et dernier lion.

Tel un immense ptérodactyle noir de la lointaine ère secondaire, le Lancaster poursuivait sa route en grondant le long des pentes abruptes du *Weissspitze*. La muraille de roche incrustée de glace semblait très proche, trop proche au goût de Tremayne qui regardait parfois à travers l'ouverture latérale de droite, et croyait voir son bout d'aile caresser la montagne. Si le lieutenant gardait le front moite, ses lèvres avaient la sécheresse du parchemin. Il y passait la langue, mais subrepticement de peur que Carpenter s'en aperçût ; cela ne servait à rien ; nulle salive n'aurait pu l'humecter.

Les lèvres d'Harrod n'étaient pas sèches – parce que le malheureux recevait en plein visage la neige rabattue par le vent de la marche, mais son état d'esprit ne valait pas mieux. Debout sur le seuil de la porte, les deux mains rivées à l'encadrement pour résister à la pression de la tempête, son visage fouetté exprimait moins la peur qu'une étrange résignation. Il regardait vers la gauche, vers l'avant de l'avion, hypnotisé par le point de l'espace où d'une seconde à l'autre l'aile droite allait rencontrer le *Weissspitze*.

Dans le compartiment, la lampe était toujours rouge. Le sergent mitrailleur posa une main encourageante sur l'épaule du radio. Celui-ci mit trois bonnes secondes à s'arracher de sa transe ; il recula ensuite d'un pas, saisit la main du mitrailleur et l'écarta délibérément.

— Ne me pousse pas, l'ami ! Il dut hurler pour se faire entendre. S'il faut que je me suicide, laisse-moi faire ça tout seul.

Puis il se remit en position sur le seuil.

Au même instant, Carpenter faisait enfin le geste que Tremayne appelait de tous ses vœux et ses prières : une petite rotation de la main gauche dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.

Le jeune pilote renversa l'avion de trente degrés sur la gauche, et le remit en ligne de vol presque aussitôt. La montagne s'éloigna.

Ce n'était pas par témérité, ni folie douce, que Carpenter avait aussi frisé les roches, mais pour présenter son avion sur l'axe du minuscule plateau où il devait larguer ses passagers. Il pencha la tête à l'extérieur une dernière fois pour chercher son repère, un ravin très apparent sur la photographie, et lorsqu'il l'aperçut il manœuvra le commutateur placé au-dessus de lui.

Le sergent Harrod se désarticulait le cou pour apercevoir la lampe ;

lorsqu'il vit la lumière passer du rouge au vert, il rentra la tête dans ses épaules, ferma les yeux, ouvrit les bras en un geste convulsif, et sauta – ou plus exactement marcha – à l'extérieur. L'instant suivant, il tournait sur lui-même entre ciel et terre, tandis que s'ouvrait le parachute. Schäffer le suivit promptement, d'un geste souple, pieds et genoux rassemblés. Puis ce fut le tour de Carraciola, et celui de Smith.

En descendant, le major chercha le radio, et ses lèvres se contractèrent. Le pauvre Harrod se balançait dans la nuit sous son parachute comme un balancier de pendule en folie. Plusieurs suspentes s'étaient emmêlées, et les efforts maladroits du sergent n'aboutissaient qu'à les embrouiller davantage ; le dôme de soie était incliné, le parachute portait mal et glissait dangereusement sur le côté ! Smith le vit bientôt disparaître vers la gauche, c'est-à-dire du côté du précipice. Il releva les yeux ; un spectacle plus réconfortant l'attendait : Christiansen, Thomas et Torrance-Smythe descendaient paisiblement tous les trois, si proches les uns des autres qu'ils auraient presque pu se toucher.

*

* *

Avant même le départ du septième passager, le sergent mitrailleur courut vers le fond du compartiment, bouscula deux cartons vides, souleva une bâche de toile, puis saisit une forme sombre sur le plancher glacé, et la mit en position verticale. Une femme, menue, avec de grands yeux noirs et des traits ravissants. Un aussi charmant visage laissait imaginer une silhouette élégante, mais le reste de l'individu disparaissait dans une volumineuse combinaison blanche qui devait recouvrir toutes sortes de survêtements, la dame portait de surcroît un parachute. Le froid et les crampes l'avaient figée.

— En route, miss Ellison, dit le sergent en la saisissant par la taille sans aucune considération. Pas une seconde à perdre.

Il la porta plus qu'il ne la conduisit jusqu'à l'ouverture par où un soldat balançait l'avant-dernier colis. Deux secondes plus tard, le mousqueton du cordon de déchirure du sac se refermait sur le câble. Mary Ellison regarda le mitrailleur comme pour lui parler, puis se retourna brusquement vers la nuit, et disparut. Le dernier ballot la suivit à cinq secondes.

Le sergent resta immobile sur le seuil de la porte un long moment, se gratta le menton, secoua la tête comme s'il ne comprenait rien aux ordres reçus, puis referma le panneau, et rendit compte à Carpenter.

Le *Lancaster* poursuivit sa route à admission réduite à travers la neige et l'obscurité. Un témoin à l'affût sur le plateau l'aurait perdu de vue presque immédiatement, et aurait cessé d'entendre le grondement arythmique de ses moteurs quelques secondes plus tard.

2

Smith leva les bras, empoigna les suspentes de son parachute le plus haut possible, puis exerça une traction violente et réussit un parfait atterrissage, genoux fléchis et pieds joints, dans soixante centimètres de neige. Le vent entraînait le dôme de soie. Le major donna un coup de poing sur la boucle à ouverture rapide de ses harnais, puis étouffa le parachute, le roula en boule et l'enfouit.

Au niveau du sol – pour autant que l'altitude de deux mille mètres sur les flancs du *Weissspitze* pût être considérée comme le niveau du sol – la neige tombait beaucoup moins drue que dans le ciel où volait le *Lancaster*, mais la visibilité n'était pas meilleure ; un vent de quarante kilomètres à l'heure poussait en effet d'épais tourbillons de flocons poudreux et secs.

Smith scruta les 360 degrés de l'horizon sans rien voir, puis ses doigts gelés explorèrent péniblement ses poches pour y trouver un sifflet et une torche électrique ; il émit des signaux sonores et visuels vers l'est et l'ouest alternativement. Thomas apparut le premier, suivi de Schäffer.

Deux minutes plus tard, l'équipe fut réunie au complet à l'exception d'Harrod.

— Roulez vos parachutes et enfouissez-les, ordonna Smith. Quelqu'un a-t-il vu Harrod ?

Geste général de dénégation.

— Vous, Schäffer, qui sautiez après lui ?

— Il m'a passé sous le nez à toute vitesse, en se balançant comme un torpilleur par grosse mer.

— Oui, j'ai vu. Ses suspentes avaient l'air emmêlées. Il tournait sur lui-même en descendant.

— De quoi faire honte à un tire-bouchon. Mais le parachute n'avait pas le temps de se mettre en torche, nous étions déjà presque au sol.

— Vous savez donc à peu près où le trouver ?

— Par là. Il a dû se fouler un pied ou se cogner la tête. Rien de grave sûrement.

— Bon. Tous en ligne. Cherchons-le avec les torches.

Smith se dirigea aussitôt dans la direction indiquée par Schäffer ; les autres avancèrent à la même hauteur que lui, deux à sa gauche, trois à sa droite, à des distances telles que les rayons de leurs torches se recoupaient sur le sol. Trois minutes passèrent, puis un appel retentit : la voix de Carraciola, à l'extrême droite. Smith courut.

Le Méditerranéen se tenait debout sur un gros affleurement rocheux qui dominait une sorte de fondrière, profonde de deux mètres. Sa torche y éclairait une silhouette humaine allongée sur le dos, les bras en croix. Le major sauta près d'Harrod. Le sergent avait les yeux ouverts, mais ne cillait pas sous les flocons qui tombaient sur eux. Smith s'agenouilla, le prit sous les épaules pour l'asseoir ; la tête bascula en arrière comme celle d'une poupée désarticulée. Il recoucha le blessé, chercha le poulx sur la gorge, puis se redressa et demeura quelques instants immobile, la tête basse.

— Mort ? demanda Carraciola.

— Je le crains. Vertèbres cassées... Il a dû se prendre dans les suspentes et atterrir très mal.

— Ça arrive, commenta Schäffer. J'ai vu le cas se produire. Il y eut un long silence. Voulez-vous que je prenne l'appareil de radio, major ?

Smith acquiesça. Schäffer sauta près du cadavre, s'agenouilla et essaya d'ouvrir la boucle des sangles qui retenaient l'émetteur sur les épaules du sergent.

— Pas comme ça, dit Smith. Il faut une clé. Elle doit être pendue à son cou.

Schäffer trouva la clé, déverrouilla la boucle, réussit à libérer les courroies, et se releva, l'appareil à la main.

— Je crois qu'on a perdu son temps, fit-il remarquer. Un choc assez violent pour tuer un homme n'a pas dû arranger le poste de

radio.

Smith prit l'appareil sans mot dire, le posa sur l'affleurement rocheux, étendit l'antenne, mit le permutateur sur « Émission », et tourna la manivelle ; l'éclat rouge d'une lampe témoin montra que l'émetteur fonctionnait. Le major poussa le permutateur sur « Réception », augmenta le chauffage, et joua avec la molette des longueurs d'onde ; quelques phrases musicales imprégnées de parasites sortirent de la boîte. Smith remit le permutateur sur la position « Repos », et rendit l'appareil à Schäffer.

— Il s'en est mieux tiré que son propriétaire, dit-il. En route.

— On ne l'enterre pas ? demanda Carraciola. Le major désigna le ciel :

— Inutile ; la neige s'en chargera. Cherchons les colis.

*

* *

— Et maintenant, ne me lâchez pas ! cria Thomas.

— Sacrés Celtes, toujours les mêmes, incapables de se fier à personne, répondit Schäffer. Ne vous en faites pas. Votre vie est en sécurité entre les mains de Schäffer et de Christiansen.

— Rappelez-vous tout de même que je n'en ai qu'une.

— Si nous glissons, nous ne vous lâcherons qu'à la dernière minute.

Thomas, couché sur le ventre au bord de la falaise, jeta un dernier coup d'œil derrière lui, puis se laissa glisser vers l'abîme. Schäffer et Christiansen le tenaient à pleines mains par les chevilles. Eux-mêmes étaient retenus par Torrance-Smythe et Carraciola. Thomas alluma sa torche, et fouilla la nuit au-dessous d'eux ; si loin qu'il parvint, le cône lumineux montra des roches verticales, polies ; de rares crevasses étaient obstruées par de la glace ; nul alpiniste n'y aurait trouvé prise pour le pied ou la main.

— J'ai vu tout ce qu'il y avait à voir, dit Thomas. Remontez-moi donc.

Lorsqu'il se sentit revenu sur le plateau, il se mit à quatre pattes et recula de plusieurs mètres avant d'oser se redresser. Le colis aux skis se trouvait près de lui.

— Très commode, dit-il en touchant du pied les spatules.

Particulièrement pratiques dans ce pays-ci.

— La pente est-elle très raide ? demanda Smith.

— Verticale, simplement. Des roches polies comme un miroir. Quant au fond, je ne l'ai pas vu. À quelle distance peut-il être ?

— Je ne sais pas. Le major hocha la tête. À cette altitude, les cartes ne donnent pas trop de détails. Sortez la corde de nylon.

Quelqu'un identifia le colis qui convenait, et en sortit une glène de nylon dans son emballage d'origine. Ce câble n'était guère plus gros qu'une corde à linge, mais une âme d'acier lui donnait une résistance à toute épreuve ; le fabricant lui avait d'ailleurs fait subir des essais de rupture, comme en témoignait l'étiquette. Smith ouvrit la glène, et attacha un marteau à l'un des bouts de la corde.

— Retenez-moi, vous deux, ordonna-t-il à Thomas et Carraciola.

Puis il se coucha au bord du précipice, et fit descendre son marteau, brasse par brasse, en comptant celles-ci. Plusieurs fois le marteau s'arrêta sur des obstacles invisibles, mais Smith réussit à le libérer en le balançant. Finalement, la corde devint molle et le resta malgré tous les efforts.

— Je touche le pied de cette falaise, annonça le major en s'écartant.

— Et si c'est une erreur ? demanda Christiansen. Si le marteau s'est coincé sur une corniche de rien du tout, avec deux ou trois cents mètres de vide au-dessous ?

— Je vous le signalerai, répliqua froidement Smith.

— Avez-vous mesuré la profondeur ? S'enquit Carraciola.

— Soixante mètres.

— La glène en mesure trois cents, observa Thomas. Il nous en restera donc deux cent quarante pour ficeler la garnison du *Schloss Adler*.

Personne n'apprécia cette plaisanterie.

— Passez-moi un piton et deux postes de radio portatifs, ordonna Smith.

À cinq mètres du précipice, les parachutistes dégagèrent un mètre carré de roche, et y plantèrent un solide piton incliné vers l'intérieur. Smith fit un nœud de chaise double avec une des extrémités du nylon, passa ses jambes dans les deux boucles, ouvrit sa ceinture et la referma par-dessus la corde en la serrant très fort. Il prit ensuite un poste de radio portatif en bandoulière, fit passer le nylon autour du piton, et s'assit au bord de la falaise, tandis que trois hommes

s'ancraient profondément sur le sol, le dos tourné au précipice, pour retenir la corde. Schäffer se planta près d'eux, le second appareil radio portatif à la main.

Smith vérifia que la roche était bien lisse, là où le nylon frotterait sur elle, puis se laissa glisser dans le vide.

— En avant, pour la descente !

L'opération ne présenta aucune difficulté ; le major eut seulement à se tenir écarté de la paroi verticale en utilisant ses pieds. Un moment, il passa devant une excroissance rocheuse, et dix secondes plus tard prit un fâcheux mouvement pendulaire au bout de sa corde ; mais les oscillations s'amortirent très vite, « Les alpinistes font bien des histoires pour pas grand-chose, se dit-il. Cependant... je me sentirais moins à l'aise si je voyais le paysage au-dessous de moi ! »

Le sol arriva enfin ; ses pieds s'enfoncèrent dans cinquante centimètres de neige fraîche. Il alluma sa torche et inspecta les alentours : un plateau – ou peut-être une corniche, mais très étendue – qui s'inclinait en pente douce en s'écartant de la falaise. Celle-ci présentait une crevasse verticale de deux mètres de large environ. Le major se dégagea du nœud de chaise, et utilisa la radio.

— Allô ! Tout va bien. Je suis sur un plateau. Remontez la corde et envoyez les bagages avant de descendre vous-mêmes.

La corde monta en serpentant. Dix minutes plus tard, l'équipement de l'expédition était entreposé auprès de lui en deux colis, et Christiansen arrivait.

— Les alpinistes cassent les dents, il n'y a pas de doute, major. Ma grand-mère en ferait autant !

— Nous ne sommes pas au bout de nos peines. Peut-être aurions-nous dû inviter madame votre grand-mère à prendre votre place. Explorez ce plateau ; tâchez de trouver par où continuer la descente, et arrangez-vous pour ne pas tomber au fond d'un précipice.

Christiansen partit en souriant – un homme qui savait toujours prendre les choses du bon côté. Les autres sergents descendirent tour à tour. Quand Schäffer resta seul en haut, sa voix plaintive sortit de la radio portative.

— Que vais-je faire, maintenant ? Vous auriez pu le prévoir ! J'ai les doigts trop gelés pour descendre main sur main avec une corde aussi mince. Écartez-vous de dessous, en tout cas.

— J'ai pensé à tout, répondit paisiblement Smith. Vérifiez que la corde est toujours à cheval sur le piton, et laissez tomber le restant de la glène. Nous vous ferons monter le nœud de chaise, vous vous

mettez dedans, et nous vous retiendrons d'en bas.

Schäffer atterrit au moment où Christiansen rendait compte de son exploration.

— Ça ne se présente pas trop mal. Le plateau avance d'une cinquantaine de mètres vers le nord ; du côté est, il tombe sur un nouvel à-pic. Du moins, je le crois. Je n'ai pas regardé de trop près ni la pente, ni la profondeur ; je suis père de famille. Mais vers l'ouest, le terrain descend doucement. Assez longtemps. Il y a des arbres. J'en ai suivi une rangée sur deux cents mètres.

— Des arbres ? À cette altitude ?

— Pas de quoi faire des mâts de clippers ; des conifères un peu rabougris. Mais ils nous cacheront au regard des indiscrets.

— Bien. Nous y bivouaquons, dit Smith.

— Déjà ? protesta Schäffer. Ne croyez-vous pas que nous ferions mieux de profiter de la nuit pour descendre le plus près possible du village, major ?

— Non. Nous lèverons le camp à l'aube, et nous aurons toute la journée pour descendre à travers la zone boisée.

— Moi, dit Carraciola, je partage l'avis de Schäffer. Filons le plus loin possible. Qu'en penses-tu Olaf ?

Cette dernière phrase s'adressait à Christiansen.

— Peu importe l'opinion de Christiansen ou la vôtre, répondit Smith d'une voix aussi coupante que la froideur alpine. Ce n'est pas un soviétique, ici. Nous sommes engagés dans une opération militaire. Les opérations militaires ont un chef, et le chef c'est moi. Que cela vous plaise ou non, l'amiral Rolland l'a décidé. Nous passerons la nuit sous les premiers arbres. En avant.

Les cinq hommes échangèrent des regards étonnés, puis ramassèrent le matériel. La question de savoir qui commandait ne se posait plus.

— Dresse-t-on les tentes tout de suite, patron ? demanda Schäffer.

— Oui. Smith sourit en pensant que dans la bouche de l'Américain, le terme de « patron » contenait probablement plus de respect que celui de « major ». — Et ensuite repas chaud, café chaud, puis un petit essai de liaison radio avec Londres. Tirez sur la corde, Christiansen ; si elle reste pendue le long de la falaise, elle risque de donner une crise cardiaque demain aux vieillards du *Schloss Adler*.

Christiansen acquiesça, et commença à exécuter l'ordre. Le nœud de chaise s'éleva en l'air.

— Stop ! hurla le major en bondissant sur le sergent dont il arrêta le bras. Christiansen, interdit, s'immobilisa.

— Bon Dieu ! On l'a échappé belle ! Smith s'épongea le front.

— Qu'y a-t-il ? demanda Schäffer.

— Vite. Attrapez-moi par les jambes, vous deux, et levez-moi en l'air pour que je récupère le bout de cette sacrée corde.

Schäffer et Thomas saisirent le major qui réussit à passer le bras dans le nœud de chaise balancé par le vent. Revenu au sol, Smith défit le nœud, puis amarra l'une au bout de l'autre les deux extrémités de la corde.

— Peut-on maintenant savoir ce que tout cela signifie, major ? demanda respectueusement Torrance-Smythe.

— J'ai bien failli faire rater la mission, mes amis. Fichtre ! Le papier où sont consignées les fréquences radio à utiliser, les indicatifs d'appel, et le code, n'existe qu'en un seul exemplaire – pour des raisons évidentes de sécurité ; et il est resté dans la tunique d'Harrod...

— Grand Dieu ! s'exclama Schäffer. Permettez que je m'éponge le front, moi aussi.

— Je grimpe vous le chercher, proposa Christiansen.

— Non. Je suis responsable de cet oubli, c'est à moi de le réparer. De plus, je suis le seul alpiniste de l'équipe, si l'on en croit le colonel Wyatt-Turner ; et si vous essayiez de retourner là-haut, vous verriez que madame votre grand-mère elle-même aurait du mal à arriver au bout. Mais nous avons le temps. Dînons d'abord.

*

* *

— Si vous ne cuisinez pas mieux la prochaine fois, Smithy, déclara Schäffer, considérez qu'on vous a donné vos huit jours. Il gratta tout de même le fond de son assiette de fer blanc. – J'ai été élevé par des gens trop polis pour me permettre de dire à quoi votre pitance me fait penser.

— Ce n'est pas entièrement de ma faute, répliqua Torrance-Smythe, l'ouvre-boîte n'était pas de la bonne taille.

Personne ne rit. Le cuisinier d'occasion agita un peu le goulasch qui bouillait dans une marmite sur un réchaud à butane, « Qui veut du rab ? », demanda-t-il. Ses compagnons assis en demi-cercle autour de lui répondirent par un silence méprisant.

— Son café est pire, dit Smith ; je ne l'attends pas. Il sortit la tête de la tente mal éclairée ; examina le temps, puis se retourna vers ses compagnons : Normalement, je ne devrais pas mettre plus d'une heure. Cependant, s'il a beaucoup neigé là-haut...

Les cinq « *chasseurs alpins* » avaient retrouvé leur mine grave en songeant au sergent Harrod ; s'il avait beaucoup neigé, Smith mettrait longtemps à découvrir le cadavre.

— La nuit est trop mauvaise pour un homme seul. Laissez-moi vous accompagner, proposa Schäffer.

— Non, merci. Le plus difficile est de monter et de descendre ; les ascenseurs sont plus commodes que les cordes en nylon ; et là, vous ne pouvez pas m'aider... Mais si vous voulez vous rendre utile, je vais vous donner du travail.

Il sortit, et revint une demi-minute plus tard avec le poste de radio qu'il déposa aux pieds de l'Américain,

— Gardez cela ; surveillez-le comme la prune de vos yeux. Je ne voudrais pas avoir risqué ma peau à aller chercher le papier là-haut, pour apprendre en revenant qu'un maladroit a démoli le poste en trébuchant dessus.

— D'accord, patron ! Comptez sur moi.

Smith fit un nouveau nœud de chaise double avec le bout de la corde, y passa les jambes, puis ouvrit sa ceinture et la referma par-dessus le nylon, comme la première fois, mais après y avoir attaché le marteau et deux pitons. Il saisit ensuite le retour de la corde, et tira dessus pour s'élever en l'air. Le major avait eu tort de faire état de son expérience de montagnard ; cette ascension n'en supposait aucune ; elle demandait un effort physique épuisant, mais rien d'autre. Les jambes à l'horizontale, les pieds appuyés contre la roche, il monta péniblement jusqu'à l'excroissance rocheuse, où il perdit tout contact avec la falaise. Pour franchir les quelques mètres suivants, il dut reprendre son souffle à deux reprises, la corde nouée autour de son bras gauche. Il souffrait vivement des épaules, et ses biceps ne se décontractaient plus. Il atteignit tout de même le sommet de la falaise, pantelant, et ruisselant de sueur comme un homme au sortir d'un sauna. Son entraînement lui aurait permis d'accomplir aisément un pareil effort au niveau de la mer, mais l'altitude produit un effet désastreux sur les organismes qui n'y sont pas accoutumés.

Il resta couché plusieurs minutes pour donner à sa respiration et à son pouls le temps de reprendre des rythmes normaux – normaux pour les 2000 mètres d'altitude ; puis il examina le piton autour duquel passait la corde. L'ancrage semblait solide ; Smith lui appliqua tout de même deux ou trois bons coups de marteau pour l'enfoncer davantage. Il défit ensuite le nœud de chaise, et fixa le bout de la corde au piton au moyen d'un tour mort et deux demi-clés, un nœud qui ne lâche pas. Il s'éloigna de six pas, planta un second piton dans la roche – mais pas très profondément, vérifia avec la main son manque de solidité, lui appliqua deux coups de marteau légers, et fit passer le câble derrière lui. La corde solidement fixée au piton n° 1 tournait donc autour du piton n° 2 avant de retomber le long de la falaise.

Cela fait, il s'éloigna de l'abîme en sifflant la Lorelei, il sifflait faux, mais une ombre se détacha de la nuit, et courut vers lui en trébuchant et en glissant. Mary Ellison – c'était elle – s'arrêta à un mètre de Smith, les poings sur les hanches.

— Monsieur a pris son temps, dit-elle en claquant les dents.

— Je n'ai pas perdu une minute, mademoiselle. Mais il fallait bien se restaurer avant toute autre chose.

— Il fallait se restaurer ! C'est bien l'égoïsme masculin. Je vous déteste.

Ce disant, elle se jeta dans ses bras.

— Je sais, je sais. Il retira le gant de sa main droite pour caresser la joue de la jeune fille. Vous êtes gelée !

— On le serait à moins ! J'ai failli mourir dans cet avion. Vous auriez pu me prévoir des bouillottes, une couverture chauffante, quelque chose ! Je croyais que vous m'aimiez !

— Je ne peux pas vous empêcher de croire ce que vous voulez. Il lui caressait les épaules gentiment.

— Où est votre sac ?

— À cinquante mètres d'ici. Mais cessez de me caresser comme un petit chien.

— Allons, allons, dit Smith d'un ton apaisant. Venez chercher le sac.

Ils s'éloignèrent en marchant péniblement dans la neige profonde. Mary s'accrochait au bras de son compagnon.

— Quelle mauvaise excuse avez-vous trouvée pour revenir ici ? demanda-t-elle. Un bouton de manchette égaré ?

— Non. J'ai trouvé une raison très valable à leurs yeux, et j'ai fait

le pitre pour que ça passe mieux. Je suis revenu chercher le papier des indicatifs radio des fréquences, etc.

— Le papier de radio ? Mais, Harrod le porte à son cou. Comment a-t-il pu le perdre ? C'est un garçon sérieux !

— C'était un garçon sérieux.

— C'était ?

— Oui. Il est à quelques pas d'ici. Mort.

— Mort ? Elle s'arrêta et agrippa les bras du major. Mort ?... Ce gentil petit sergent... Il n'avait jamais sauté, je crois. Il a mal atterri ?

— Probablement.

Ils retrouvèrent le grand sac de Mary ; Smith le porta jusqu'au bord de la falaise.

— Allons-nous chercher le papier ? demanda la jeune Anglaise.

— Attendez cinq minutes. Cette corde m'intéresse. J'aimerais la surveiller.

— Surveiller cette corde ? Pourquoi ?

— Et pourquoi pas ?

— Toujours la même discrétion, dit-elle d'un air résigné. Soit. Regardons la corde. J'espère que vous savez ce que vous faites.

— Je l'espère aussi, et fichtrement, répondit Smith d'un air pénétré.

Ils s'assirent en silence sur le sac, côte à côte, comme si à deux mille mètres d'altitude les câbles de nylon étaient doués de propriétés toutes particulières impossibles à observer ailleurs. Trois ou quatre minutes passèrent ; trente ou quarante plutôt, par un froid pareil. Smith s'aperçut alors que sa voisine frissonnait. Elle devait serrer les mâchoires pour empêcher ses dents de claquer. Il souffrait lui aussi ; son côté gauche exposé au vent s'engourdisait. Il décida de se lever, mais à cet instant une violente secousse agita la corde qui arracha du sol le piton n° 2. Retenu par le piton n° 1 le nylon se tendit au point de s'incruster dans la neige. Smith s'approcha et tira sur le petit câble pour juger de sa tension. Il était aussi raide qu'une corde à piano. Le piton n° 1 résistait.

— Mais, qu'est-ce que... Qu'est-ce que cela signifie ? murmura Mary.

— Tout simplement qu'un de nos amis d'en bas n'a guère envie de me voir revenir. Cela vous étonne ?

— Oui... Non... Si votre piton n'avait pas tenu le coup, nous

n'aurions jamais rejoint les autres.

— Sa voix tremblait, mais pas uniquement de froid.

— J'avoue que c'est un peu haut pour sauter, concéda le major.

Il prit Mary par le bras et l'entraîna. La neige tombait davantage, réduisant la visibilité à deux ou trois mètres en dépit de la puissante torche. Grâce à l'affleurement rocheux, Smith réussit cependant à retrouver Harrod en deux ou trois minutes. Le sergent apparaissait à peine, gisant blanc sur la blancheur des neiges. Le major écarta le linceul impalpable du cadavre, ouvrit la tunique, prit le document et le mit dans sa poche intérieure.

Vint alors la pénible tâche de retourner la victime, pour examiner ses blessures. Smith avait pensé que ce serait désagréable, et ce le fut. Il n'avait pas pensé que ce serait impossible, et ce faillit l'être, tant le corps était rigide. Il s'était proprement solidifié dans sa position originale, les bras en croix. Pour la seconde fois de la soirée, le major sentit la sueur se mêler sur son front à la neige fondue, mais peu à peu il réussit à déplacer le bras gauche, et à basculer le sergent sur le côté, le bras droit pointé vers le ciel neigeux. Il s'agenouilla.

— Que faites-vous ? demanda Mary en un murmure. Que cherchez-vous ?

— Ses vertèbres cervicales sont brisées. Je voudrais savoir comment a eu lieu l'accident. Vous n'êtes pas obligée de regarder.

— Oh, ne craignez rien. Je ne regarde pas. Les vêtements étaient aussi gelés que l'homme.

Le capuchon craqua en projetant des aiguilles de glace lorsque Smith l'arracha pour découvrir la nuque. L'examen ne demanda pas longtemps. La peau avait éclaté à la base du cou. Comme le major s'y attendait ; et sans laisser d'ecchymoses.

— Que faites-vous ? Que cherchez-vous encore ? demanda Mary, qui se retourna, effrayée, en entendant Smith traîner le cadavre sur la neige.

— Un rocher.

Mary ne se formalisa pas de la brièveté blessante de la réponse, mais elle comprit que toute question nouvelle serait superflue.

Smith déblaya la neige dans un rayon de soixante centimètres autour de l'endroit où avait reposé la tête de la victime, et examina le sol soigneusement. Lorsqu'il se fut relevé, il prit Mary par le bras, entraîna la jeune fille sans mot dire, puis s'arrêta quelques pas plus loin, hésita, et revint mettre Harrod sur le dos ; le bras droit cessa de menacer le ciel.

À mi-chemin de la falaise, il condescendit à s'expliquer.

— Harrod a la nuque brisée. Il a donc fallu qu'il heurte une pierre. Or, il n'y a pas de pierres là où reposait sa tête ; seulement de la terre et de la mousse.

— L'affleurement rocheux est tout proche.

— Quand vous vous brisez les vertèbres sur un rocher, vous ne sautez pas dans une fondrière deux mètres plus loin. Et la neige fraîche l'empêchait de rouler. On l'a assommé avec un revolver ou un manche de poignard. La mort a été instantanée, car on ne voit pas d'ecchymoses. L'attentat a eu lieu alors qu'Harrod était debout ; et probablement sur l'épaule rocheux, puisqu'il n'y a aucune trace de lutte dans la neige. Commodes, les rochers ; ça ne garde pas les empreintes de pas. On l'a attaqué par derrière : un coup sur la nuque ; il tombe, inconscient ; on lui tord le cou jusqu'à briser les vertèbres ; et on le jette dans la fondrière.

— Vous rendez-vous compte de ce que vous dites !

Il lui jeta un regard surpris.

— Excusez-moi, John, reprit-elle confuse. Vous le savez, évidemment. Mais je suis affolée par ce que cela suppose. Quand nous travaillions ensemble en Italie j'ai vu bien des choses, mais pas de ce calibre... Cette fois, j'ai peur... Harrod a-t-il vraiment été assassiné par l'un des autres ? Ne voyez-vous pas d'autre explication ?

— Si, Harrod a pu se frapper lui-même à la nuque ; ou se battre contre l'abominable Homme des neiges.

Elle fixa sur lui des yeux trop grands pour son visage encapuchonné.

— John, qu'ai-je fait pour mériter cette réponse ? J'ai peur, John.

— Moi aussi, Mary.

— Je ne vous crois pas.

— En tout cas, je devrais m'y mettre, à avoir peur.

Smith interrompit sa descente lorsqu'il se crut à douze mètres du sol. Pour libérer sa main droite.

Il fit passer deux fois la corde autour de sa cuisse, puis de son bras gauche ; ainsi sa main gauche serait assez forte pour le retenir ou le laisser glisser lentement. Avec ses dents, il enleva son gant droit, le fourra dans sa tunique, sortit son *Lüger*, et reprit la descente. Il avait lieu de penser que le tireur de corde l'attendait pour lui régler son compte.

Pendant, personne ne le guettait, tout au moins pas au pied de la

corde. Il balaya les environs avec sa torche : rien, pas même une empreinte ; la neige avait couvert les pas. Il se dégagait du nœud de chaise, longea la falaise sur une trentaine de mètres, revolver d'une main et torche de l'autre, puis décrivit un large demi-cercle et revint à son point de départ. Le secteur semblait désert ; le tireur de corde aimait la discrétion. Smith imprima deux secousses au nylon, et fit remonter le nœud en tirant sur l'autre extrémité. Deux minutes plus tard le sac de Mary descendit du ciel, et la jeune fille en fit autant peu après. Le major tira aussitôt la corde pour la faire retomber tout entière, puis la lova en glène ; ses doigts étaient si gourds que cette petite opération lui demanda plus de dix minutes.

Il conduisit sa compagne près de la fissure qu'il avait remarquée dans la falaise.

— Ne plantez pas votre tente, Mary. Déroulez-en la toile, mettez votre sac de couchage sur une moitié, glissez-vous dedans, rabattez le reste de la tente sur vous, et dormez. La neige vous couvrira rapidement, ce qui vous tiendra au chaud, et vous cachera aux yeux des noctambules indiscrets. Bonsoir. Je reviendrai demain matin.

Il s'éloigna de quelques pas, puis se retourna. Mary n'avait pas bougé ; elle le regardait partir. Son visage et son attitude n'exprimaient aucun effroi, mais quelque chose d'indéfinissable l'offrait sans défense, esseulée, perdue. Il hésita, puis revint, déroula la tente, prépara le sac de couchage, aida la jeune fille à s'y glisser, tira la fermeture Éclair, ajusta le capuchon, rabattit la toile sur l'ensemble, et repartit sans mot dire.

Cent mètres plus loin, il retrouva le campement sans difficultés grâce à la lampe qui brillait sous la tente. Christiansen, Thomas et Carraciola dormaient (ou feignaient de dormir) dans leurs sacs de couchage ; Torrance-Smythe, chargé des explosifs, inventoriait les charges de plastic, les cordeaux fusants, les amorces et les grenades. Schäffer lisait un petit roman – en allemand – tout en fumant une cigarette – allemande – et en veillant sur l'appareil de radio. Il leva la tête à l'entrée de Smith.

— Ça a marché ?

Smith opina, en sortant le papier.

— J'ai mis du temps, mais il neige beaucoup là-haut ; j'ai eu des difficultés pour le retrouver.

— Nous avons convenu de veiller les uns après les autres ; une demi-heure chacun. Le jour poindra dans trois heures.

— Vous veillez ?

Smith sourit.

— Qui craignez-vous donc dans un pareil endroit ?

— L'abominable Homme des neiges.

Le sourire mourut sur les lèvres du major aussi promptement qu'il y était né. Il s'assit, étudia les fréquences et les indicatifs d'appel pendant un bon moment, puis rédigea un message, et le transcrivit en code. Lorsqu'il eut fini, Schäffer dormait dans son sac de couchage ; Torrance-Smythe veillait. Le major plia son message, le fourra dans sa poche, prit un tapis de sol, l'appareil de radio, et se leva pour sortir.

— Je vais m'éloigner un peu pour contacter Londres. Ici, les arbres gêneraient la transmission. À tout à l'heure, dit-il à Torrance-Smythe.

Il partit, s'arrêta vingt mètres plus loin, tendit l'oreille, reprit son chemin en changeant de direction, s'arrêta de nouveau, écouta, s'éloigna encore, puis rassuré, s'installa sous la protection du tapis de sol, déplia son antenne de quatre mètres, choisit une fréquence prérégulée, et tourna la manivelle. Au cinquième tour, le haut-parleur lui répondit. À Londres, on ne dormait pas. La voix était lointaine, mais compréhensible.

— Ici Daniel. Je vous écoute.

Smith se pencha sur son minuscule microphone :

— Ici, James. Je voudrais parler au père Macry ou à la mère Macry.

— Impossible actuellement.

— Tant pis. Prenez un message en code.

— Je vous écoute.

Smith sortit un papier de sa poche : il y avait écrit son texte clair de deux en deux lignes, sans séparer les mots ; puis, sur les lignes intermédiaires, il avait composé le message codé en remplaçant chaque lettre du clair par son équivalent en code. Le clair disait :

« BIENATTERRITHARRODMORTTEMPSCONVENABLERAPPELLERAIA8H

Il lut la défilade de lettres du texte codé, et ajouta :

— Passer cela au père Macry avant 7 heures. Sans faute.

Torrance-Smythe leva des yeux étonnés sur Smith.

— Déjà revenu ? Vous avez eu Londres.

— Non. Ces sacrées montagnes font écran.

— Vous n'avez pas insisté beaucoup.

— Deux minutes et demie. C'est le maximum autorisé par les consignes de sécurité.

— Vous craignez des postes d'écoute et des goniomètres dans le quartier ?

— Que non !

Le major avait répondu sur un ton sarcastique.

— Il est bien évident qu'au *Schloss Adler* tout le monde dort tranquille, et personne ne se méfie de rien. Après tout, c'est tout juste si le château abrite le Service Secret allemand et la Gestapo.

— C'est vrai ! Excusez-moi, major. Ma cervelle ne fonctionne pas très bien en temps normal, mais avec le froid et le manque de sommeil, elle ne marche plus du tout.

Smith retira ses bottes, son anorak blanc, et plongea dans son sac de couchage avec le poste de radio.

— En ce cas, dormez un peu, mon vieux, dit-il. Mon expert en explosifs ne me servira à rien s'il ne peut plus distinguer un détonateur d'un bouton de porte. Reposez-vous. Je prends la veille.

— Mais le lieutenant Schäffer a fait une liste...

— Encore des récriminations ? La discipline se perd, ici. Donnez, Smithy. Moi, je n'ai nullement envie de dormir, et je ne fermerai sûrement pas l'œil de la nuit.

Vilain mensonge, suivi d'une vérité incontestable. Smith, physiquement épuisé, serait tombé dans le plus profond sommeil s'il avait laissé sa volonté se détendre une seconde. Mais à coup sûr, il ne dormirait pas de la nuit ; dans le milieu... douteux où il se trouvait, rien ni personne n'aurait pu le décider à fermer les yeux. Mieux valait cependant n'en rien dire à ce Torrance-Smythe.

Samedi. Une terne grisaille annonçait l'aube. Smith et ses hommes levaient le camp, après une collation trop maigre pour mériter le nom de déjeuner. Personne ne parlait ; ce n'était ni le jour ni l'heure. En regardant ses compagnons, le major les trouva plus hâves, plus fatigués que trois heures auparavant. « De quoi dois-je avoir l'air ? se demanda-t-il, moi qui n'ai pas dormi du tout. Heureusement, l'équipement des commandos ne comporte pas de miroir. »

— Nous partirons dans dix minutes, annonçât-il, et nous atteindrons la lisière inférieure des bois avant le grand jour – si nous ne sommes pas arrêtés par d'autres falaises. Je vais faire une petite reconnaissance vers l'ouest. Avec un peu de chance, je pourrai repérer un cheminement vers le village.

— Et si vous n'avez pas de chance ? demanda Carraciola avec un sourire fielleux.

— Nous aurons toujours nos trois cents mètres de nylon.

Il enfila son anorak, et s'éloigna ; dès qu'il fut hors de vue de ses compagnons, à la lisière des bosquets, il changea de direction et courut vers la fissure dans la falaise.

Lorsqu'elle entendit la neige crisser sous des pas, Mary Ellison souleva discrètement le coin de la toile de tente qui couvrait son capuchon, et risqua un œil. Quelques mesures rappelant la Lorelei amenèrent un sourire sur son visage ; dix secondes plus tard, elle se dressait sur son séant tandis que Smith s'inclinait vers elle.

— Déjà ? dit-elle.

— Oui. Dépêchez-vous.

— Je n'ai pas fermé l'œil.

— Moi non plus. Je devais surveiller notre sacré poste radio, et j'avais peur qu'un noctambule s'égare par ici.

— C'est donc pour moi que vous êtes resté éveillé ?

— Je pars dans cinq minutes avec mon équipe. Laissez votre matériel ; vous n'en aurez plus besoin. Emportez seulement de quoi manger. Suivez-nous à petite distance, mais par pitié soyez discrète.

Il consulta sa montre, pria Mary de prendre la même heure que lui, et l'informa que le petit groupe ferait halte de 7 heures du matin à 5 heures du soir probablement.

— Et ne venez pas vous jeter dans nos jambes ! ajouta-t-il.

— Pour qui me prenez-vous ?

Il ne lui répondit pas, car il avait déjà fait demi-tour.

Vers quinze cents mètres d'altitude les végétaux croissant sur les pentes du *Weiss Spitze* pouvaient prétendre au nom d'arbres ; c'étaient des conifères de plusieurs espèces, qui poussaient leur tête jusqu'à quinze ou vingt mètres vers le ciel. Vers un ciel pur ; la neige avait cessé. Le jour était levé.

La pente ne diminuait guère : vingt à vingt-cinq pour cent. Les six hommes marchaient en file indienne, Smith en tête. Ils glissaient, trébuchaient et tombaient à tout bout de champ, mais sans mal, sans bruit et sans cris ; la neige molle amortissait chocs et sons. La progression était rapide, moins fatigante qu'au bout des cordes de nylon, et fort discrète sous le couvert des branches chargées de neige.

Deux cents mètres en arrière, Mary Ellison, sans armes ni bagages, avançait assez facilement le long de la piste ouverte par le major et ses compagnons. Elle ne craignait pas de se rapprocher d'eux à l'excès, car les sons voyagent loin dans l'air immobile et glacé des montagnes, en sorte que les jurons des hommes lui permettaient d'apprécier aisément la distance de la caravane. Pour la vingtième fois, elle consulta sa montre : 7 h moins 20.

Un peu plus tard, Smith en fit autant, pour beaucoup plus que la vingtième fois. Le jour filtrant à travers les branchages lui permit de lire l'heure sans l'aide de sa torche : 7 heures. Il s'arrêta, leva le bras, et attendit que les cinq autres « chasseurs » parvinssent à sa hauteur.

— Nous sommes à mi-chemin du village, dit-il en laissant glisser à terre son lourd paquetage. Il est temps de regarder le paysage.

Chacun se délesta avec soulagement, puis la troupe suivit son chef vers la droite, vers la lisière de la bande boisée où elle avait cheminé. Quand les arbres s'espacèrent, Smith ordonna de marcher à l'indienne, puis à quatre pattes, et ce fut en rampant que finalement les six hommes gravirent le petit monticule de neige qui leur cachait le paysage, à l'orée du bois.

Quel paysage ! Il semblait sortir d'un conte de fée ; une vallée d'un charme infini dans un cadre d'une insoupçonnable beauté ; un spectacle merveilleux, l'éden, la terre promise, a un ensemble comme jamais il n'y en a eu, pensa Smith, jamais il n'y en aura. Une contrée

d'or, pour âge d'or. » Et cependant, ce paysage était parfaitement réel, il enchantait chaque jour les yeux des chefs de la plus ignoble organisation du monde : la Gestapo. « Pareille incongruité dépasse l'entendement ! » se dit-il.

Ouverte au nord, flanquée à l'est et à l'ouest par des collines aux pentes rapides, la vallée oblongue était fermée au sud par les quelque trois mille mètres du *Weissspitze*, la seconde montagne d'Allemagne. Le soleil matinal flambait sur la blancheur étincelante des neiges ; les crêtes égratignaient l'azur clair du ciel. La muraille sombre de la falaise que Smith avait descendue la nuit précédente se détachait près du sommet conique ; un autre à-pic se distinguait dans l'est, sous le petit plateau où les visiteurs avaient passé la nuit.

Devant eux, légèrement plus bas, se dressait le *Schloss Adler*, « le château de l'aigle », le bien-nommé, forteresse imprenable, aire inaccessible entre ciel et terre.

À l'endroit où les pentes du *Weissspitze* s'adoucissaient pour marier la montagne à la vallée, se dressait un culot volcanique, une bizarrerie de la nature affectant la forme d'un cône posé sur le sol. Il mesurait deux cents mètres à sa base, et s'élevait d'une soixantaine de mètres jusqu'au *Schloss Adler* qui le couronnait. Sur les faces orientées à l'est, au nord et à l'ouest, la roche, presque verticale, semblait parfaitement polie, et se fondait avec la maçonnerie de la forteresse en sorte que l'on n'aurait pas su dire où commençait l'une, où finissait l'autre. Du côté sud, un épaulement moins abrupt reliait cet ensemble aux pentes du *Weissspitze*.

Le château lui-même semblait issu d'un rêve, un rêve d'apothéose médiévale. Mais Smith ne se laissa pas illusionner ; le *Schloss Adler* n'était pas plus médiéval que son environnement n'appartenait à la terre promise ; cette forteresse avait été bâtie au milieu du XIX^e siècle, sur l'ordre exprès de l'un des plus étranges parmi les monarques bavaois, un illuminé souffrant de maladies mentales, au nombre desquelles la folie des grandeurs figurait en bonne place. Mais cet halluciné avait fait preuve d'un goût très sûr, comme il arrive si souvent, à la consternation des gens sains d'esprit. Le château s'inscrivait parfaitement dans la vallée, la vallée enchâssait parfaitement le château. Nulle combinaison meilleure ne semblait concevable.

Le *Schloss Adler* possédait quatre tours – deux grosses au nord, et deux plus fines au sud – plantées aux coins d'une large cour intérieure rectangulaire, et reliées entre elles par des bâtiments surmontés d'un chemin de ronde crénelé. De sa place, Smith apercevait l'intérieur de la cour, et au fond de celle-ci, une large porte à deux battants, le seul

accès apparent.

Du côté nord, les pentes abruptes tombaient sur un lac bordé de sapins, ravissant joyau aux reflets d'un bleu profond ; la couleur de son eau s'alliait au vert des arbres, à la blancheur éblouissante de la neige, et à l'azur plus clair du ciel, en une composition d'une ineffable beauté. Admirable spectacle, « trop beau pour être réel », songea Smith.

Deux larges coulées de sapins nées sur les flancs du *Weiss Spitze* descendaient de part et d'autre de la vallée, le long des collines enserrant le culot volcanique à l'est et à l'ouest. Ces rubans boisés se déroulaient pratiquement jusqu'au lac, et celui de l'ouest permettrait à la petite troupe de gagner sans difficulté la pièce d'eau : le *Blau See* – le lac bleu.

Un village s'étendait à proximité du lac, entre le château et les falaises. Smith en connaissait le plan : une grande rue, longue de trois cents mètres, les deux inévitables petites églises perchées sur les deux tumulus obligatoires, puis un semis de maisonnettes escaladant les premières pentes à chaque extrémité du bourg ; à l'ouest, une petite gare ferroviaire en cul-de-sac. La rue principale se poursuivait au sud par une route qui atteignait l'épaule du culot volcanique, et escaladait celui-ci en décrivant une série d'épingles à cheveux, jusqu'à parvenir devant la porte du château. Pour l'instant cette route était enneigée, et la seule voie d'accès au *Schloss Adler* était un *Luftseilbahn*, c'est-à-dire un téléphérique. Les câbles de cette installation grimpaient du village au château en prenant appui sur trois pylônes intermédiaires. Le dernier quart du parcours, entre le plus haut des pylônes et la station supérieure, semblait presque vertical.

Au nord-est du lac, et à deux kilomètres environ du village, des baraques noires régulièrement disposées sur le blanc de la neige faisaient songer à un damier – ou à un camp !

— C'est extraordinaire ! déclara Schäffer qui dut faire un effort pour s'arracher à la contemplation de ce paysage. J'ai l'impression que je rêve, patron. Pas vous ?

Cette question ne demandait pas de réponse, car la remarque de l'Américain résumait les sentiments de chacun, et tout commentaire eût paru superflu. Couchés dans la neige, les six parachutistes regardèrent monter la cabine du téléphérique. Les quinze derniers mètres leur semblèrent particulièrement impressionnants ; la nacelle avançait si lentement que les spectateurs craignaient qu'elle n'atteignît jamais son but, et la poussaient de toutes les forces de leur volonté. Elle arriva cependant jusqu'à la petite station dont le toit s'appuyait au mur ouest du château.

Les visiteurs se détendirent. Schäffer s'éclaircit la voix.

— Patron, dit-il d'un ton hésitant, il y a une couple de détails qui m'inquiètent... qui demanderaient peut-être un mot d'explication... D'abord, ces baraques, là-bas près du lac. Ou pourrait les prendre pour un camp.

— On aurait raison, répondit Smith. C'est un camp, et pas n'importe lequel. C'est le camp d'entraînement des bataillons de chasseurs alpins allemands.

— Quoi ? Des chasseurs alpins ? Une troupe d'élite ? Si j'avais su, je n'aurais jamais mis les pieds ici ! Vous auriez tout de même pu prévenir !

— Je pensais que vous auriez deviné.

Smith regarda son second en souriant.

— Pourquoi donc ne sommes-nous pas déguisés en matelots, ou en infirmières de la Croix-Rouge ?

Schäffer ouvrit son anorak et contempla son uniforme de chasseur alpin.

— Vous voulez dire que nous allons nous mêler aux troupes allemands, sans plus de manières ?

Smith acquiesça.

— Mais... nous nous ferons repérer illico.

— Dans un camp d'entraînement, les gens vont et viennent sans arrêt. Six visages nouveaux de plus ou de moins, quand il en arrive six cents à la fois, ça ne se remarque pas.

— N'empêche que c'est dangereux, patron.

— Pas tant que les chevaux du Montana. Les chasseurs alpins ne ruent pas.

— Mais les chevaux du Montana ne manient pas la mitrailleuse.

— Quelle était votre seconde question, Schäffer ?

— Ah, oui. C'est à propos du *Schloss* lui-même. Et de la façon d'y aller. Je me disais que nous avons oublié de prendre notre hélicoptère portatif.

— Bonne remarque. Mais la partie n'est pas perdue. Si le colonel Wyatt-Turner a réussi à s'introduire dans le grand état-major allemand, et, qui plus est, à en revenir, nous arriverons bien à pénétrer dans ce château.

— Où s'est-il introduit ? demanda Schäffer en ouvrant de grands

yeux.

— À l'état-major suprême de la *Wehrmacht*. Vous ne le saviez pas ?

— Comment le saurais-je ? J'ai vu ce colonel hier pour la première fois.

— Wyatt-Turner a vécu en Allemagne de 1940 à 1943. Il a servi comme officier dans la troupe, d'abord, et a terminé à Berlin au grand quartier général. Il connaît très bien Hitler, paraît-il.

— Ben alors !

Schäffer réfléchit un instant avant de fournir sa conclusion :

— Il est dingue, ce gars-là...

— Peut-être. Raison de plus pour faire mieux que lui. Retournons sous les arbres.

Ils s'abritèrent de nouveau en laissant Christiansen monter la garde, armé du télescope de Smith. Torrance-Smythe prépara du café que tout le monde but avec plaisir, puis le major annonça qu'il allait essayer de communiquer avec Londres.

Il s'écarta de quelques mètres, et s'assit sur un des colis. Ses quatre compagnons voyaient le côté droit de l'appareil de radio, mais non le gauche où se trouvait le permutateur. Il le pressa, et un déclic résonna dans l'air froid ; il fit alors tourner la manivelle, mais profita du bruit de celle-ci pour ramener le permutateur à la position de repos, sans être entendu. Il écouta. Rien. Il agit de nouveau sur la manivelle. Rien. Il feignit de figoler le réglage, tourna encore sa poignée. Toujours rien.

— Vous ne réussirez jamais à vous faire entendre au beau milieu de ces arbres ! lui dit Torrance-Smythe.

— Vous avez probablement raison. Je vais essayer l'autre côté du bois. Ça ira peut-être mieux.

Il prit l'appareil en bandoulière, et s'éloigna lourdement dans la neige fraîche. Quand il se crut hors de vue, il s'arrêta, se retourna, tendit l'oreille. Personne ne prêtait attention à lui. Il reprit sa marche à vive allure, mais en direction de la trace que la petite troupe avait faite en descendant. Une minute plus tard, il hésitait encore à siffler sa Lorelei – les sons voyagent si loin dans l'air glacé – lorsque Mary apparut derrière un sapin mort.

— Bonjour, chéri !

— Pas trop de « chéri » pour le moment, s'il vous plaît. Et parlez bas. Le père Macry attend.

Deux minutes plus tard, la voix de Londres, toujours lointaine mais

plus distincte qu'à l'aube, répondit à son appel.

— Le père Macry arrive. Gardez l'écoute.

Un instant plus tard, Smith reconnut la voix de l'amiral Rolland. :

— Position, James ?

— Smith lut en code le texte qu'il avait préparé. À Londres un opérateur déchiffra à mesure ;

« BOISOUESTCHATEAUDESCENDRONSWHCESOIR »

— Compris. Harrod est-il mort accidentellement ?

— Non.

— Tué par l'ennemi ?

— Non. Prévision météo ?

— Temps s'aggravant. Fort vent. Neige.

Smith leva un sourcil étonné vers le ciel bleu, en souhaitant que l'amiral eût raison.

— Je ne sais pas quand je vous rappellerai. Pouvez-vous effectuer veille continue ?

— Je reste ici, moi-même jusqu'à l'issue de l'opération. Bonne chance. Au revoir.

Smith remit l'appareil au repos.

— Je n'aime pas la façon dont il m'a dit au revoir, commenta-t-il à l'usage de Mary.

*

* *

Assis de part et d'autre de l'opérateur qui mettait en œuvre un immense bloc émission-réception, l'amiral Rolland et le colonel Wyatt-Turner se regardèrent, le front soucieux.

— Ce pauvre diable a donc été assassiné, dit le colonel.

— C'est cher payer, pour apprendre que nous avons raison, répondit l'amiral. Pauvre diable, oui. Nous avons signé son arrêt de

mort en lui confiant le poste de radio. Je me demande qui sera la prochaine victime. Smith lui-même ?

— Non. Certaines personnes possèdent un sixième sens qui les avertit du danger ; Smith en a un septième et un huitième, sans parler d'un radar avertisseur incorporé à son cerveau. Je n'imagine aucune situation dont il ne puisse se tirer. C'est le meilleur agent d'Europe, amiral.

— Si l'on vous excepte, oui. Mais il peut se trouver dans une situation que vous n'arrivez pas vous-même à imaginer.

— C'est vrai. Combien de chances a-t-il, à votre avis ?

— Combien de chances ? Que voulez-vous dire ? Vous savez bien qu'il n'en a aucune.

*

* *

Smith pensait de même en allumant une cigarette auprès de Mary. Sa mission lui avait toujours paru extrêmement hasardeuse, mais la vue du château et des environs venait de lui en montrer la complète impossibilité. S'il avait su... il ne serait pas venu. Mais il était là, et ne pouvait pas garder les deux pieds dans le même sabot.

— Avez-vous vu le *Schloss* ? demanda-t-il.

— Oui. Magnifique. Et strictement inaccessible. Comment pourrions-nous en extraire le général Carnaby ?

— Aucune difficulté. Nous irons là-haut ce soir en nous promenant ; nous entrerons, et nous repartirons avec l'Américain.

Mary ouvrit de grands yeux, et attendit quelques explications complémentaires.

— C'est tout ? demanda-t-elle devant le silence du major.

— C'est tout.

— La simplicité est la marque du génie. Ce plan a dû vous demander une longue mise au point.

Smith resta muet. Elle poursuivit sur le même ton ironique :

— Le début de l'opération est particulièrement simple. Vous vous présentez à la grande porte, et vous frappez pour qu'on vous ouvre.

— À peu près. Je me présente... disons plutôt à la fenêtre ; je

frappe, vous ouvrez, je vous adresse un sourire, je vous remercie, et j'entre.

— Que dites-vous ?

— Je vous adresse un sourire, je vous remercie, et j'entre. Ce n'est pas parce qu'on est en temps de guerre que la politesse doit...

— Cessez de vous moquer de moi.

— Je ne plaisante pas, Mary. Je compte réellement sur vous pour m'ouvrir la fenêtre.

— Vous êtes malade ?

— La crise de domestique sévit en Allemagne comme ailleurs. Le *Schloss Adler* est à court de personnel, et vous attend avec impatience. On lui a annoncé une fille jeune, jolie, intelligente, bonne cuisinière, capable de cirer les bottes et recoudre les boutons du colonel Kramer...

— Qui est le colonel Kramer ?

Sa voix et son expression trahissaient la déroute de ses idées.

— Le directeur adjoint du Service Secret allemand.

— Vous êtes réellement piqué !

— Exact. Sinon, je ne me serais pas lancé dans cette aventure. Il consulta sa montre. Je me suis absenté trop longtemps déjà, surtout que mes compagnons ne sont pas tous francs du collier. Nous repartirons à 5 heures précises. Au village, il y a un Gasthaus, un café à l'enseigne *Zum Wilden Hirsch*, le Cerf Sauvage. Ne confondez pas. *Wilden Hirsch*. Je ne veux pas vous voir traîner dans les autres boîtes. Derrière ce café, se trouve un apprentis pour les tonneaux de bière. Il est toujours fermé, mais ce soir la clé sera dans la serrure. Je vous y retrouverai à 8 heures.

Il allait s'éloigner, mais elle le retint par le bras.

— Comment se fait-il que vous sachiez tout cela ?... Le *Gasthaus*, l'apprentis, la clé, le colonel Kramer...

Smith posa l'index sur ses lèvres en souriant :

— Manuel du parfait petit espion ; règle d'or numéro un. Récitez !

Mary fit la moue, haussa les épaules, puis répondit d'une voix lasse et basse :

— Ne dites jamais rien à personne quand ce n'est pas nécessaire. Elle releva les yeux vers lui. Pas même à moi ?

— Spécialement pas à vous, jolie demoiselle.

Il lui caressa la joue.

— Ne soyez pas en retard.

Elle le regarda s'éloigner sur la pente, l'air figé.

*

* *

Étendu de tout son long derrière un sapin mort, et presque enfoui dans la neige fraîche, Schäffer avait l'œil rivé au télescope. Il tressaillit en entendant la neige crisser derrière lui, et se retourna ; Smith approchait en rampant.

— Ne pourriez-vous pas sonner avant d'entrer ?

— Excusez-moi, répondit le major. On m'a dit que vous vouliez me montrer quelque chose.

— Ouais. Le lieutenant lui tendit le télescope : Jetez un coup d'œil au pied du culot, ça vaut la peine.

Smith prit la lunette, la régla soigneusement à sa vue, inspecta le *Schloss*, puis fit descendre lentement le réticule le long des parois abruptes jusqu'au niveau de la vallée.

— Vous ne voyez rien ?

Sur les premières pentes, deux soldats se promenaient, la mitrailleuse pendue à l'épaule ; quatre chiens noirs sans queue, aux courtes oreilles pointues, furetaient à quelque distance devant eux.

— Oh ! Oh ! dit le major. Je comprends ce que vous voulez dire.

— Ces aimables cabots sont des Dobermanns, patron.

— Pas des caniches, assurément.

Smith ne parut pas s'inquiéter outre mesure ; son télescope remonta le long de la pente, et s'immobilisa au milieu. « Des projecteurs ! » ajouta-t-il à mi-voix.

La lunette d'approche redescendit, franchit les soldats, et s'arrêta au-dessous d'eux.

— Un joli petit réseau de barbelés, Schäffer. On est prévoyant dans le pays.

Les fils de fer impressionnaient l'Américain beaucoup moins que les dents des chiens.

— Les barbelés sont faits pour être coupés ou enjambés, dit-il

sentencieusement.

— Essayez donc de couper ceux-ci ou de les enjamber, l'ami, et vous serez rôtis en un tournemain. J'imagine que les Allemands utilisent du 2 300 volts, monophasé, 50 cycles. Ce serait très efficace sur les chaises électriques du Montana ; Schäffer hocha la tête.

— Fou, les précautions prises par les gens pour protéger leur intimité !

— Barbelés, projecteurs, Dobermann... Il n'y a tout de même pas de quoi nous arrêter. Qu'en pense le lieutenant ?

— Nous arrêter ? Plaisanterie. L'Américain se tut un instant, puis reprit la parole. Non, sans blague, patron, comment pouvez-vous sérieusement imaginer que nous entrions dans ce château...

Smith l'interrompt.

— Nous prendrons les décisions convenables en temps utile.

— Vous voulez dire que vous prendrez des décisions, puisque vous êtes seul à connaître le plan de l'opération. Vous n'êtes pas très bavard.

— Parce que je me sens encore trop jeune pour mourir.

Un long silence s'ensuivit.

— Pourquoi diable m'ont-ils choisi ? demanda Schäffer d'une voix plaintive. Ce n'est pas dans mes cordes, ces trucs-là.

— Ni dans les miennes ! répondit le major.

L'Américain allait répliquer, lorsqu'un bruit insolite lui fit dresser l'oreille. Un grondement lointain s'amplifia promptement jusqu'à devenir identifiable ; c'était le vacarme déplaisant d'un moteur d'hélicoptère. Un instant plus tard, les deux officiers purent repérer l'appareil : une grosse machine militaire constellée de svastikas. Schäffer retraita vers les sapins.

— Exit Schäffer, dit-il. Les chiens sont lâchés sur nous.

— Je ne crois pas. Rabattez votre capuchon sur votre tête, et restez tranquille.

Smith exécuta lui-même l'ordre qu'il donnait ; vêtus de blanc de pied en cap, les deux intrus ne pouvaient pas être aperçus à plus de trente mètres, même par un aviateur. Seule risquait de les trahir la lentille du télescope.

L'hélicoptère survola le lac, puis le village, cap sur les deux hommes cachés dans la neige. Lorsqu'il atteignit les premières pentes du *Weiss Spitze*, Smith sentit un frisson lui parcourir l'échine. Après

tout, l'ennemi se doutait peut-être de quelque chose. Les veilleurs du *Schloss Adler* avaient pu entendre le *Lancaster*, et un officier futé – ça ne devait pas manquer au quartier général du Service Secret – avait pu se dire que rien ne justifiait la présence d'un quadrimoteur dans un secteur aussi désertique, sinon le parachutage d'une caravane envoyée au secours de Carnaby. Des chasseurs alpins allemands ratissaient peut-être déjà la contrée ; des hélicoptères venaient les aider. Puis, sans préavis, le pilote de la disgracieuse machine laissa son appareil glisser de côté vers le château ; il demeura quelques secondes en vol stationnaire au-dessus de la cour, et atterrit.

Smith essuya discrètement son front, et remit l'œil au télescope. Dans la cour, le rotor s'arrêta, une petite échelle sortit de la carlingue, et un homme descendit. Un homme important, à en juger par les chamarrures de son uniforme. Plus important encore, à en juger par son visage.

— Regardez-le bien, dit Smith en passant le télescope à Schäffer, qui examina soigneusement l'arrivant.

— Un de vos amis ? demanda-t-il.

— Je le connais. C'est le Reichsmarschall Julius Rosemeyer. Le chef d'état-major de la *Wehrmacht*.

— Zut alors. Mon premier Reichsmarschall, et je n'ai pas mon fusil à viseur télescopique ! Pas de chance. Je me demande ce que Son Excellence vient fiche ici.

— La même chose que nous.

— Voir Carnaby ?

— Exactement. Si vous voulez que le coordinateur des plans de débarquement alliés vous fournisse quelques petites informations sur le Second Front, ce n'est pas le caporal de service que vous envoyez l'interviewer.

— Ce Julius vient-il chercher Carnaby ?

— Aucune crainte. Votre compatriote est entre les mains de la Gestapo, et la Gestapo ne lâche jamais un prisonnier. Pas même au bénéfice de la *Wehrmacht*.

— Que faisons-nous ?

— Allez boire un peu de café avec les autres, et envoyez quelqu'un me relayer dans une heure.

Le météorologiste de l'amiral Rolland avait parfaitement raison. Une fois n'est pas coutume. A mesure que le soleil monta dans le ciel froid, les nuages se multiplièrent. A midi, le temps se couvrit tout à fait, et une méchante brise d'est se mit à souffler. Vers 2 heures, la neige commença à tomber, tandis que le vent s'enflait en tempête. « Bien vilaine nuit en perspective », pensa Smith. Mais il souhaitait justement la vilaine nuit dont la mauvaise visibilité et la froidure enfermeraient les gens chez eux. Les touristes britanniques n'auraient guère pu atteindre le *Schloss Adler* sans attirer l'attention par une belle nuit lunaire de 15 août. Le major regarda sa montre.

— C'est l'heure ! dit-il en se levant péniblement. Rappelez Thomas.

Il battit la semelle pour se réchauffer. Thomas, l'homme de veille, revint bientôt, le télescope sous le bras.

— Avez-vous pu enfin contacter Londres ? demanda-t-il d'un air soucieux inhabituel, que l'heure passée dans la neige et le vent ne suffisait pas à expliquer.

— Non. J'en suis au sixième essai infructueux. Pourquoi ?

— Parce que nous pourrions peut-être réussir à persuader l'amiral de changer d'avis, et d'envoyer un bataillon aéroporté. Je viens de voir arriver un train bourré de troupes.

— Excellent atout, au contraire, répondit Smith ; les anciens nous prendront pour de nouveaux arrivés, et les nouveaux arrivés pour des anciens. C'est très pratique.

— Très pratique en effet, répliqua Thomas, qui poursuivit d'une voix hésitante : Major, est-ce que vous ne pourriez pas vous déboutonner un peu ?

— Ce qui signifie ?

— Vous comprenez très bien ce que Thomas veut dire, intervint Carraciola d'un ton vif. Il s'agit de notre peau. Pourquoi voulez-vous nous faire entrer dans ce sacré village ? Et quel est votre plan, pour enlever Carnaby ? Si nous devons courir au suicide, dites-nous au moins comment. Vous nous devez bien cela.

— Je ne vous dois rien. Et je ne vous dirai rien. Vous risquez d'être pris, et la seule façon d'empêcher un futur prisonnier de parler est de ne rien lui apprendre. Vous recevrez toutes les indications utiles en temps voulu.

— Quel désagréable individu, marmonna Torrance-Smythe.

— On l'a déjà dit, observa simplement le major.

*

* *

La gare n'était qu'une petite station terminale, un cul-de-sac, à deux voies. Comme tous les culs-de-sac, elle se faisait remarquer essentiellement par son délabrement, sa nudité crasseuse, son air lugubre : elle semblait attendre qu'on vint achever de la détruire une bonne fois. À toute heure du jour, en toute saison, elle puait la désolation, mais dans cette nuit tempétueuse où les rafales de neige dansaient à travers les flaques de lumière jaune répandues avec avarice par de rares lampadaires, elle semblait définitivement abandonnée par Dieu et par les hommes. Cela convenait parfaitement à Smith.

Suivi de ses cinq compagnons tout de blanc vêtus, il pénétra dans la gare en longeant les rails, défila silencieusement devant la bibliothèque fermée, le guichet des billets, l'enregistrement des bagages, et se perdit dans l'ombre, au-delà. Il posa à terre son poste de radio, se débarrassa de son paquetage, retira son anorak et son pantalon blanc, puis vêtu désormais en major de la Wehrmacht, s'éloigna nonchalamment le long des voies (les Bavarois misérables considéraient encore les quais comme un luxe dispendieux), en faisant signe aux autres de s'asseoir.

Devant une porte surmontée d'une pancarte portant l'inscription GEPACK AKNAHME, il s'arrêta, et essaya d'entrer. Le local était fermé à clé. Il se retourna pour contrôler que personne ne l'épiait, puis s'agenouilla devant la serrure, sortit de sa poche un jeu de rossignols et une minuscule lampe torche. Trente secondes plus tard, la porte s'ouvrit. Il siffla doucement ; ses compagnons accoururent ; l'un d'eux lui apporta ses propres bagages. Les sergents entrèrent.

— Drôle d'endroit, dit Schäffer, GEPACK ANNAHME, c'est la consigne des bagages !

— Connaissez-vous un endroit plus convenable pour déposer nos colis ? répondit le major en poussant le lieutenant à l'intérieur.

Il referma la porte. Tandis que ses compagnons se transformaient en un lieutenant et quatre sergents de chasseurs alpins allemands, Smith examina le guichet qui donnait sur l'extérieur à l'extrémité du local opposée à la porte. Cette ouverture semblait fort banale, mais le major la scruta avec grand soin, puis sortit son couteau, et fit sauter

un morceau du couvre-joint de bois de l'encadrement. Deux fils électriques isolés apparurent. Il les coupa l'un après l'autre, et remit le couvre-joint en place. Cela fait, il contrôla que la porte du guichet s'ouvrait aisément.

— Fort intéressant, lui dit Schäffer. Peut-on savoir pourquoi vous avez fait cela ?

— Il est parfois plus commode de sortir par les fenêtres que par les portes.

— Sage leçon d'une folle jeunesse de cambriole, je suppose. Mais comment saviez-vous que ce guichet était équipé d'une sonnerie d'alarme ?

— La gare la plus misérable est obligée parfois d'entreposer des bagages plus ou moins précieux dans sa consigne. Et comme souvent le chef de gare, le préposé aux billets, le contrôleur, l'employé des bagages, le porteur et le lampiste sont un seul et même individu, il n'y a personne pour surveiller la consigne. D'où la nécessité d'en défendre le guichet avec une grille ou une sonnerie d'alarme. Je n'ai pas vu de grille... Il y avait donc une sonnerie. C'était l'évidence même.

— Exact.

— On donne un entraînement assez curieux, dans les régiments écossais.

— Assez complet, vous voulez dire. Partons, et allons boire un verre.

— Bonne idée.

Le lieutenant et les quatre sergents sortirent. Le major referma la porte à clé, et rejoignit les autres dans la cour de la gare. Les uniformes semblaient un peu fripés et, comme l'avait remarqué Harrod, ils auraient pu s'harmoniser davantage aux tailles de leurs propriétaires. Mais sous la neige, ou dans un bar encombré, ça passerait. Du moins, Smith l'espérait.

La rue principale n'offrait aucune caractéristique originale. Des chalets de montagne la bordaient de chaque côté, massifs, rustiques, poncés par cent hivers bavares, mais prêts à en subir cent autres. Les toits offraient les avancées classiques de chaque côté, et des balcons de bois couraient tout au long des façades. Nul éclairage public n'illuminait la rue, mais nul effort n'était fait pour obscurcir le village ; partout la clarté tombant des fenêtres sans rideaux découpait sur la neige des rectangles inégaux. Dans l'axe de la voie, vers le sud, des lumières apparaissaient en plein ciel, de temps à autre, entre les rideaux neigeux. Smith s'arrêta inconsciemment lorsqu'il les

remarqua ; ses compagnons l'imitèrent. C'était le *Schloss Adler*, terriblement lointain, inaccessible autant que Sirius. Les six « chasseurs » contemplèrent ces lueurs sans un mot, puis se regardèrent les uns les autres, et reprirent leur chemin d'un commun accord silencieux.

Si la rue principale – ou plutôt l'unique rue – demeurait parfaitement morte et déserte, le village bouillonnait de vie ; des rires, des chants, un brouhaha de conversations emplissaient l'air nocturne, et les files de camions militaires parqués pare-chocs contre pare-chocs sur un des côtés de la voie trahissaient l'origine de ces bruits. Les troupes à l'entraînement dans le camp du Blau See n'avaient d'autres distractions à dix lieues à la ronde que les Gasthaus et les Weinstuben, les auberges et les cafés du village. Ceux-ci donc regorgeaient chaque soir de chasseurs alpins allemands, les soldats probablement les plus combattifs d'Europe.

— Je n'ai réellement pas très soif, patron, avança plaintivement Schäffer.

— Bêtise. Dites plutôt que vous êtes timide ; vous vous sentez gêné à l'idée de rencontrer des étrangers.

Il s'arrêta devant le Gasthaus à l'enseigne des *Drei Könige*, Aux Trois Rois.

— Ça m'a l'air sympathique, dit-il. Attendez-moi.

Il grimpa six marches, poussa la porte, et inspecta la salle. Dans la rue, ses compagnons à la fois craintifs et étonnés se regardèrent. Le Schrammel, la douce musique autrichienne parvenait jusqu'à leurs oreilles, évoquant un passé plus heureux. Mais l'heure n'était pas aux regrets. La nostalgie a son heure. Cette heure n'était pas à la nostalgie.

Smith secoua la tête, et referma la porte.

— Bondé, annonça-t-il. Pas de quoi mettre une aiguille.

Il montra du doigt l'auberge d'en face, un petit chalet de bois aux rondins taillés à l'herminette, le *Eichhof*.

— Il a l'air croulant, mais je vais voir ce qu'il peut nous offrir.

Le *Eichhof* ne pouvait rien offrir. Smith en sortit comme à regret, mais tira la porte d'une main ferme.

— C'est plein. Et ce public de soldats ne convient pas à des officiers et des sergents de la Wehrmacht, Regardez celui-ci. Il paraît plus prometteur. Qu'en pensez-vous ?

Il montrait un troisième Weinstuben, qui, par la taille tout au moins, surclassait les deux premiers. Le silence des cinq « chasseurs »

montra qu'ils n'en pensaient rien de bon.

Le major escalada le perron ; l'enseigne flottait au vent : *Zum Wilden Hirsch*, au-dessous d'une tête de cerf soulignée de neige.

Smith grimaça quand par la porte entrouverte une onde de choc lui attaqua les tympans. Les deux cafés précédents lui avaient semblé bruyants, mais ils reposaient dans un silence de cathédrale par comparaison avec celui-ci. Un orchestre déchaîné d'accordéons discordants soutenait de ses flonflons les vociférations d'un régiment enfiévré par Lili Marlène. Smith se retourna, sourit à ses amis, puis entra.

Schäffer s'arrêta sur le pas de la porte, ahuri.

— Vous croyez vraiment que ce café est moins plein que les premiers ? lui demanda Christiansen en le poussant à l'intérieur.

— C'est possible, concéda l'Américain ; les clients étaient peut-être empilés sur trois couches, dans les autres.

Au *Wilden Hirsch*, les clients ne se présentaient pas par couches superposées, mais ils l'auraient fait si leur foule oscillante, tassée au coude à coude, avait troqué la position verticale contre l'horizontale. Smith n'avait jamais vu autant de gens dans un bar ; il devait y avoir quatre cents personnes. Pour les recevoir, il fallait une pièce immense, mais c'était le cas. La salle était immensément grande, et immensément vieille.

Le plancher de sapin nouveau pliait sous le poids, les murs fléchissaient, et les grosses poutres du plafond, noires de fumée, semblaient prêtes à s'effondrer. Au milieu de la salle ronflait un énorme poêle à bois, bourré si féroceement que son couvercle de fonte rougeoyait. Deux tuyaux émaillés de quinze centimètres de diamètre et six mètres de long sortaient du poêle, traversaient la pièce et disparaissaient dans les deux murs opposés – chauffage central assez primitif, mais d'une efficacité redoutable. Des canapés en forme de U garnissaient trois des murs, en sorte que la salle semblait entourée de petits compartiments de chemin de fer ; des journaux roulés sur des lattes de bois attendaient les lecteurs dans des niches. Le mobilier de chêne avait été noirci par les gens et la fumée, poli par d'innombrables générations de consommateurs. Une vingtaine de tables de bois aux plateaux épais taillés à la main occupaient l'espace compris entre les compartiments ; les chaises leur étaient assorties. Un bar, également en chêne, barrait le fond de la salle, entre une porte battante qui devait donner sur la cuisine, et un percolateur de musée. Une lumière jaunâtre tombait du plafond, où des lampes à pétrole se balançaient sous les poutres carbonisées par la flamme des mèches.

Le *Wilden Hirsch* abritait la clientèle normale d'un village des Hautes-Alpes voisin d'un camp. Des civils placides occupaient un coin ; osseux, busqués du nez, tannés de visage, vêtus de vestes de cuir et de gilets aux broderies compliquées, coiffés de chapeaux tyroliens, ils appartenaient assurément à la faune locale, et buvaient de la bière. Dans un second coin, près du bar, d'autres civils, une douzaine peut-être, se gargarisaient avec de petits verres de Schnapps ; des étrangers au pays. Les autres, c'est-à-dire la presque totalité de l'assistance,

portaient l'uniforme de la Wehrmacht, et hurlaient à pleine voix Lili Marlène, debout presque tous, et marquant la mesure à gestes larges sans s'inquiéter des averses de bière qu'ils répandaient généreusement sur leurs voisins.

Derrière le bar, un gigantesque individu, jaugeant zéro tonne quinze environ, et doté d'une face de lune inexpressive faisait figure de propriétaire. Une dizaine de serveuses allaient et venaient avec leurs plateaux chargés de Steinbecher, de pots à bière.

L'une d'elles retint l'attention de Smith. L'étonnant eût été qu'elle ne la retint pas, car les yeux masculins se collaient à elle comme le lierre au chêne. Elle eût emporté le titre de miss Europe à mains levées si son visage rieur et avenant n'avait été quelque peu taillé à la serpe ; mais ce léger désavantage était sur-amplement compensé ailleurs. Elle portait une ravissante blouse tyrolienne ; l'exubérance de sa gorge mise en valeur par sa taille de guêpe, et la générosité de son décolleté, valaient sûrement une fortune pour le propriétaire du bar, si on les exprimait en termes de fidélité de la clientèle masculine. Les militaires ne se contentaient pas de soumettre cette belle blonde aux feux croisés de leurs regards admiratifs, et Smith pensa qu'elle devait être couverte de bleus si elle ne portait pas une combinaison cuirassée.

Elle s'approcha du major, rejeta une mèche rebelle d'un geste aussi provocant que son sourire, et demanda ce qu'il fallait servir aux nouveaux arrivants.

— De la brune. Six chopes, répondit Smith poliment.

— Avec plaisir, monsieur le major.

Elle décocha un nouveau sourire explosif, accompagné cette fois d'un regard qui soupesait l'homme tout en l'appréciant déjà ; puis elle reprit sa marche, si toutefois le terme de « marche » convient pour décrire le genre particulier de locomotion utilisé par la demoiselle.

Schäffer, le souffle court, saisit le major par le bras.

— Patron, maintenant je sais pourquoi j'ai quitté le Montana. Tout bien pesé, ça n'était pas à cause des chevaux.

— Vous m'obligeriez en vous occupant exclusivement de votre mission, lieutenant, répondit Smith d'un ton froid. Puis, il hocha la tête d'un air entendu. Les filles de bar sont toujours mieux renseignées que la police sur les potins locaux, poursuivit-il. Celle-ci m'a l'air particulièrement délurée... Je vais essayer.

— Essayer quoi ? demanda Schäffer inquiet.

— De lier connaissance avec elle.

— Mais dites donc, c'est moi qui l'ai vue le premier.

— Je vous laisserai la danse suivante.

Smith répondit en souriant, mais l'expression de ses yeux qui fouillaient la pièce démentait la légèreté du ton.

— Messieurs, dit-il en se retournant vers ses compagnons, éparpillez-vous dans la salle discrètement, dès que vous aurez vos chopes. Ouvrez les oreilles. Vous entendrez peut-être parler de Carnaby ou de Rosemeyer.

Il aperçut une chaise libre au bout d'une table où un capitaine de chasseurs conversait d'un air condescendant avec deux lieutenants. Il s'approcha, salua aimablement et s'assit. Le capitaine, dont le regard semblait légèrement embué par les libations, répondit négligemment. Personne ne prêtait attention aux six visiteurs. Les accordéonistes se rattrapèrent à peu près tous au point d'orgue final de Lili Marlène, et les chants s'apaisèrent. Un silence nostalgique se prolongea plusieurs secondes : quatre cents hommes rêvaient, chacun seul avec Lili Marlène sous le bec de gaz de la caserne. Puis les conversations reprirent toutes à la fois, comme si quelqu'un avait pressé un bouton ; quatre cents hommes ne peuvent pas rester indéfiniment sentimentaux quand leur chope n'est pas vide.

La fille revint où elle avait pris commande ; les cinq compagnons de Smith s'emparèrent de leur Steinbecher, et s'écartèrent sans ostentation. La blonde chercha le major, l'aperçut, lui sourit et lui porta sa chope. Elle s'inclina pour poser la bière sur la table, mais avant qu'elle pût se relever Smith la saisit par la taille et la fit asseoir sur son genou. Le capitaine de chasseurs se tut en levant des sourcils réprobateurs, puis ouvrit la bouche pour parler, mais la referma prudemment en rencontrant le regard glacial de Smith.

Le major pressa la taille de la serveuse, caressa son genou rond, et sortit son sourire le plus conquérant.

— Comment l'appelle-t-on cette jolie rose des neiges ?

— Heidi. Elle fit un effort pour se lever, mais sans conviction. — Je vous en prie, monsieur le major, j'ai du travail.

— Distraire les soldats de la Patrie est le plus important travail d'une Allemande.

Smith emprisonnait Heidi avec son bras gauche ; il leva sa chope, but une longue rasade, puis demanda en gardant le Steinbecher devant ses lèvres :

— Voulez-vous que je vous chante quelque chose ?

— Les chansons, vous savez, j'en entends beaucoup par ici,

— En ce cas, je peux siffler. Tenez !

Il siffla doucement les deux premières mesures de la Lorelei.

— Connaissez-vous cela ?

Il sentit la jeune fille se raidir, et vit le sourire disparaître, mais un instant plus tard Heidi reprit son air primesautier.

— Vous sifflez comme un merle, monsieur le major. Et je suis persuadée que vous chantez comme un pinson.

Smith but une nouvelle rasade, reposa sa chope en heurtant la table avec une grossièreté qui fit sursauter le capitaine, et porta sa main à ses lèvres pour essuyer la mousse. Heidi souriait de toutes ses dents, mais son regard demeurait froid.

— Les clients du bar, des civils ? Ne vous retournez pas, demandait-il à l'abri de sa main.

Elle feignit de vouloir s'échapper ; sa bouche effleura l'oreille de Smith :

— Gestapo. Du château, répondit-elle.

— L'un d'eux lit sur les lèvres, je le sens. Ils nous regardent. Soyez dans votre chambre dans cinq minutes. Giflez-moi !

Il la pinça. Heidi fut si surprise qu'elle poussa un cri ; puis elle écarta légèrement son buste, leva le bras, et Smith reçut une giroflée à cinq feuilles de première grandeur. La gifle résonna si fort que les conversations se turent ; les Steinbecher s'immobilisèrent à mi-chemin des lèvres, et tous les regards convergèrent vers le fauteur de scandale.

Smith bénéficia de l'attention de quatre cents militaires allemands. C'était ce qu'il cherchait ; lorsqu'un homme n'a pas la conscience tranquille, il ne se fait pas remarquer. Inversement, s'il se fait remarquer...

Heidi se leva, prit l'argent que Smith avait déposé auparavant sur la table, et s'éloigna avec des airs de reine offensée. Le major, rouge de dépit et de colère, se leva pour sortir, mais le capitaine intervint. C'était un petit coq tiré à quatre épingles – tout à fait le type Jeunesses Hitlériennes – correct et probablement pontifiant à l'accoutumée, mais souffrant des effets d'une ingestion excessive de bière allemande.

— Votre conduite est indigne d'un officier de la Wehrmacht, déclara-t-il d'une voix forte.

Smith ne répondit pas immédiatement. Son air embarrassé et mécontent s'estompa, et il planta dans les yeux du capitaine un regard si dur et insistant que l'autre tourna la tête.

— Dites Monsieur le Major, lorsque vous m'adressez la parole,

marmonna-t-il entre ses dents, à voix trop basse pour porter jusqu'aux tables voisines. — Major Bernd Himmler. Vous avez peut-être déjà entendu mon nom.

Il marqua une pose significative, et vit le malheureux capitaine se rétrécir devant lui. Himmler, le nom du chef de la Gestapo, de l'homme le plus redouté en Allemagne. Le major pouvait appartenir à sa parenté ; il pouvait être son fils.

— Vous vous présenterez à mon bureau, au *Schloss Adler*, demain à 8 heures précises.

Il pivota sur les talons sans attendre de réponse, tandis que le capitaine brusquement dessoûlé se laissait choir sur son siège. Les conversations avaient déjà repris leur train ; dans un village aussi retiré du monde, les militaires ne pouvaient se distraire qu'en buvant de la bière, de vastes quantités de bière — occupation trop prenante pour qu'ils eussent du temps à consacrer à des incidents de ce genre.

En sortant, Smith s'arrangea pour passer près de Schäffer.

— Je crois que j'ai manqué le coche, lui dit-il.

— Vous auriez pu manœuvrer plus adroitement, accorda l'Américain. Mais... qu'avez-vous raconté à mi-voix à l'autre type ? Au capitaine ?

— Je lui ai laissé entendre que je suis le fils d'Himmler.

— Le patron de la Gestapo ? Vous êtes gonflé !

— Je ne pouvais pas me permettre d'être gonflé, répliqua Smith d'un air mystérieux. Je vais tenter ma chance au Eichhof. Ça marchera peut-être mieux. À tout à l'heure. Je reviendrai dans dix minutes. À moins...

Il laissa Schäffer interloqué, adressa un signe négatif à Carraciola qui semblait vouloir le rejoindre, et sortit. Au-dehors, il longea le trottoir de bois jusqu'au coin du *Gasthaus*. Devant lui, la rue était déserte ; il s'arrêta et se retourna. Personne non plus derrière. Il remonta d'un pas vif la ruelle qui longeait le *Wilden Hirsch*, trouva l'appentis à bière, vérifia que personne ne l'observait et poussa la porte.

— Huit heures, dit-il dans l'obscurité du local. Venez.

Un froissement d'étoffe précéda l'apparition de Mary Ellison sur le seuil. La jeune Anglaise frissonnait ; ses joues étaient bleuies par le froid. Elle posa un regard interrogateur sur le major, mais celui-ci lui prit le bras sans mot dire, et l'entraîna vers la porte de service du *Gasthaus*. Ils entrèrent, traversèrent une petite antichambre mal éclairée, gravirent un escalier, longèrent un corridor, et pénétrèrent

dans la seconde pièce à droite. Smith en referma la porte.

Une lampe à pétrole posée sur une table de nuit permettait à peine de distinguer l'ameublement sommaire ; sur une coiffeuse, des fards et des flacons trahissaient le sexe du locataire. Mary s'assit sur le lit et croisa les bras, les doigts sous les aisselles pour tenter de se réchauffer.

— J'espère que ce petit jeu vous amuse, dit-elle sans aménité. Vous connaissez ce pays comme votre poche.

— C'est un instinct, répondit-il en remontant la mèche de la lampe.

Il examina rapidement la chambre, aperçut une valise fatiguée dans un coin, la porta sur le lit et l'ouvrit. Elle était remplie de vêtements et sous-vêtements féminins.

— Ne perdez pas de temps, Mary. Déshabillez-vous et mettez ces choses-là. Ne gardez rien qui vienne d'Angleterre. Pas le moindre bout de guenille. La valise contient tout ce qui est nécessaire.

Mary le regarda avec ahurissement.

— Mais pourquoi faut-il...

— Pas de discussions. Dépêchez-vous.

— Soit. Vous pourriez peut-être tout de même vous retourner.

— Ne vous affolez pas. J'ai d'autres idées en tête.

Il alla jusqu'à la fenêtre et observa la ruelle par un léger interstice entre les rideaux d'indienne.

— Voici le scénario, reprit-il. L'autobus de Steingaden arrive ici dans vingt minutes. Vous êtes supposée débarquer de cette voiture. Vous porterez la valise contenant le restant de votre garde-robe. Vous porterez également le sac à main qui se trouve actuellement dans la valise ; vous y verrez vos papiers d'identité, votre permis de circuler, vos certificats de travail, et quelques lettres personnelles – avec leurs enveloppes timbrées comme il convient. Vous vous nommez Maria Schenk, votre âge est le réel, vous êtes née à *Düsseldorf*, où vous travailliez dans une usine de munitions. Vous venez d'attraper une primo-infection de tuberculose, le médecin vous a ordonné la montagne. Vous avez ici une cousine ; vous lui avez écrit, elle vous a trouvé une place de femme de chambre au *Schloss Adler*. Voilà tout. Compris ?

— Heu... Oui. Mais si vous pouviez m'expliquer...

— Combien de fois faudra-t-il vous dire que le temps presse. Avez-vous compris ?

— Maria Schenk, de *Düsseldorf*, l'usine, la tuberculose, la montagne, la cousine, l'autocar de Steingaden...

Elle s'interrompit pour passer par-dessus sa tête une robe de tricot à côtes de couleur bleue.

La coiffeuse était surmontée d'une glace. Elle la consulta, et sourit,

— Ça me va comme un gant, dit-elle. On dirait qu'elle a été faite pour moi.

— Elle a effectivement été faite pour vous. Smith se retourna. 90-65-90, ou quelque chose comme ça. Nous... euh... nous avons forcé la porte de votre appartement pour vous emprunter une robe qui a servi de modèle. Penser à tout, c'est la devise de la maison.

— Vous avez forcé mon appartement..

Elle regardait le major bouche bée, les bras ballants.

— Aimeriez-vous porter une horrible robe de confection qui vous enlaidirait ?... Celle-ci vous donne un je-ne-sais-quoi.

— Je voudrais bien vous donner un je-ne-sais-quoi, moi aussi. Le ton oscillait entre colère et surprise. Il a fallu des semaines pour préparer tout cela : les vêtements, les faux papiers...

— Exact. Notre service des faux a réalisé un petit chef-d'œuvre pour vous. C'était naturel, d'ailleurs, puisqu'on vous jette dans la fosse aux lions.

— Des semaines... Alors que l'avion du général Carnaby a été abattu la nuit dernière !

Smith vit une flamme accusatrice briller dans le regard de la jeune fille qui explosa :

— Vous saviez que l'avion serait abattu.

— On ne peut rien vous cacher, ma jolie. Il lui caressa affectueusement le menton. C'est nous qui avons manigancé cet accident.

— Bas les pattes !... Qui me prouve que vous dites la vérité ? Y a-t-il même eu un accident ? Vous vous êtes tellement moqué de moi.

— Garanti sur facture. L'avion du général Carnaby s'est posé sur le ventre, ses deux moteurs en croix, sur un des terrains du Sauvetage en Montagne Bavarois. Il s'appelle Oberhausen, à dix kilomètres d'ici. Par le fait, c'est de là que nous repartirons.

— Que nous repartirons ? Ses yeux sombres s'ouvrirent plus encore, puis elle secoua la tête d'un air abattu. Je n'y comprends plus rien. Quand vous êtes monté dans le Lancaster, je vous ai entendu dire aux autres que si l'opération tournait mal, ou si vous vous trouviez séparés les uns des autres, vous deviez vous rassembler tous à Frauenfeld, de l'autre côté de la frontière suisse.

— Ai-je dit cela ? Smith ne paraissait nullement gêné : — Je mélange tout ; c'est terrible. En tout cas, ce *Mosquito* s'est réellement posé sur le terrain d'Oberhausen, percé de balles comme une passoire. Les trous avaient été faits par des mitrailleuses britanniques, mais un trou est un trou.

— Vous avez donc risqué la vie d'un équipage, d'un général américain, et le secret des plans du débarquement de Normandie, pour...

— Hélas, oui ! Et c'est justement pour cela que je suis pressé d'entrer dans le *Schloss Adler*. Il s'éclaircit la voix. Il faut que j'y arrive, non pas avant qu'ils arrachent des secrets à Carnaby, mais ayant qu'ils s'aperçoivent que Carnaby n'est pas Carnaby, et qu'il ne connaît strictement rien au Second Front.

— Comment ? Carnaby est une doublure ?

— C'est un acteur américain. M. Jones. Cartwright Jones. Pour interpréter Shakespeare, on trouve mieux mais pour personnifier le général Carnaby, il est imbattable.

— Vous risquez donc la vie d'un innocent, pour...

— D'un innocent bien payé. Vingt-cinq mille dollars pour une soirée ! Il n'a pas souvent touché un cachet pareil. Il atteint aujourd'hui le summum de sa carrière professionnelle.

Quelqu'un frappa doucement à la porte. D'un rapide mouvement glissant, Smith fit apparaître un Mauser automatique dans sa main. D'un autre rapide mouvement glissant, il se trouva près de la porte, qu'il ouvrit brusquement. Heidi entra. Le major referma.

— Voici les cousines réunies, dit-il. Mary, ou plutôt Maria, voici Heidi. Je pars.

— Vous partez ? Mary en resta bouche bée. Mais... mais je ne sais pas ce que j'ai à faire.

— Heidi vous le dira.

— Heidi ? L'Anglaise regarda la blonde rose des neiges avec une certaine inquiétude.

— Heidi est notre meilleur agent de Bavière depuis 1941.

— Oh ! C'est incroyable.

— Personne n'y croit. C'est ça le charme.

Smith descendit l'escalier, traversa l'antichambre, sortit du Gasthaus, fit trois pas, et s'immobilisa pour donner à ses yeux le temps de s'accoutumer à l'obscurité. Il neigeait plus fort qu'auparavant, pensa-t-il ; le vent avait forcé, et le froid mordait plus que jamais.

La ruelle semblait déserte. Il se dirigea vers la rue principale. Six pas plus loin, il trébucha contre quelque chose, et s'étala de tout son long dans la neige. Il roula sur lui-même aussitôt pour s'éloigner, en pensant qu'un quidam armé d'un poignard ou d'un vulgaire pistolet nourrissait peut-être des intentions homicides à son endroit. Lorsqu'il se releva avec la souplesse d'un chat, sa torche miniature était dans sa main gauche, et son Mauser dans la droite. Aucun bruit. Le rayon de sa lampe balaya la neige autour de lui. Personne. Personne, exception faite du sergent de chasseurs alpins étendu dans la neige, et sur lequel il avait trébuché. L'homme était couché sur le ventre, avec le curieux abandon, le mépris des attitudes communs aux trépassés.

Smith s'agenouilla, et retourna le sergent. La neige était imbibée de sang. La tunique aussi. Il éclaira le visage un instant. « Pauvre maître de conférences ; plus de promenades pour lui autour des cloîtres ; plus de marmelade avec son thé », se dit-il, le cœur soudain vide. « C'est ma faute, je le lis sur son visage. » Les yeux déjà vitreux de Torrance-Smythe le contemplaient avec le reproche muet de la mort.

Il se releva, désabusé, chagrin, et examina le sol aux environs immédiats. Rien ne trahissait la lutte qui avait cependant eu lieu car deux boutons manquaient à la tunique, et le col avait été arraché. Smithy ne s'était pas laissé tuer sans se défendre.

Le major longea la ruelle derrière le rayon de sa torche, et s'arrêta en parvenant à proximité de la rue principale. Des empreintes enchevêtrées, des taches sombres de sang sur la neige foulée, et des surfaces nues sur le mur à hauteur d'épaule, montraient que le combat s'était déroulé là. Smith empocha torche et revolver, et pénétra dans la grand-rue.

Elle était toujours déserte. Des chants avinés sortaient du *Wilden Hirsch* Sur le trottoir d'en face un peu plus loin, devant le bureau de poste, une cabine téléphonique était brillamment éclairée. À l'intérieur, un soldat du bataillon de chasseurs alpins téléphonait avec beaucoup d'animation. Smith ne le connaissait pas.

Négligemment appuyé contre le bar, Schäffer semblait aussi détendu qu'insouciant, mais son expression démentait cette nonchalance.

— Smithy ! murmura-t-il d'une voix dure, en écrasant sauvagement une cigarette, entre ses doigts crispés. Ce n'est pas Smithy. Vous vous êtes trompé, patron.

— Hélas non. Smith avait conservé un air lointain, renfermé. Vous dites qu'il est sorti précipitamment, trois minutes après moi. Ce n'était donc pas moi qu'il cherchait. Qui d'autre est sorti ?

— Aucune idée ; il y a tant de monde... Je ne peux pas y croire. Pauvre Torrance-Smythe. Mais pourquoi lui ? Le plus intelligent de la bande.

— C'est peut-être pour cela, justement. Maintenant, écoutez-moi. Il est temps que je vous mette au courant.

— Plus que temps, je dirais.

Smith dévoila ses plans à voix très basse, en un excellent allemand, le dos tourné à ces messieurs de la Gestapo. Cinq minutes plus tard, il vit Heidi rentrer dans la salle par la porte battante, mais l'ignora, comme elle l'ignora aussi. Presque aussitôt après, le bruit des conversations tomba jusqu'à faire place à un complet silence ; Smith se tut lui aussi, étonné, et suivit les regards des quatre cents militaires tournés vers la porte.

Le silence général s'expliquait si l'on songeait que les soldats du Blau See n'étaient pas gâtés en fait de compagnie féminine. Mary Ellisson, vêtue d'un imperméable serré à la taille par une ceinture, et la tête couverte d'un foulard, se tenait sur le seuil de la porte, une vieille valise à la main. Le silence parut se creuser. Dans un Gasthaus des Hautes-Alpes, les femmes sont rares, les jeunes femmes plus rares encore, et les jolies filles non accompagnées sont une denrée pratiquement inconnue. Mary resta interdite un instant, comme si la foule l'effrayait. Puis elle aperçut Heidi, posa la valise et ouvrit les bras en laissant fleurir à ses lèvres le plus charmant des sourires. « Marlène Dietrich dans L'Ange Bleu », pensa Smith. Avec ce visage, cette silhouette et un pareil talent d'actrice, Mary aurait pu avoir Hollywood à ses pieds, du jour au lendemain. Les deux jeunes femmes coururent l'une vers l'autre, et s'embrassèrent,

— Ma petite Maria ! Ma petite Maria ! Répétait Heidi d'une voix si convaincante qu'Hollywood, pensa Smith, aurait pu adopter deux stars de première grandeur du même coup. Te voici enfin arrivée !

— Quelle joie de te retrouver, ma chère Heidi ! Mary embrassa la cousine une seconde fois, d'un air ravi. C'est magnifique, magnifique. Habites-tu ici ?

— Hélas, oui. Et ces clients sont un peu rustres. Heidi ne fit aucun effort pour baisser la voix. Je devrais porter une cuirasse ou un revolver. Ils se disent chasseurs, et méritent bien leur nom.

L'assistance éclata de rire, et les conversations reprirent leur train. Heidi conduisit Mary par la main jusqu'au groupe des civils assis près du bar.

— Maria, dit-elle en souriant à un grand garçon brun au visage intelligent qui occupait le centre du groupe, voici le capitaine Von Brauchitsch. Il... il travaille au *Schloss Adler*. Capitaine, ma cousine Maria Schenk.

Von Brauchitsch salua légèrement ; son regard sévère s'adoucit.

— Vous avez de bien charmantes cousines, Heidi. Bonjour mademoiselle ; nous vous attendions, mais notre impatience eût été beaucoup plus grande si nous avions imaginé votre beauté.

Mary lui sourit à son tour, sans pouvoir cacher son étonnement.

— Vous m'attendiez ? demanda-t-elle. Heidi lui coupa sèchement la parole.

— Oui, le capitaine est au courant de tout ce qui se passe au château.

— Oh, répliqua Von Brauchitsch. On dirait que vous voulez me faire passer pour le croquemitaine, Heidi. N'effrayez pas Fräulein Schenk ! Il consulta sa montre. La prochaine cabine de téléphérique monte dans dix minutes. Si cette jolie demoiselle veut bien que je la raccompagne...

— La jolie demoiselle va d'abord venir se reposer un peu chez moi, déclara Heidi. Elle veut sûrement faire un brin de toilette, et boire un petit grog. Regardez-la. Elle meurt de froid.

— Elle frissonne un peu, c'est exact, admit le capitaine. J'aime à croire que c'est le froid, plutôt que ma rencontre. Nous prendrons la cabine suivante.

— Si vous le voulez. Et je vous accompagnerai, décida Heidi.

— Comment ! Les deux plus belles filles du canton ! C'est mon jour de veine, répondit Von Brauchitsch en souriant. Il souriait toujours.

*

* *

— Les cartes d'identité, le permis de circuler, le billet d'autocar, les lettres, tu as tout cela dans ton sac, dit Heidi. Elle sortit quelques papiers de son corsage tyrolien et les tendit à Mary, assise auprès d'elle sur le lit de la chambre. Voici le plan du château, et tes instructions. Apprends tout cela par cœur, et rends-le-moi. Je préfère garder cette littérature sur moi, car tu risques d'être fouillée. Ils sont méfiants, là-haut. Bois ce grog. Von Brauchitsch commencera par sentir ton haleine. Histoire de vérifier. Il vérifie tout. C'est le plus méfiant de la bande.

— Il m'a paru sympathique.

— Mais c'est le plus déplaisant des officiers de la Gestapo.

*

* *

Quand Heidi revint au bar, Carraciola, Thomas et Christiansen avaient rejoint Schäffer et Smith. Ils affectaient de boire avec nonchalance, tous les cinq, mais les phrases brèves qu'ils échangeaient de temps en temps à voix basse trahissaient leur désarroi. Ou le désarroi de certains d'entre eux.

— En fin de compte, personne n'a vu Torrance-Smythe ! conclut Smith. Où diable a-t-il pu passer ?

Personne ne dit mot ; les fronts soucieux fournissaient une suffisante réponse.

— Voulez-vous que j'aille voir dehors ? proposa Christiansen.

— Non. Il est d'ailleurs trop tard maintenant pour faire quoi que ce soit. Regardez !

La porte du *Wilden Hirsch* venait de s'ouvrir, livrant passage à une demi-douzaine de soldats qui tenaient leur mitraillette *Schmeisser* à la hanche, prête à tirer. Ils se répartirent le long des murs de la salle sans perdre leur attitude menaçante.

— Eh bien, murmura Christiansen, la guerre est finie pour nous, les amis.

Le pas ferme d'un colonel de la Wehrmacht sonna sur le plancher de sapin, renforçant le silence plutôt qu'il ne le brisait. Les zéro tonne quinze du propriétaire roulèrent en direction de l'officier ; la face de lune ne reflétait plus que panique et terreur.

— Colonel Weissner ! dit le gros homme, d'une voix tremblotante. Que se passe-t-il ?

— Vous n'y êtes pour rien, mais votre boîte abrite des ennemis de la nation ! Le ton était beaucoup moins rassurant que les mots.

— Des ennemis de la nation ?

Le propriétaire avait répondu avec des trémolos, comme s'il avait eu dans la gorge un diapason donnant le do majeur ; sa face de lune passa d'une vilaine couleur puce à un gris délavé plus fâcheux encore.

Le colonel leva la main pour le faire taire :

— Quatre ou cinq soldats du 3e bataillon de chasseurs ont tué deux officiers et un sergent pour s'évader de la prison militaire de Stuttgart, et désertier. Nous savons qu'ils sont venus dans ce secteur, avec l'intention de filer en Suisse.

— Bigrement adroite, leur astuce, murmura Smith à l'oreille de Schäffer.

— Ils sont actuellement dans l'un des Gasthaus du village, poursuit le colonel. Peut-être dans le vôtre ; nous allons le savoir tout de suite. Que le plus ancien des officiers présents de chacun des groupes d'instruction 13,14 et 15, vienne près de moi.

Deux majors et un capitaine s'avancèrent, et se plantèrent au garde-à-vous devant Weissner.

— Vous êtes capables de reconnaître tous vos hommes ?

Les trois officiers acquiescèrent.

— Bien. Vous allez me...

— Inutile, colonel. Heidi avait contourné le bar, et se tenait respectueusement devant Weissner, les moins jointes derrière le dos.

— Je connais l'homme que vous cherchez. Le chef de la bande.

— Ah ! La charmante...

— Heidi, colonel. Vous me connaissez. Je sers parfois au *Schloss Adler*.

Le colonel s'inclina galamment :

— Comme s'il était possible de jamais oublier pareille fortune, Heidi.

La jeune fille se retourna, et pointa un index vengeur vers Smith.

— C'est lui, dit-elle. Il m'a pincée ! Weissner sourit avec indulgence :

— Allons donc, dit-il. S'il fallait arrêter tous les officiers qui ont laissé leur imagination...

— Non, colonel. Ce n'est pas cela qui l'accuse. Il m'a demandé si je savais où se trouvait un certain général Kanabé, ou Karnabé.

— Le général Carnaby !

Weissner ne souriait plus. Il regarda Smith, fit signe aux soldats de se porter vers lui, puis revint à Heidi.

— Que lui avez-vous répondu ?

Heidi leva la tête en un geste de dignité offensée.

— Rien, colonel. Je suis une bonne Allemande. Le capitaine Von Brauchitsch, de la Gestapo, peut vous le dire. N'est-ce pas, capitaine ?

— Inutile d'insister, ma petite fille. Le Führer saura vous récompenser.

Il lui caressa la joue, puis fit trois pas en direction de Smith, et sa voix passa de Beau Temps à Tempête :

— Vos complices, monsieur, et tout de suite.

— Tout de suite, mon cher colonel ? répondit Smith en lançant à Heidi une œillade furibonde. — Certainement non. Ne mettons pas la charrue avant les bœufs. Donnez d'abord trente deniers à cette garce !

— Vous parlez comme un sot, répliqua Weissner d'une voix méprisante. Heidi est une patriote et non un Judas.

— C'est bien ce que je pense !

*

* *

Les traits figés, Mary regardait par l'interstice resté libre entre les rideaux d'indienne. Smith et ses quatre compagnons sortirent du *Wilden Hirsch*, encadrés par des soldats qui les escortèrent jusqu'aux deux voitures militaires de liaison arrêtées de l'autre côté de la rue. Trois prisonniers furent poussés dans la première, les deux autres dans la seconde. Une minute plus tard, les véhicules disparurent au-delà du tournant. Mary demeura immobile un long moment, le regard perdu

sur la neige tourbillonnante, puis elle rapprocha les rideaux l'un de l'autre, se retourna, et demanda dans un murmure comment la catastrophe s'était produite.

Heidi frotta une allumette et alluma la lampe à pétrole.

— Je ne sais pas, dit-elle en haussant les épaules. Quelqu'un a vendu la mèche à Weissner. Je ne sais qui. Et moi, j'ai pointé le doigt sur le major. Mary ouvrit la bouche.

— Tu l'as... vendu !

— Il était perdu. Comment voulais-tu qu'il sorte. En l'indiquant moi-même aux Allemands, j'ai mis un gros atout dans notre jeu. Je suis insoupçonnable, maintenant, et toi aussi.

— Insoupçonnable ? répéta Mary avant de continuer d'une voix sauvage : A quoi cela peut-il servir, maintenant ? Tout est fichu !

— Crois-tu ?

Heidi ne semblait nullement impressionnée.

— Si j'avais du souci à me faire, ce serait plutôt pour Weissner que pour le major Smith. Si le Service Secret britannique ne se paie pas notre tête, John Smith est un homme de ressource, capable de sortir des situations les plus inextricables. L'amiral Rolland me l'a dit lui-même, en ajoutant que nous devons lui faire confiance. Et j'ai confiance en lui. Pas toi ?

La tête penchée, les yeux pleins de larmes, Mary ne répondit pas. Heidi lui prit le bras gentiment.

— Tu l'aimes tant que cela ? Mary acquiesça en silence.

— Et il t'aime ?

— Je ne sais pas. Il ne le sait peut-être pas non plus. Nous avons fait ce métier trop longtemps. S'il le savait, il ne se l'avouerait probablement pas à lui-même.

Heidi la regarda longuement, puis hocha la tête. — On n'aurait jamais dû t'envoyer ici. Comment peut-on espérer que tu gardes assez de sang-froid pour... Elle s'interrompit brusquement.

— Allez, il est trop tard pour ergoter. Viens, nous ne devons pas faire attendre Von Brauchitsch.

— À quoi bon ? John ne montera pas au château. Comment échapperait-il à ces soldats ?

Elle montra les papiers dépliés sur le lit.

— Demain matin, ils téléphoneront à *Düsseldorf* pour vérifier l'authenticité de mes certificats, et nous serons arrêtées nous aussi.

— Je ne pense pas que ton John te laisse tomber, Mary, dit Heidi sans aucune inflexion particulière.

— Non, répondit Mary d'une voix dolente. Je pense bien que non. Mais que peut-il faire ?

*

* *

La seconde automobile, une Mercedes noire, filait sur la route enneigée le long du Blau See. Les essuie-glaces arrivaient péniblement à dégager le pare-brise des flocons épais qui tourbillonnaient dans les faisceaux puissants des phares avant de se rabattre sur la voiture. Celle-ci était confortable, mais ni Schäffer, assis près du chauffeur, ni Smith sur la banquette arrière, n'estimaient être dans une position confortable, moralement ou matériellement. Moralement, ils ne cessaient de penser au peloton d'exécution que pour gémir sur l'échec d'une mission terminée avant d'avoir commencé. Matériellement, ils étaient écrasés entre le chauffeur et un soldat pour Schäffer, entre Weissner et un autre soldat pour Smith ; de plus, les deux soldats leur enfonçaient dans les côtes, sans complexe, le museau de leurs mitraillettes Schmeisser.

« Nous voici à mille mètres du camp, pensa Smith. Encore une minute, et nous franchirons les barrières. C'est donc maintenant, ou jamais »

— Arrêtez ! ordonna-t-il d'une voix sèche, chargée de menaces. Arrêtez immédiatement, vous m'entendez ! Il faut que je réfléchisse à cette nouvelle situation.

Le colonel Weissner tressaillit, et se tourna vers son voisin. Smith l'ignora complètement. Son front plissé, ses sourcils froncés, ses dents légèrement découvertes entre ses lèvres tirées, trahissaient son intense effort de réflexion, en même temps que sa colère ; le visage d'un homme ulcéré de ne pas être obéi à la première injonction, plutôt que le faciès d'un espion en passe d'être exécuté. Le colonel hésita deux secondes, puis fit arrêter la voiture sur la banquette enneigée de la route.

— Imbécile ! lui murmura Smith d'une voix tremblante d'irritation ; vous avez presque certainement fait échouer les plans de Berlin. Et si nous ne rattrapons pas votre impair, vous serez limogé demain.

Les feux arrière de la première voiture disparurent dans un virage. Weissner reprit ses idées, attaqua, mais Smith discerna de l'hésitation dans sa voix.

— J'aimerais bien savoir ce que tout cela signifie, major.

— Comment se fait-il que vous ayez entendu parler du général Carnaby ? Smith s'était penché, vers le colonel et fouillait son regard : Comment ? répéta-t-il dans une sorte d'aboiement.

— Eh bien, hier soir j'ai dîné au *Schloss Adler*. Je...

— Et le colonel Kramer vous a tout raconté, naturellement ricana le major. Ce vieux Paul Kramer. Le chef d'état-major de l'amiral Canaris ! Pas de secrets entre copains ! Et demain tout le monde sera au courant. Ça va se payer, Weissner, se payer cher.

Il se frotta les yeux avec les paumes de ses mains, puis, les poings sur les cuisses, laissa errer son regard au-delà du pare-brise, et finalement secoua la tête d'un air contrit,

— Non, dit-il. Ça me dépasse. Je ne peux pas prendre la décision moi-même.

Il sortit de son portefeuille une carte d'identité qu'il tendit au colonel, tout en donnant un ordre.

— Au camp, immédiatement. Il faut que j'appelle Berlin. Mon oncle saura nous tirer d'affaire.

Weissner contemplait la carte d'identité dans le rayon de sa lampe électrique.

— Votre oncle ? demanda-t-il. La lampe trembla un peu. – Serait-ce Heinrich Himmler, major Bernd Himmler ?

— Non. C'est le grand Turc, répondit Smith ironiquement. Vous n'avez jamais eu le privilège de lui être présenté ?

Il porta sur Weissner un long regard inquisiteur, relativement peu encourageant, puis donna une bourrade assez vive au chauffeur : – Au camp. Et faites vite. La voiture démarra. Les désirs d'un neveu du féroce Himmler, le chef de la Gestapo, parurent être des ordres pour le chauffeur.

— Cessez donc de me pousser avec cette saloperie, vous, dit alors Smith en se retournant vers son voisin de droite.

Le soldat releva la mitraillette, qu'il tint verticale sur ses genoux. Sur la banquette avant, l'autre soldat l'imita.

Une seconde plus tard, le major empoigna l'arme à deux mains par le milieu, planta féroce la crosse dans l'estomac du soldat, puis pressa le canon contre la tête de Weissner.

— Si quelqu'un bouge, je tire, annonça-t-il.

— Ici, ça va, déclara paisiblement Schäffer, trois secondes plus tard ; j'ai confisqué la mitraillette de mon soldat... Et voici le revolver du chauffeur.

— Arrêtez la voiture.

Les lampes du poste de garde du camp brillèrent à cinq cents mètres devant eux. Le chauffeur freina, puis immobilisa le véhicule.

— Sortez ! ordonna Smith à Weissner, trop prudent pour résister. Avancez de trois pas... Couchez-vous sur le ventre... les mains derrière la nuque... Chauffeur, faites-en autant... Et toi aussi, le soldat, même chose.

Schäffer sortit, et tira dans la neige le voisin de Smith qui gémissait en se tenant le ventre.

— En route, Schäffer. Prenez le volant. Nous entrons dans le camp.

— Jolie performance, jeune Himmler. On fera quelque chose de vous.

— Je n'aurai peut-être pas autant de veine tous les jours. Conduisez doucement ; il ne s'agit pas de donner des idées aux sentinelles.

La voiture franchit la porte à vingt kilomètres-heure, puis défila devant le poste de garde sans être inquiétée. Une petite flamme triangulaire flottait sur le bouchon du radiateur : la marque du colonel commandant le camp ; et personne probablement n'était assez fou pour questionner le patron sur ses allées et venues.

La route filait vers le nord. À gauche de la voiture, une falaise abrupte tombait d'une trentaine de mètres dans les eaux du Blau See ; à droite, un bois de sapins large de cinquante mètres environ occupait l'espace compris entre la route et les roches escarpées qui grimpaient dans la neige et la nuit à l'assaut de la chaîne monta-gneuse.

Un kilomètre plus loin, la route s'inclina brusquement de 90° vers la droite, pour suivre une indentation du Blau See. Le virage devait être dangereux car une barrière légère peinte en blanc, à peine visible d'ailleurs dans cette neige, le jalonnait. Schäffer freina comme il convenait, puis siffla doucement en freinant davantage.

— Excellente idée, approuva Smith avant que l'Américain eût pris le temps d'exposer son plan.

Schäffer arrêta le véhicule au milieu du virage, Smith descendit avec les deux mitraillettes et le revolver confisqués aux Allemands. Schäffer ouvrit la vitre avant gauche, débraya, engagea la première

vitesse, ouvrit la portière puis sauta dehors en lâchant le débrayage. La Mercedes avança. L'Américain la rattrapa, referma la portière, sauta sur le marchepied et manœuvra le volant pour diriger le véhicule vers la barrière blanche, et au-delà vers... le lac. À un mètre, de la banquette, il ouvrit en grand la manette de gaz fixée au volant, et sauta à terre. L'auto bondit, fracassa le fragile obstacle, plongea du haut de la falaise, et disparut. Smith et Schäffer se penchèrent vers l'eau, un peu plus loin, là où la barrière avait résisté. Ils entendirent une explosion assourdie comme un coup de canon lointain, puis un bruit de cascade : la gerbe d'eau soulevée par l'auto retombait. Une lumière bizarre leur permit de suivre le trajet sous-marin du véhicule : celle des phares restés allumés. Les deux officiers se regardèrent, puis Smith lança sa casquette vers le lac. Le vent la saisit et la rabattit contre la falaise, mais elle rebondit et un revolin l'entraîna dans l'eau où elle flotta. Auprès d'elle, les phares permettaient encore de voir crever des bulles iridescentes.

— Belle voiture, dit Schäffer. Dommage. Mais après tout, elle ne nous appartenait pas. On retourne au pays ?

— Se jeter dans la gueule du loup ? Non. Courons dans l'autre sens, au contraire.

Ils ramassèrent leurs armes, et suivirent la route au pas de gymnastique vers l'est. Soixante-dix mètres plus loin, ils entendirent des moteurs d'automobiles, et aperçurent des phares. Trois bonds les mirent à l'abri dans les sapins, puis ils revinrent, silencieusement vers les véhicules : Une voiture de liaison, et deux camionnettes blindées qui s'étaient arrêtées au milieu du virage, devant la barrière brisée,

— Ils sont liquidés, mon colonel, dit un sergent de chasseurs alpins, la mitrailleuse pendue à l'épaule, après s'être penché prudemment au-dessus du vide. Ils ont pris le virage trop vite, ou l'ont vu trop tard ; ou même ils ne l'ont pas vu du tout. Le Blau See mesure cent mètres de profondeur par ici, mon colonel.

— À moins que ce ne soit de la mise en scène, répondit Weissner. Je n'ai pas confiance dans ces deux clients-là... Ils essaient peut-être de retourner au village. Ratissez le bois de sapins entre la falaise et la route : un homme tous les cinq mètres, en ligne, torches allumées. Mettez un premier groupe ici, et un second trois cents mètres plus bas. Vite.

— Votre idée valait mieux que la mienne, murmura Schäffer à Smith. C'est un gros malin, ce Weissner.

Les minutes passèrent. Sous les branches lourdement chargées de neige, les deux officiers se trouvaient relativement abrités. De temps à autre ils apercevaient entre les troncs les torches des soldats qui

fouillaient le terrain en descendant vers le sud. Weissner arpentait la route près de sa voiture, perdu dans ses pensées. À tout instant, il consultait sa montre. Un moment, Smith le vit s'appuyer contre la barrière, et examiner longuement le Blau See.

Une demi-heure plus tard, le sergent revint avec sa camionnette, descendit dans la lumière des phares, et salua le colonel.

— Alors ?

— Pas même une empreinte, mon colonel.

— Rien d'étonnant, sergent. Une casquette flotte sur l'eau. Triste fin pour des hommes aussi braves ! Triste fin !

La cabine du téléphérique sortit lentement de la station inférieure pour entreprendre sa longue ascension jusqu'au château. « Une ascension impossible, pensait Mary, impossible et dangereuse. » Elle apercevait à peine le premier des trois pylônes, à travers les vitres. La neige cachait les autres, mais un petit bouquet de lumières suspendues dans le ciel à une hauteur vertigineuse apparaissait de temps en temps pour montrer le but du voyage. « Beaucoup de gens y sont arrivés sans dommage, se dit-elle ; j'y parviendrai bien moi aussi mais à vrai dire, dans ce monde qui n'avait plus de sens pour elle, l'avenir lui importait peu.

La cabine pouvait emporter douze personnes ; blanche à l'intérieur, elle était peinte en rouge au-dehors. Nul siège ne permettait de s'y asseoir, mais les passagers disposaient d'une barre métallique boulonnée à hauteur d'épaule pour maintenir leur équilibre. Cette barre d'appui était fort nécessaire, terriblement nécessaire ; Mary s'en aperçut dès que la nacelle quittant l'abri de la station fut empoignée par le vent.

Outre deux soldats et un soi-disant civil, Von Brauchitsch occupait seul la cabine en compagnie de Mary et de Heidi ; celle-ci avait revêtu un gros manteau de lainage par-dessus sa robe de travail, et posé un bonnet de fourrure sur ses cheveux. Le capitaine se tenait de la main droite à la barre. Il passa le bras gauche sur les épaules de Mary, et serra la jeune fille pour la rassurer.

— Peur ? demanda-t-il en souriant.

— Non. Mary n'avait plus assez de possibilités émotionnelles pour avoir peur, mais du fond de sa détresse elle se souvint encore du rôle qu'elle avait à jouer. — Non, je n'ai pas peur : je suis terrorisée. Et je sens déjà le mal de mer. Le câble ne casse-t-il jamais ?

— Jamais. Von Brauchitsch apparaissait aussi ferme qu'un roc. Agrippez-vous à moi, et vous n'aurez rien à craindre.

— C'est à Heidi, qu'il disait cela la dernière fois, fit remarquer la blonde servante.

— *Fräulein* ! Je suis certainement plus doué que la moyenne des hommes, mais je n'ai pas encore réussi à me faire pousser un troisième

bras. Souffrez que je donne aujourd'hui priorité à la nouvelle venue.

*

* *

Appuyé contre un poteau télégraphique, Schäffer examinait attentivement les environs, tout en cachant dans sa main sa cigarette allumée. Les deux précautions s'imposaient, car à cent mètres de lui des sentinelles allaient et venaient sous les lampadaires illuminant les portes du camp. Il leva la tête, en passant d'une jambe sur l'autre. La neige avait presque cessé, la lune semblait prête à percer les nuages ; elle éclairait déjà suffisamment pour lui permettre de distinguer Smith, à cheval sur les potences qui supportaient les isolateurs à l'extrémité du poteau.

Le major maniait son couteau de commando ; un couteau très particulier, muni d'une petite cisaille. Huit fois, il referma les mâchoires, et huit fils téléphoniques tombèrent sur le bord de la route qui longeait le *Blau See*. Cela fait, Smith rempocha le couteau, et se laissa glisser à terre.

— Ce n'est pas grand-chose, dit-il.

— Mais ça les gênera un moment, ajouta Schäffer.

Ils ramassèrent leurs armes, et s'enfoncèrent vers l'est sous les sapins pour regagner le village.

*

* *

La cabine du téléphérique oscillait plus que jamais. Elle venait d'entamer la dernière partie de son parcours, le tronçon presque vertical. Serrée toujours contre la poitrine de Von Brauchitsch, Mary regardait avec un certain effroi les murailles du château, blanches comme les tourbillons de neige, qui se perdaient dans l'encre des nuages. Soudain, ceux-ci se déchirèrent, et un rayon de lune arracha à la nuit le terrifiant *Schloss Adler*. La peur lui serra la gorge, et elle frissonna involontairement. Rien n'échappait aux sens aiguisés du capitaine. Pour la vingtième fois, peut-être, il serra la jeune fille contre lui.

— Ne vous faites pas de mauvais sang, Fräulein, tout ira bien.

— Je l'espère.

Sa voix n'était que l'ombre d'un murmure.

*

* *

Ce même rayon de lune inattendu faillit trahir Smith et Schäffer. Les deux officiers venaient de traverser les voies du chemin de fer dans la gare, et filaient silencieusement vers la consigne lorsque la lune sortit des nuages ; heureusement, l'ombre d'un avant-toit les protégea. Ils pressèrent le pas, dépassèrent les butoirs, et atteignirent leur objectif. Au loin devant eux, une cabine de téléphérique nettement détachée sur le fond clair des pentes neigeuses approchait de la station inférieure, tandis que l'autre gravissait les derniers mètres de l'ultime tronçon. La silhouette du château étincelait sous la lumière d'argent.

— On se serait passé de leurs illuminations, murmura Schäffer.

— Le ciel est encore très nuageux. Ça va s'arranger. Smith manœuvrait son rossignol tout en répondant.

Il entra ; Schäffer le suivit et referma la porte.

— Cherchez votre propre sac, et prenez-y des grenades et quelques galettes de plastic, ordonna le major. Il ouvrit le sien lui-même, y choisit des explosifs, puis préleva cinquante mètres de nylon sur la glène, et commença à rouler cette corde autour de sa taille.

— Patron ? Appela Schäffer qui regardait avec inquiétude par le guichet.

— Oui ?

— Avez-vous pensé qu'à cette heure-ci nos amis ont du lâcher le morceau à Weissner ? Nous risquons d'avoir de la compagnie si nous flânonnons par ici.

— Ce n'est pas un risque, lieutenant, mais une certitude. Nos bagages seront visités. C'est pour cela que nous avons prélevé plastic et grenades sur nos propres sacs, dont personne ne connaît l'inventaire. Pour la corde, ils ne s'amuseront pas à la mesurer. Personne ne s'apercevra donc que nous sommes repasses ici.

— Mais la radio ? Comment allons-nous contacter Londres ?

— Si nous émettons d'ici, ils nous prendront la main dans le sac. Si nous emportons le poste, ils sauront que nous ne sommes pas noyés.

Mais, j'ai une solution de compromis. Nous prenons l'appareil, nous allons émettre dans un coin tranquille, et nous le rapportons ici.

— Un coin tranquille ? Pour nous, ça n'existe pas en Bavière.

Schäffer semblait pessimiste.

— J'en connais un à vingt mètres d'ici. Personne n'ira nous y chercher. Il tendit le trousseau de rossignols à l'Américain. — Êtes-vous entré quelquefois dans des toilettes de dames bavaroises ?... Non ?... Jamais trop tard pour bien faire. Vous les trouverez sûrement en longeant le quai.

Il continua à rouler la corde autour de ses reins.

Schäffer sortit ; une minute plus tard sa torche éclaira une plaque : DAMEN. Il fit la moue, puis haussa les épaules et crocheta la serrure.

*

* *

Lentement, suant, soufflant aurait-on cru, la cabine acheva son ascension, et s'immobilisa sous le toit de la station supérieure de téléphérique. Les passagers débarquèrent et s'engagèrent dans un étroit tunnel à forte pente qui les mena dix mètres plus loin au coin nord-ouest de la cour intérieure du château. Ce passage était solidement gardé par des sentinelles qui veillaient près des portes métalliques à chacune de ses extrémités. Pour pénétrer dans la cour proprement dite, les arrivants durent franchir une autre porte massive et passer devant des gardiens accompagnés de Dobermanns. Une abondante lumière tombait des nombreuses fenêtres éclairées. Au milieu de la cour, une bâche tendue sur des piquets abritait l'hélicoptère du Reichsmarschall, et un mécanicien en bourgeron travaillait sur l'appareil, éclairé par une grosse lampe à incandescence.

Mary leva les yeux vers Von Brauchitsch qui la tenait toujours par les épaules avec des airs de propriétaire.

— Il y a beaucoup de soldats, ici, dit-elle avec un sourire timide ; beaucoup d'hommes, et peu de femmes, je pense. Que pourrai-je faire, s'ils deviennent trop... entreprenants ?

— Facile. Mary dut s'avouer que le capitaine avait un sourire délicieux. Vous ouvrez la fenêtre de votre chambre, et vous sautez. Soixante mètres de trajet, et vous êtes débarrassée.

Les toilettes des Dames étaient superlativement banales. Des bancs de bois à dossier du même matériau, des chaises paillées, quelques tables et guéridons ; le tout sur un plancher vermoulu. Des Spartiates auraient allongé le nez devant une pareille absence d'inspiration esthétique, impossible à trouver ailleurs, sinon dans les locaux similaires d'Angleterre. Quelques braises rougeoyaient encore dans un poêle émaillé.

Smith s'assit devant une table, posa l'émetteur radio près de lui, déplia les feuilles où figuraient les fréquences, le code, etc... puis rédigea un message, le chiffra, et tendit les feuilles à Schäffer.

— Brûlez ça, dit-il pendant que j'émet.

— Brûler ? Nous n'en aurons donc plus besoin.

La statue de l'étonnement. Smith secoua la tête, il tournait déjà la manivelle.

Dans le salon voisin du P.C. Opérations de l'Amirauté à Whitehall le feu marchait mieux ; de bonnes bûches de sapin pétillaient aimablement. Mais les deux hommes assis de part et d'autre de la cheminée semblaient beaucoup moins éveillés que les « chasseurs alpins » des toilettes des Dames bavaroises. L'amiral Rolland et le colonel Wyatt-Turner somnolaient, les yeux fermés. Soudain, le haut-parleur branché sur le bloc émission-réception devant lequel veillait un opérateur au fond de la pièce, les tira de leur léthargie. Ils ouvrirent les yeux, se regardèrent, et se levèrent pesamment de leurs fauteuils.

— Ici James, j'appelle Daniel. La voix était faible mais distincte. Ici James. Daniel m'entendez-vous ?

L'opérateur répondit :

— Ici Daniel. Je vous écoute.

— Prenez du code.

— J'écoute.

L'opérateur inscrivit sur son cahier une suite inintelligible de lettres ; un sous-officier était venu s'asseoir près de lui, un code à la main. Il déchiffrait les lettres que le radio écrivait. Rolland et Wyatt-Turner, debout derrière lui, lisaient à mesure :
« TORRANCESMYTHEASSASSINETHOMASCHRISTETCARRACIOLACAPTURI

Les deux chefs se redressèrent à la fois, comme mus par le même ressort ; leurs regards se croisèrent, puis ils se penchèrent de nouveau sur le crayon :
« ENNEMISNOUSCROISMORTSSCHAFFERETMOIPENETRERONSchATEAU

L'amiral arracha le micro des mains de l'opérateur.

— James, cria-t-il. Vous reconnaissez ma voix ?

— Oui.

— Abandonnez. Abandonnez immédiatement. Sauvez vos vies tous les deux.

— Vous... Plaisantez... Je... pense.

Smith avait répondu en détachant les mots.

— Vous m'avez entendu, reprit Rolland d'une voix incisive. C'est un ordre, James.

— Mary est dans les murs. Terminé. Le bruit de l'émission s'interrompt.

— Il est parti, amiral, commenta paisiblement l'opérateur.

— Il est parti, répéta Rolland machinalement en secouant la tête. Grand Dieu il est parti.

Le colonel s'éloigna, et se laissa choir dans son fauteuil au coin du feu. Le dos rond, tassé sur lui-même, ce gros homme semblait avoir fondu. Lorsqu'il entendit Rolland s'effondrer à son tour sur le siège d'en face, il releva ses yeux ternes.

— C'est ma faute, dit-il d'une voix à peine audible.

— Nous avons fait ce que nous devons, colonel. C'est notre faute. Je suis responsable de ce plan. Il laissa errer son regard sur les flammes : — Ce coup dur, après tant d'autres...

— Un de nos plus mauvais jours... Je suis peut-être trop vieux, maintenant, murmura Wyatt-Turner.

— Peut-être sommes-nous trop vieux l'un et l'autre, corrigea l'amiral. Récapitulons. Il compta en posant son index droit sur les doigts de sa main gauche successivement : Un, Q.G. du Commandement en chef à Portsmouth : sonneries d'alarme débranchées. Rien de volé.

— Rien de volé, poursuivit le Colonel, mais les plaques sensibles de contrôle montrent qu'une séance de photocopie a eu lieu dans le bureau des plans.

— Oui. Deux. Southampton ; une copie du récapitulatif des mouvements de chalands de débarquement disparaît. Trois,

Plymouth ; une serrure à minuterie du P.C. du commandant de la Marine est détraquée ; nous ne savons pas ce que cela signifie.

— Mais nous le devinons.

— Nous le devinons. Quatre, Douvres ; un exemplaire d'une coupe des pontons destinés au Port Mulberry, zone d'Arromanches, est signalé manquant. Détruit par inadvertance ? Perdu dans un fond de tiroir ? Volé ? Nous l'ignorons. Cinq, Q.G. du général Bradley, un sergent disparaît ; cela peut signifier tout ce que l'on veut.

— Il avait accès aux papiers prévoyant les mouvements de troupes en direction des plages de Normandie.

— Enfin, des sept rapports reçus aujourd'hui de nos agents secrets en France, Belgique et Hollande, quatre sont notoirement faux. Que penser des trois autres ?

Un silence lourd, un silence de vaincus plana longuement dans la pièce.

— Nous avons pu douter pendant longtemps, dit enfin Wyatt-Turner sans détourner son regard des flammes pétillantes, mais maintenant, l'affaire est claire : les Allemands ont leurs entrées partout en Angleterre, alors que nous n'avons quasiment aucun agent sérieux sur le Continent. Et aujourd'hui Smith et son équipe sont perdus.

— Smith et son équipe, répéta Rolland comme un écho. Nous pouvons faire une croix sur eux.

Wyatt-Turner baissa la voix à tel point que l'opérateur radio ne put entendre sa question :

— L'opération Overlord, amiral. Le grand débarquement de 1944, prévu pour mai ou juin prochain ?

— Nous pouvons faire une croix sur lui aussi.

— Le Renseignement est l'arme majeure dans la guerre moderne, commenta le Colonel d'une voix amère. Il me semble avoir lu cela quelque part.

— Pas de Renseignement, pas de victoire possible, répondit Rolland, en pressant le bouton d'un interphone. Appelez ma voiture, ordonna-t-il. Vous venez, Colonel. Allons jusqu'à l'aérodrome.

— J'aimerais même aller beaucoup plus loin, si vous le permettez.

— Je le sais, nous en avons déjà discuté... Je vous comprends, mais... Enfin, si vous croyez nécessaire de vous suicider, allez-y.

— Je n'ai pas l'intention de mourir, mais de sauver Smith.

Le colonel traversa la pièce, prit une mitrailleuse Sten sur la commode, et sourit à Rolland :

— Pour le cas de mauvaise rencontre, amiral.

— Il faut tout envisager, répondit celui-ci sans se déridier.

*

* *

Smith se retourna vers Schäffer en repliant l'antenne télescopique.

— Vous avez entendu l'amiral, dit-il. Nous pouvons abandonner.

— Abandonner ? répéta Schäffer d'une voix irritée. Et puis quoi encore ? Vous ne comprenez pas que si nous disparaissions, ils mettent la main au collet de Mary d'ici douze heures... et si Mary est prise, Heidi suivra dans les dix minutes.

— Heidi vous énerve beaucoup, Lieutenant ! Vous ne l'avez vue qu'une fois, et cinq minutes à peine...

— Ça ne signifie rien. L'Américain devenait belliqueux. Combien de fois Paris a-t-il vu Hélène ? Antoine, Cléopâtre ? Roméo... Ne venez pas me dire non plus qu'après tout c'est une espionne, une Allemande travaillant contre son pays.

— Elle est née à Birmingham, et y a été élevée.

— Une Angliche ? Tant pis. Ça m'est égal. Rien ne me fera reculer.

— Trêve de plaisanteries. Reportons le poste à la consigne ; les visiteurs sont peut-être en chemin.

Ils remirent l'émetteur où ils l'avaient pris, et sortirent du local. Au moment où ils atteignaient la porte principale de la gare, des bruits de moteur et un hurlement de sirène les immobilisèrent. Des faisceaux de phares illuminèrent la place, et un camion s'arrêta devant l'entrée dans la plainte sinistre de ses freins torturés.

— La discrétion s'impose, dit Schäffer.

— Oui. Cachons-nous derrière le comptoir, là-bas.

En trois bonds, ils atteignirent l'ombre épaisse qui régnait dans un coin. Un sergent – celui du Blau See – arriva en courant, suivi de quatre soldats. Il tourna sans hésitation en direction de la consigne, essaya d'ouvrir la porte, puis tenta de l'enfoncer avec la crosse de sa mitrailleuse, et finalement découpa la serrure en deux rafales.

Il disparut dans le local, pour revenir presque aussitôt.

— Préviens le capitaine, ordonna-t-il à un soldat. Ils n'ont pas menti. L'équipement des Engländer est bien ici.

L'homme partit au galop.

— Sortez-moi ces sacs, dit-il aux trois autres, et chargez-les dans la camionnette.

— Exit ma dernière paire de chaussettes, murmura Schäffer d'un ton apitoyé. Sans parler de ma brosse à dents, de...

Le lieutenant se tut en sentant Smith lui saisir le bras. Le sergent allemand venait de prendre le poste radio que portait un soldat. Il releva la tête, comme sous l'effet de l'étonnement, et la lampe qui se balançait au-dessus de lui permît au major de lire successivement sur son visage le doute, puis le scandale et la joie de la découverte.

— *Herr Hauptmann* ! hurla-t-il. L'appareil radio est encore tout chaud. Très chaud.

Le capitaine allemand apparut.

— Tâtez vous-même. Cet émetteur a fonctionné dans les cinq dernières minutes.

Le capitaine examina l'appareil.

— C'est impossible, dît-il, à moins que...

— Oui, *Herr Hauptmann*, impossible à moins que...

— Quelle vie, murmura Schäffer d'une voix plaintive. Ils ne nous ficheront jamais la paix !

— Venez vite, lui dit Smith. Il fila le long des murs jusqu'aux Toilettes des Dames, ouvrit à l'aide de son passe-partout, et referma à clé derrière lui.

— Ça ne fera pas tellement bien dans la chronique nécrologique, protesta l'Américain d'une voix où l'angoisse perçait sous l'insouciance apparente.

— Qu'est-ce qui ne fera pas tellement bien ?

— À sacrifié sa vie pour la Patrie, dans les Toilettes des Dames de Bavière. Comment peut-on reposer en Paix avec une mort pareille sur la conscience ? Tiens... Un type parle. Que dit-il ?

— Si vous vous taisiez, on entendrait peut-être. C'était le capitaine.

— Fouillez partout, aboyait-il. Et quand je dis partout, c'est partout. Si une porte est fermée à clé, défoncez-la. Si elle résiste, tirez dans la serrure. Et si vous ne voulez pas vous faire tuer, tirez les

premiers. N'essayez pas de capturer ces Anglais. Souvenez-vous qu'ils sont dangereux et n'hésiteront pas. Ils ont probablement nos Schmeisser, en plus de leurs armes.

— Ça promet, commenta Schäffer. Un petit déclic apprit à Smith qu'il avait retiré le cran de sûreté de sa mitrailleuse.

Ils restèrent immobiles, côte à côte, l'oreille tendue. Des voix appelaient, des crosses s'abattaient sur des panneaux de porte ; des planches craquaient ; de temps à autre, une courte rafale annonçait qu'une porte avait refusé de céder devant les méthodes de persuasion plus classiques. Les bruits de fouille se rapprochèrent.

— Ils commencent à brûler, dit Schäffer. Mais l'Américain sous-estimait la température, car un instant plus tard, une main secoua la poignée de porte des Toilettes. Les deux réfugiés allèrent se plaquer contre le mur, de part et d'autre de l'ouverture.

Il y eut quelques secondes de répit, puis un objet lourd s'abattit sur la porte. Les panneaux résistèrent. Au second choc, plus puissant, le chambranle commença à craquer, du côté de la serrure.

« Deux autres coups de cette violence, et ça y est », pensa Smith. Mais les deux coups ne vinrent pas.

— Gott im Himmel, Hans ! s'écria une voix mi-consternée, mi-irritée. À quoi penses-tu ? Tu ne sais pas lire.

— Je ne sais pas... La seconde voix s'interrompit brusquement, et ce fut sur un ton piteux qu'elle poursuivit : « DAMEN. Mein God. DAMEN. Évidemment... Mais si tu venais de passer dix-huit mois sur le front russe, tu verrais que...

Le reste se perdit dans la distance.

— Béni soit notre commun héritage anglo-saxon, murmura Schäffer avec ferveur.

— Que racontez-vous ? Smith retrouvait une respiration normale, et s'apercevait que ses mains crispées sur le *Schmeisser* étaient moites.

— Je bénis l'idiote pudibonderie anglo-saxonne.

— Béni soit plutôt l'instinct de conservation, pas idiot du tout, de cet excellent ami allemand, railla Smith. Mettez-vous à sa place. Il sait que s'il ouvre une porte devant nos mitraillettes, il sera haché menu. Cela vous plairait-il à sa place ?

— Ma fois, non.

— À lui non plus. C'est pourquoi il a été ravi de trouver une mauvaise excuse pour ne pas démolir cette porte. Ces deux types ignorent si nous sommes ici ou non, et ne veulent surtout pas le

savoir.

— Trêve de psychologie, patron. L'important est que le vieux Schäffer est sauvé.

— Sauvé ? Si vous prenez vos désirs pour des réalités, vous finirez au poteau.

— Comment ? L'Américain parut retrouver ses appréhensions.

— Le petit raisonnement que je viens de faire, d'autres le font aussi. Le capitaine allemand, par exemple, et même le sergent, qui m'a l'air d'avoir l'esprit vif, à en croire le coup du poste radio. Ils se méfient sûrement de leurs types. Ils vont vérifier le travail, voir cette porte fermée, pousser des cris d'orfraie, et offrir à un couple de soldats une belle occasion de gagner la croix de fer à titre posthume.

— Vous avez peut-être raison. Schäffer n'est pas encore tiré d'affaire. Que faisons-nous ?

— Nous filons. Mais pour cela, il faut occuper ces messieurs ailleurs. J'ai mon idée. Voilà la clé. Celle-ci. Mettez-la dans la serrure. Soyez prêt à ouvrir.

Il sortit une de ses grenades, passa dans la pièce suivante, les lavabos, et chercha la fenêtre ; elle devait normalement donner sur la cour de la gare. Un léger reflet lumineux lui indiqua son emplacement. Il essaya de regarder à travers les vitres ; inutile ; elles étaient givrées. Il entrouvrit avec mille précautions, risqua un œil.

Personne ne donna l'alarme. Une demi-douzaine de soldats se tenaient sur le qui-vive à quinze mètres de lui, la mitrailleuse à la hanche, prêts à tirer, mais ils visaient l'entrée principale de la gare. « Ils attendent que les lapins jaillissent du terrier », se dit Smith. Détail beaucoup plus intéressant, une camionnette militaire était parquée à trois mètres de la fenêtre ; c'était l'éclat de ses feux de stationnement qu'il avait perçu à travers les vitres givrées. Le major souhaita que ce véhicule eût son réservoir à l'arrière, comme tous les autres ; il arma sa grenade, la balança adroitement entre les roues arrière de la voiture, et se coucha sur le sol pour s'abriter des éclats.

Les deux explosions – grenade et réservoir d'essence – furent quasi simultanées. Smith reçut une douche de verre brisé – les vitres, et une vive douleur traversa ses tympanes attaqués en même temps par le bruit et l'onde de choc due aux explosions. Il ne se donna pas la peine de regarder le fruit de ses efforts ; il était pressé de partir, et, comme la camionnette brûlait, il aurait commis un suicide en se montrant à la fenêtre illuminée. Il n'aurait pu le faire, d'ailleurs, car un vent violent rabattait déjà les flammes dans l'embrasement.

Smith courut à quatre pattes jusqu'à la première pièce. Schäffer avait déjà entrouvert la porte.

— On décampe, patron ?

— Et vite.

Les voies étaient désertes, comme on pouvait s'y attendre ; tous les Allemands avaient bondi à l'extérieur, poussés par la curiosité, ou dans le dessein de prêter main-forte à leurs camarades si les Engländer se défendaient.

Les deux officiers coururent à perdre haleine jusqu'aux butoirs, contournèrent ceux-ci, et poursuivirent leur chemin à travers champs jusqu'aux chalets qui escaladaient le pied des collines à l'est du village – du côté du château.

La gare brûlait ; l'incendie était faible encore, mais si les flammes ne montaient pas à plus de trois mètres, l'épaisseur de la fumée laissait à penser que le sinistre ne serait pas maîtrisé. Où trouver de l'eau, d'ailleurs, par une telle température ?

— Ça ne va pas leur plaire, dit Schäffer.

— Je ne crois pas.

— Ils vont donc nous courir après avec leurs aimables Dobermanns. J'en ai vu près du *Schloss* ; ils en ont sûrement d'autres au camp. Ils vont les amener à la consigne, leur faire remuer nos bagages, et les lâcher. Ces sales chiens trouveront la piste, et dix minutes après Smith et Schäffer seront taillés en pièces. Une dizaine de chasseurs alpins ne me font pas peur, mais j'ai une aversion certaine pour les Dobermanns.

— C'était, je croyais, pour les chevaux du Montana.

— Chevaux, chiens, c'est du pareil au même. Tous les trucs à quatre pattes. Il regarda les flammes qui brillaient davantage : J'aurais fait un piètre vétérinaire.

— Ne vous frappez pas ; nous ne resterons pas ici assez longtemps pour donner à vos amis canins l'occasion de vous mordre les mollets.

— Non ?

— Nous allons au château. Nous sommes venus pour cela, si vous vous en souvenez.

— Je n'avais pas oublié. Regardez-moi cette gare. Une belle et bonne gare ; vous l'avez complètement démolie.

Les flammes s'élevaient maintenant à dix ou quinze mètres.

— Mais comme vous le disiez pour la Mercedes : après tout, elle ne

nous appartenait pas. Schäffer en route. Nous avons une visite à faire, en suite de quoi nous irons voir le genre de réception qui nous attend au *Schloss Adler*.

*

* *

À la même heure, Mary Ellison découvrait comment le *Schloss Adler* recevait ses invités. Pas tellement bien. Flanquée de Von Brauchitsch et Heidi, elle examinait le grand hall d'entrée du château : murs de pierre, dallage de pierre, haut plafond de chêne foncé. Une porte s'ouvrit, et donna passage à une jeune femme hautaine, très sûre d'elle-même. Grande, blonde, belle autant que froide, elle défilait plutôt qu'elle ne marchait. Mary frissonna, mais ne put s'empêcher d'admirer sa beauté. Le Troisième Reich aurait pu l'employer comme enseigne.

— Bonsoir, Anne-Marie, dit Von Brauchitsch d'une voix dépourvue de cordialité. Voici notre nouvelle recrue. Maria Schenk. Maria, voici la secrétaire du colonel ; elle dirige le personnel féminin.

— Vous avez pris votre temps, pour venir, Schenk !

Si Anne-Marie possédait une voix douce, onctueuse et mélodieuse, elle cachait bien son jeu. Elle regarda Heidi de la tête aux pieds :

— Qui vous a priée de venir ici ? Est-ce parce qu'on vous prend comme extra quand le colonel reçoit, que...

— Heidi est la cousine de Maria, coupa Von Brauchitsch d'une voix sèche. Je l'ai autorisée à nous accompagner.

Anne-Marie n'avait pas besoin d'être très psychologue pour comprendre qu'elle était priée de s'occuper de ses oignons. Elle jeta un regard venimeux au capitaine, mais n'insista pas. Peu de gens insistaient devant l'homme de la Gestapo.

— Entrez là, ordonna la secrétaire en montrant une porte latérale à Maria. J'ai quelques petites questions à vous poser.

Mary interrogea des yeux Heidi, puis Von Brauchitsch. Celui-ci haussa les épaules :

— Les vérifications habituelles. Maria. Je crains que vous ne puissiez-vous y soustraire.

Elle ouvrit, puis franchit la porte, suivie d'Anne-Marie, qui referma sans douceur. Le capitaine et sa compagne se regardèrent. Heidi serra

les lèvres ; son visage prit un air dur, digne de rivaliser avec celui d'Anne-Marie. Von Brauchitsch fit le geste millénaire d'impuissance : épaules relevées, paumes des mains offertes au ciel.

Une demi-minute plus tard, la cause de leurs appréhensions se matérialisa. Ils entendirent gronder une voix cassante, puis un bruit de bousculade résonna, suivi d'un cri de douleur. Von Brauchitsch échangea un nouveau regard désolé avec Heidi, et se retourna en entendant un pas lourd sur les dalles. Le nouveau venu était un quinquagénaire corpulent au visage tanné. Ses vêtements civils cachaient mal sa qualité de militaire ; sa mâchoire puissante, son menton bleu, son cou de taureau, ses cheveux en brosse, ses yeux clairs, perçants, faisaient de lui la caricature du Prussien, de l'officier de *Uhlan* type 1914. Mais la déférence témoignée par Von Brauchitsch montra qu'il n'était pas fossilisé.

— Je vous présente mes respects, mon colonel.

— Bonsoir, capitaine ; bonsoir Fräulein, la voix de ce colonel, c'était Kramer, surprenait par l'amabilité de son timbre : vous avez l'air d'attendre quelque chose ?

La porte s'ouvrit avant qu'ils répondissent ; Mary entra brusquement, comme si on l'avait poussée ; Amie-Marie la suivait. L'Allemande avait le sang aux joues, et la respiration légèrement oppressée, mais à cela près sa beauté d'Aryenne demeurait triomphante. L'Anglaise échevelée, vêtements en désordre, avait les yeux pleins de larmes.

— Nous n'aurons plus de difficultés avec cette fille, annonça Anne-Marie d'un air satisfait. Heu... J'interrogeais une arrivante, ajouta-t-elle en changeant légèrement de ton lorsqu'elle aperçut Kramer.

— Avec votre compétence habituelle, répondit sèchement le colonel. Quand donc comprendrez-vous qu'une jeune fille convenable n'aime pas qu'on la fouille de force, et qu'on examine ses sous-vêtements pour voir s'ils viennent de *Piccadilly* ou de la rue *Gorki* ?

— Règlement sur la Sécurité, Colonel.

— Oui, je sais. Mais il y a diverses manières de l'interpréter.

Il se retourna ; la sélection du personnel féminin du château ne concernait pas le directeur adjoint du Service Secret allemand.

— Un peu de brouhaha dans le village, si j'ai bien compris ? dit-il au capitaine, tandis qu'Heidi aidait Maria à remettre de l'ordre dans ses vêtements.

— Rien qui nous concerne, mon Colonel. Une petite chasse au déserteur.

Kramer sourit.

— C'est ce que j'ai prié Weissner de dire. Mais le gibier vient d'Angleterre.

— Des agents britanniques ?

— Rien d'étonnant ; ils viennent récupérer leur général Carnaby. Ne vous affolez pas. Capitaine. L'affaire est déjà réglée. Trois d'entre eux arriveront d'ici une heure pour l'interrogatoire. Je vous convoquerai ensuite. Leur conversation vous distraira... et vous instruira.

— Mais il y en a cinq, mon colonel. Je les ai comptés moi-même lorsqu'on les a arrêtés au *Wilden Hirsch*.

— Il y en avait cinq, Brauchitsch. Deux d'entre eux, le chef et un autre, sont au fond du Blau See. Ils ont « emprunté » l'une de nos voitures, et raté le virage sur la falaise.

Mary défroissait sa robe en tournant le dos à l'assistance. Les paroles de Kramer la figèrent, les deux mains en l'air. Anne-Marie remarqua cette étrange position, et fit deux pas dans sa direction. Heidi sauva la situation.

— Ma cousine est fatiguée, dit-elle en saisissant Mary par le bras. Puis-je la conduire dans sa chambre ?

— Soit, répondit Anne-Marie en congédiant les deux jeunes filles d'un geste sec. La chambre que vous utilisez quand vous couchez ici.

Cette pièce était morne, monacale ; un lit de fer, garni de draps, une chaise, une petite table de toilette, une penderie. Heidi poussa la targette.

— Tu as entendu ? demanda Mary d'une voix creuse.

— Oui. Mais je n'y crois pas.

— Pourquoi mentiraient-ils ?

— Ils ne mentent pas. Ils y croient. Le ton de Heidi devenait nerveux, presque dur.

— Il serait temps que tu cesses de penser à tes amours, et que tu commences à réfléchir. En ce bas monde, les majors Smith ne ratent pas les virages.

— Facile à dire.

— Plus facile encore de jeter le manche après la cognée. Je crois, moi, qu'il est vivant, et s'il l'est, et s'il vient, et que tu ne sois pas capable de l'aider, tu sais ce qu'il lui arrivera... Il sera pris et tué. Tué, parce que tu l'auras laissé tomber. T'abandonnerait-il, lui ?

Mary secoua la tête sans mot dire.

— Passons aux affaires sérieuses, reprit Heidi d'une voix plus gaie.

Elle fouilla sous ses jupes, puis dans son corsage, et déposa sept objets sur la table.

— Voici le matériel. Un revolver automatique Lilliput de 5 millimètres. Deux chargeurs de rechange. Une pelote de ficelle. Un plomb. Le plan du château. Tes instructions.

Elle traversa la pièce, souleva une latte du plancher sous la penderie, et y cacha les objets.

— On n'ira pas les chercher là.

— Tu savais cette latte déclouée ?

— C'est moi qui l'ai arrachée, il y a quinze jours.

— Tu... Tu savais donc que nous allions venir, si longtemps d'avance ?

— Ah ! J'en sais des choses ! Au revoir, cousine ! Bonne chance.

Heidi s'envola. Mary demeura prostrée sur le lit une bonne dizaine de minutes, puis se leva pesamment, et se rendit à la fenêtre. Celle-ci donnait au nord-ouest ; elle permettait d'apercevoir les pylônes du téléphérique, les lumières du filage, et au loin la tache sombre du Blau See. Mais le trait dominant du paysage était la haute colonne de flammes surmontée de tourbillons de fumée noire, qui s'élevait au-dessus de la gare. Dans un rayon de cent mètres au moins, l'éclat de cet incendie transformait la nuit en jour, et nulle brigade de pompiers bavarois n'eût été assez bien équipée pour combattre efficacement ce sinistre. Mary se demanda vaguement ce que signifiaient ces flammes.

Elle ouvrit la fenêtre et se pencha avec précaution. Aucune femme – fût-elle aussi désespérée que la jeune Britannique – n'eût osé s'incliner beaucoup, car la falaise verticale qui prolongeait vers le bas les murailles du château plongeait d'une soixantaine de mètres. Mary ressentit un léger éblouissement.

À sa gauche, et quelques mètres plus bas, une cabine de téléphérique entama sa descente vers la vallée. Heidi s'y trouvait seule. Elle entrouvrit une vitre, passa la main pour saluer sa « *cousine* », mais Mary ne la vit pas ; les larmes troublaient sa vue. Un moment plus tard, l'Anglaise referma la fenêtre, et s'étendit sur le lit en se demandant si son John était mort ou vivant. Elle se demandait aussi la signification de cet incendie.

Smith et Schäffer descendirent vers la grand-rue, et suivirent la ruelle qui longeait les maisons par-derrière, côté est. Ils se cachaient dans l'ombre, mais cette précaution était superflue, car le village entier, soldats et civils, ne s'intéressait qu'à l'incendie.

— Le feu a dû prendre de sacrées proportions, dit Smith ; la gare est à trois cents mètres, et j'entends ronfler les flammes comme si j'étais à côté ; le vent souffle cependant dans l'autre sens.

— Votre idée pour occuper ces messieurs était du tonnerre, répondit Schäffer.

Cinq minutes plus tard, ils parvinrent derrière l'une des rares constructions de pierre, une sorte de grand hangar, au fond d'une large cour entièrement clôturée. Ils pénétrèrent dans cette cour ; c'était un cimetière d'automobiles. Une demi-douzaine de voitures y rouillaient sur leurs essieux sans roues ; quelques moteurs aux entrailles ouvertes voisinaient avec une pyramide de bidons d'huile vides. Ils traversèrent la cour avec précaution, puis Schäffer crocheta la serrure de la porte à deux battants du hangar. Ils pénétrèrent à l'intérieur, refermèrent derrière eux, et allumèrent leurs torches.

Ils se trouvaient dans un garage. Le côté gauche était occupé par un tour et quelques machines-outils ; le long du mur de droite, de vieilles voitures attendaient d'incertaines réparations. La pièce de choix occupait le milieu du local, devant une autre porte double qui devait ouvrir sur la rue principale. C'était un gros autobus jaune, la voiture des Postes typique des Hautes-Alpes. Les roues arrière, garnies de chaînes, se trouvaient presque au milieu de la carrosserie, pour être plus voisines des roues avant, et permettre au véhicule de tourner plus court sur les routes en épingle à cheveux. Le pare-chocs avant était remplacé par une grosse lame incurvée de chasse-neige, boulonnée sur les longerons du châssis.

Smith regarda Schäffer.

— Ça promet, non ?

— Si j'étais assez optimiste pour imaginer que nous reviendrons ici, je me réjouirais à l'idée d'une balade dans cet autobus. Vous saviez qu'il était là ?

— Pour qui me prenez-vous ? Un sourcier en autobus ? Je le savais depuis Londres, naturellement.

Le major grimpa sur le siège du conducteur, la clé de contact était en place. Il la tourna. L'aiguille de la jauge montra le réservoir à moitié plein. Il chercha la commande des phares, et la manœuvra. La

lumière jaillit. Il éteignit aussitôt, tira le starter puis le démarreur. Le moteur se mit en route sans l'ombre d'une hésitation. Il coupa et redescendit.

— Vous savez qu'il faut un permis Transports en Commun, pour conduire ça, patron ? demanda Schäffer.

— J'en ai sûrement un quelque part. Laissons la moitié de nos explosifs dans le fond de ce bus. Vite. Heidi descendra probablement par la prochaine cabine.

Le major s'approcha de la porte double, en déverrouilla les deux battants, puis les poussa. Ils s'ouvrirent de quelques centimètres, et se bloquèrent.

— Une chaîne et un cadenas, dit-il.

Schäffer soupesa du regard la lourde lame du chasse-neige, et secoua la tête d'un air apitoyé : « Pauvre chaîne », observa-t-il.

*

* *

La neige avait cessé, mais le vent d'est soufflait en tempête. Le froid était intense. Des masses noires de nuages déchiquetés couraient dans le ciel, et la vallée passait alternativement d'une totale obscurité à une pleine lumière d'argent, selon que la lune se cachait ou éclairait. Sauf, naturellement aux environs de la gare, où l'éclat de l'incendie concurrençait victorieusement celui de Phébé.

Une cabine de téléphérique secouée par le vent comme un panier à salade arrivait à la station inférieure. Ses mouvements désordonnés s'amortirent peu à peu, pour cesser complètement lorsque le véhicule pénétra sous son abri terminal.

Heidi en sortit. Elle était seule, et pâle. On devinait pourquoi. Elle descendit les marches conduisant à la rue, et s'arrêta, interdite. Les premières mesures de la Lorelei venaient de lui parvenir. Elle examina les environs, discerna deux taches blanches sur le blanc du mur de la station, et s'approcha d'elles.

— En ce bas monde, dit-elle, les majors Smith ne ratent pas les virages. Puis, d'un mouvement instinctif, elle se jeta au cou des deux hommes qu'elle embrassa successivement sur les joues.

— Je me faisais tout de même du souci pour vous, messieurs.

— Si ça vous fait toujours cet effet-là, continuez, répondit Schäffer.

Mais souciez-vous de moi seulement.

Heidi tendit le bras vers l'incendie, que l'altitude de la station permettait de voir à merveille.

— Êtes-vous responsables de ce feu de joie ? demanda-t-elle.

— Une erreur, répondit Smith.

— Une grenade lui a échappé de la main, expliqua Schäffer.

— Vous avez raté votre vocation. Vous auriez dû faire du vaudeville. Son sourire disparut aussitôt : — Mary vous croit morts.

— Mais pas Weissner, hélas. Nous avons tous ses sbires sur les talons.

— Guère étonnant, murmura-t-elle. À moins que vous n'ayez pas remarqué la taille de l'incendie. Mais ce Weissner n'est pas seul à s'intéresser à vous. Kramer sait que vous êtes des agents britanniques, venus pour enlever Carnaby.

— Oh, oh ! Smith devint pensif. — Je me demande quel est le petit oiseau qui a susurré cela dans l'oreille d'âne de Kramer ! Un petit oiseau dont la voix porte à des milliers de kilomètres, je suppose.

— Que dites-vous ? demanda la jeune fille.

— Rien. Tout cela est sans importance.

— Comment, sans importance ? répliqua-t-elle d'un ton exaspéré. Vous ne comprenez pas que Kramer sait, ou saura bientôt que vous êtes vivants ? Et il sait d'où vous venez, et pourquoi vous venez. Il va donc vous attendre là-haut.

— La Fräulein ne distingue pas les subtilités de la situation, intervint Schäffer. Votre Kramer ignore que nous nous attendons à ce qu'il nous attende. Vous voyez ce que je veux dire.

— Non. Mais voici un dernier renseignement : vos trois camarades vont arriver au château d'un moment à l'autre.

— Pour être interrogés ?

— Je ne pense pas que ce soit pour prendre le thé.

— Merci du tuyau. Nous allons monter avec eux, conclut le major.

— Dans la même cabine ?

Le ton de Heidi mettait sérieusement en doute l'équilibre mental de John Smith.

— J'ai dit avec eux, et non dans la même cabine.

Il consulta sa montre.

— Rendez-vous au garage de Sulz dans une heure vingt, Heidi. Soyez exacte, et, j'y pense, apportez deux caisses de bouteilles de bière vides.

— Des bouteilles de bière ?

Elle secoua la tête avec conviction.

— Vous êtes vraiment dingues, tous les deux.

— C'est l'évidence même, avoua Schäffer, qui prit aussitôt après l'air sérieux. Dites une prière pour nous, jolie Heidi. Ou, si vous n'en savez pas, gardez vos doigts croisés jusqu'à en avoir des crampes.

— Revenez, répondit-elle d'une voix creusée brusquement par l'émotion. Elle rouvrit la bouche pour en dire plus, mais changea d'avis, pivota sur les talons, et s'enfuit.

Schäffer la suivit d'un regard admiratif.

— Voici partir la future M^{me} Schäffer, dit-il. Un peu nerveuse, un peu irascible... Mais intéressante. Je crois bien qu'elle a failli pleurer,

— Vous seriez peut-être nerveux, irascible et pleurant, vous aussi, si vous aviez vécu comme elle depuis deux ans et demi, répondit Smith d'une voix acide.

— Elle serait peut-être moins irascible et nerveuse, si vous aviez condescendu à lui expliquer un peu de quoi il retourne, rétorqua sèchement l'Américain.

— Je n'ai pas le temps de tout expliquer à tout le monde.

— Comment peut-on dire une chose pareille. Vous avez l'esprit... tortueux, tenez ; c'est bien le mot qui convient.

— Pas mal trouvé, en effet, Smith regarda sa montre ; je voudrais bien que nos trois camarades se dépêchent.

— Parlez pour vous. Schäffer réfléchit un moment ; Dites-moi. Quand nous... ou plutôt si nous réussissons à décamper, partira-t-elle avec nous ?

— Qui donc, elle ?

— Heidi, naturellement.

— Oui. Elle nous accompagnera, naturellement. Si nous réussissons, ce sera grâce à Mary ; et comme Mary a été introduite dans la place par...

— Suffit, patron. Pas la peine de faire un dessin.

La silhouette dansante apparaissait encore au bout de la rue.

— Elle fera sensation au grill du *Savoy*, dit-il d'un ton rêveur.

Les secondes se traînaient l'une derrière l'autre jusqu'à devenir minutes, et les minutes s'empilaient avec une désespérante lenteur. De sombres nuages déchiquetés fuyaient à travers le ciel, et dans la vallée la plus totale obscurité cédait place de temps en temps à un brillant clair de lune. Le froid pénétrait maintenant jusqu'à la moelle des os les deux hommes enfouis dans l'ombre. Smith et Schäffer attendaient. Ils attendaient, parce qu'ils devaient attendre. Ils ne pouvaient pas gagner le *Schloss Adler* sans compagnie, et la compagnie tardait à venir.

Ils attendaient en silence, chacun perdu dans ses réflexions. Smith ignorait à quoi pensait Schäffer – probablement à quelque fulgurante tournée des grands-ducs au bras d'une belle fille de Birmingham dans les meilleures boîtes du West End, le quartier chic de Londres. Il nourrissait, lui, des pensées plus prosaïques, en rapport direct avec la situation présente. Le froid l'inquiétait de plus en plus, car il réduisait sérieusement les chances de succès de l'opération. Ils avaient beau battre la semelle, Schäffer et lui, et se frapper les flancs, la température arctique les engourdissait davantage de minute en minute. Et cependant, l'aventure qu'ils étaient sur le point d'entreprendre nécessitait une puissance physique peu ordinaire, et une promptitude exceptionnelle de réaction. Le major se demanda un instant à combien un bookmaker raisonnable prendrait leurs chances de succès, mais il rejeta cette pensée. A quoi bon supputer, quand on n'a pas d'option ; et d'ailleurs la réponse n'allait pas se faire attendre : deux voitures arrivaient.

La première traversa le village en faisant hurler sa sirène et en jouant des phares, au moment où la lune, une fois de plus, apparaissait dans un trou de nuages, inondant de lumière la vallée. Les deux hommes levèrent la tête vers l'astre, puis se regardèrent, et d'un accord tacite s'écrasèrent dans l'ombre du mur ouest de la station. Les claquements secs des crans de sûreté de leurs deux *Schmeisser* leur parurent bien bruyants.

Les autos s'arrêtèrent ensemble au pied des marches ; les moteurs se turent, les phares s'éteignirent. Une douzaine d'hommes descendirent hâtivement, puis se dirigèrent vers la cabine : Carraciola, Thomas, Christiansen, les poignets liés par des menottes derrière leurs

dos, encadrés par huit soldats, et conduits par un officier. Les soldats tenaient leur mitraillette à la hanche, prêts à faire feu. « Les prisonniers ne risquent pas de s'enfuir, se dit Smith. On craint donc un coup de main. Et qui pourrait faire ce coup de main, sinon Schäffer et moi ? Hé, hé. Nous nous sommes taillés une bonne réputation ! D'autre part, ces précautions sont réconfortantes ; si les Allemands connaissaient le véritable motif de ma présence en Bavière, ils se contenteraient de garder les prisonniers avec des pistolets à bouchons : Rolland ne veut pas les kidnapper. »

Dès que le dernier soldat eut disparu, les deux hommes prirent leur mitraillette en bandoulière, escaladèrent le mur de la station, et gravirent le toit jusqu'à son bord supérieur, là où la cabine apparaîtrait en commençant son ascension. Cette montée fut rendue très pénible par la pente et la glace ; elle était dangereuse aussi, car, malgré les anoraks blancs, le premier passant eût aperçu les fugitifs s'il avait levé la tête. Par bonheur personne ne passait ; le spectacle gratuit offert par la gare en feu attirait toute la population.

Puis, des vibrations annoncèrent le départ de la cabine, et au même instant la lune disparut. Le major et son compagnon s'assirent, jambes pendantes. L'avant de la nacelle passa au-dessous d'eux, puis le chariot de suspension. Ils se laissèrent glisser, et tombèrent à cheval sur le câble de traction qu'ils saisirent à pleines mains. Ils descendirent ensuite sur le toit de la cabine, sans faire plus de bruit que des chats.

*

* *

Mary suivit le couloir à pas de loup, en comptant les portes. Devant la cinquième, elle s'arrêta, colla son oreille au panneau, puis s'accroupit pour regarder par la serrure, et, satisfaite, frappa doucement. Ne recevant aucune réponse, elle frappa un peu plus fort. Cinq secondes plus tard, elle appuya sur la béquille et poussa ; la porte était fermée à clé. Elle sortit de son sac à main un petit trousseau de rossignols, ouvrit, entra, referma, et alluma l'électricité.

Elle se trouvait dans une chambre analogue à la sienne, mais beaucoup moins Spartiate. Si le lit de fer provenait du même magasin de l'Intendance militaire, une moquette couvrait le sol, deux fauteuils encadraient une garde-robe, et une commode garnissait l'un des murs. Une tunique de lieutenant était posée sur le dos d'une chaise ; un ceinturon, un étui à revolver, et des jumelles attendaient leur propriétaire sur le meuble.

Mary traversa la pièce, ouvrit la fenêtre, et pencha la tête à l'extérieur. Elle se trouvait exactement à la verticale du toit de la station, un toit terriblement incliné qui s'encastrait dans la maçonnerie du château. Elle se redressa, sortit de son sac une pelote de ficelle et un morceau de plomb qu'elle fixa au bout de la ficelle, puis elle posa le tout sur le lit, prit les jumelles et s'assit devant la fenêtre pour guetter l'arrivée de la nacelle du téléphérique. Le froid glacial la fit frissonner, mais elle sut que l'attente ne serait pas longue : la silhouette trapue de la cabine se balançait à mi-chemin entre le premier et le second pylône. Les violentes rafales de vent la faisaient osciller à travers le ciel comme un pendule.

*

* *

Étendus sur le manteau de glace qui enrobait le toit de la cabine, Smith et Schäffer souffraient le martyre. Les mouvements désordonnés du véhicule les chassaient d'un côté à l'autre ; leurs pieds décrivaient sans cesse le même arc de cercle, tandis que leurs bras se crispaient sur les montants du chariot de suspension, unique élément stable de leur monde en folie. La dépense physique nécessaire pour résister aux ruades de la nacelle dépassait largement les évaluations les plus pessimistes de Smith. Et cependant, l'aventure commençait à peine.

Schäffer tourna la tête pour regarder au-dessous de lui ; un spectacle terrifiant lui donna le vertige. La vallée entière se balançait tout au long d'un arc de 45 degrés. Il aperçut la coulée de sapins que la petite expédition avait longée jusqu'au village, sur les pentes ouest du *Weissspitze* ; puis le sol se précipita vers lui, et quelques secondes plus tard il eut devant les yeux le bois qui escaladait le flanc est de la montagne. Il crispa les paupières, releva la tête, mais ne trouva nul réconfort au-dessus de lui : les lumières du *Schloss Adler* décrivaient à toute vitesse le même arc insensé. Il éprouva l'impression de se trouver sur une attraction foraine perfectionnée, mariant les montagnes-russes, la grande-roue et les voitures tamponneuses. « À ceci près, se dit-il, que sur les manèges les plus diaboliques, les clients possèdent une solide ceinture de sécurité qui les empêche de prendre congé de leur machine en plein vol. » Les vents hurlaient leur chant funèbre à travers le câble et le chariot de suspension.

— Toujours persuadé que le cheval est le pire moyen de transport ? demanda Smith.

— Passez-moi donc une selle et des bottes, répondit Schäffer d'une

voix geignarde. Puis il jura qu'on ne l'y prendrait plus.

Une fois encore, la lune sortit des nuages et répandit sa lumière froide sur les deux hommes. Ils profitèrent du court instant où l'accélération cessait de les projeter d'un côté avant de les lancer de l'autre, pour rabattre plus étroitement leur capuchon sur leur visage.

*

* *

Dans le *Schloss Adler*, deux personnes observaient la cabine ivre de vent, illuminée par la lune. De sa fenêtre, Mary distingua deux silhouettes humaines étendues sur le toit ; elle garda ses jumelles braquées sur elles pendant une demi-minute, puis posa l'instrument sur ses genoux et ferma les yeux ; le bonheur et le soulagement la privaient de toute réaction. Quinze mètres au-dessus d'elle, un factionnaire, fusil en bandoulière, avait interrompu sa promenade sur le chemin de ronde pour regarder le téléphérique ramper vers le château. Mais il tremblait malgré ses mille et un vêtements, et le froid brouillait sa vue. Il ne remarqua rien d'anormal, et reprit sa marche mécanique d'un air indifférent.

L'indifférence était bien la dernière chose qui manquât sur le toit de la cabine. La petite nacelle avait atteint le dernier tronçon de son parcours, entre le troisième pylône et le château ; l'heure de vérité allait sonner. « D'ici une minute, pensa le major, nous serons peut-être écrasés tous les deux sur les cailloux, soixante mètres plus bas. »

Il leva le nez vers le ciel. La lune froide naviguait toujours dans un petit lac de clarté, mais elle aborderait bientôt sur les rivages sombres d'un nouveau banc de nuages. La station supérieure du téléphérique le surplombait. Le profil du parcours était si raide que les roches lui semblaient à portée de la main : quatre mètres au plus. Il regarda vers le bas ; soldats et Dobermanns patrouillaient toujours sur la neige, mais gros comme des scarabées.

— Ça lui va bien ! remarqua soudain Schäffer d'une voix déformée par l'épuisement physique. Un nom charmant.

— De qui parlez-vous ?

— D'Heidi.

— Quelle idée ! En fait, elle s'appelle Ethel.

— Merci du renseignement !

L'Américain voulut paraître vexé, mais y réussit assez mal. Il suivit le regard de Smith vers le haut, et dit très lentement :

— Bon sang ! Vous avez vu la pente de ce sacré toit ?

— C'est ce que je regardais, répondit Smith en dégainant son couteau.

À ce moment-là, une ruade particulièrement violente de la cabine faillit lui faire lâcher prise.

— Préparez votre couteau, dit-il lorsqu'il eut récupéré son équilibre, et ne le perdez pas.

La lune glissa derrière les nuages, et l'obscurité noya la vallée. La nacelle approchait de la station supérieure ; ses mouvements s'amortissaient ; Smith et Schäffer passèrent derrière le chariot de suspension, se dressèrent sur leurs jambes flageolantes, puis saisirent le câble à pleines mains, tandis que leurs pieds essayaient vainement de trouver quelque appui sur la nappe de glace traîtresse.

L'avant du véhicule pénétra sous le toit de la station ; le chariot de suspension fit de même. Le major effectua une traction des bras en se projetant vers le haut avec les jambes ; ce fut son ventre qui heurta le bord du toit, mais son bras levé planta le couteau dans la glace avec une telle puissance que la lame pénétra dans le bois des poutres. Moins d'une seconde plus tard, Schäffer atterrit auprès de lui dans les mêmes conditions.

Le couteau de l'Américain, hélas, se brisa au ras de la virole. Schäffer lâcha le manche, et tenta de s'agripper par les ongles de sa main droite aux rugosités de la glace. L'abîme s'ouvrait derrière lui. Il porta la main gauche à sa bouche, arracha son gant avec ses dents, et dès lors griffa la glace des deux mains. La situation était sans espoir, il glissait, et lorsqu'il tomberait rien n'arrêterait sa chute avant les pierriers, quelque soixante mètres plus bas.

Smith avait eu la respiration coupée par le choc contre le toit, et il ne s'aperçut pas immédiatement du désarroi de Schäffer. Quand enfin, il tourna la tête, il lut le désespoir sur les traits émaciés du lieutenant dont les huit ongles crissaient et glissaient inexorablement sur la glace. La main gauche du major s'abattit sur le poignet droit de l'Américain avec la rapidité de l'éclair et une vigueur qui, malgré les circonstances, arracha un cri de douleur à l'infortuné.

Durant quelques secondes interminables, les deux hommes gardèrent une immobilité absolue ; leurs vies dépendaient d'un simple couteau plus ou moins enfoncé dans une poutre. Puis Schäffer sentit le bras gauche de Smith commencer à trembler, et il employa ses dernières forces à se hisser sur le toit. Dix secondes plus tard il y

réussit, et couchés à plat ventre, sauveur et sauvé reprirent leur respiration.

— C'est un couteau que je tiens ; pas un piolet. Il ne faut pas lui demander de résister comme ça pendant longtemps, dit le major. Avez-vous un autre couteau ?

Schäffer secoua la tête négativement ; il n'avait plus la force de parler.

— Un piton ?

Même dénégation.

— Une torche ?

Hochement de tête affirmatif. L'Américain fouilla péniblement sous son encombrant anorak, et en sortit une torche électrique.

— Dévissez le bouchon et jetez-le. Jetez aussi les piles.

Schäffer obéit, puis écrasa le boîtier sous son genou ; il disposait ainsi d'une sorte de lame métallique qu'il enfonça en biais dans la glace. Il s'appuya contre cet ancrage précaire.

— Parfait, dit Smith en souriant. Retenez-moi à votre tour.

Schäffer lui saisit le poignet gauche. Le major lâcha son couteau, attendit quelques secondes, la main à deux centimètres du manche, pour voir si l'Américain le retenait, puis il arracha de la poutre la lame qui les avait sauvés, et creusa le bois pour s'y faire deux bonnes prises.

Il donna ensuite le couteau à Schäffer, se contorsionna pour se débarrasser de son anorak, et déroula quelques tours de la corde lovée autour de ses reins. Il en passa l'extrémité au lieutenant.

— Attachez cela à votre ceinture, dit-il. Pensez-vous pouvoir monter seul, en utilisant le couteau et la torche ?

L'Américain sourit, grimace bien misérable, mais première manifestation du retour du Yankee à son état normal.

— Si je peux ? dit-il. Après le reste, c'est du gâteau. Vous n'avez jamais vu un singe escalader un cocotier ?

*

* *

Quinze mètres plus haut, Mary se leva et posa les jumelles sur la commode ; le métal de l'instrument battit le tambour sur le marbre, tant ses mains tremblaient. Elle retourna à la fenêtre, et fit descendre la ficelle lestée.

Schäffer atteignit le haut du toit relié à la maçonnerie du château par un solin horizontal où il se sentit plus à l'aise. Smith le rejoignit en utilisant la corde.

— Eh bien, ma mère ! dit l'Américain en s'épongeant le front malgré la température glaciale. Merci quand même. Si je peux jamais vous rendre un service, vous payer l'autobus ou quelque chose...

Le major sourit, donna une bourrade amicale à son adjoint, puis attrapa le plomb qui pendait auprès d'eux, et y attacha l'extrémité de la corde de nylon.

Il imprima deux petites secousses à la ficelle, qui se mit aussitôt à monter. Mary la tirait. Deux minutes plus tard, une nouvelle secousse avertit les officiers que la jeune fille avait solidement fixé le câble dans la chambre, et le major grimpa.

Il avait atteint le milieu du parcours, lorsque la lune sortit brusquement des nuages et illumina le château. L'uniforme sombre de chasseur alpin se détacha sur la muraille blanche, « Une mouche dans du lait », se dit Smith, qui resta immobile, sans même oser lever ou baisser la tête par crainte d'attirer l'attention.

Sept mètres plus bas, Schäffer, couché sur le solin, regarda prudemment vers le bas. Soldats et chiens patrouillaient toujours à la base du culot volcanique. Qu'ils levassent les yeux, et Smith était découvert. Alerté par son sixième sens, l'Américain se redressa et resta bouche bée d'anxiété : la sentinelle du chemin de ronde venait de s'arrêter. Les mains posées à plat sur le parapet, le soldat examinait la vallée, intéressé peut-être par les flammes qui mouraient maintenant au-dessus de la gare. Il allait nécessairement remarquer les masses noires de Smith pendu le long du mur, et de Schäffer couché sur le solin. Le lieutenant ne pouvait hésiter. Il sortit son *Lüger* équipé d'un silencieux, et prenant appui sur son avant-bras gauche, selon les meilleures méthodes policières, il visa. Qu'il pût abattre son homme, il n'en doutait pas, mais il se demandait à quel instant tirer. S'il attendait d'être aperçu, le soldat aurait peut-être le temps de crier ou de se mettre à l'abri avant de recevoir la balle. S'il tirait immédiatement, il supprimait ce risque, mais en courait un autre : la sentinelle pouvait tomber en avant, rebondir sur le toit de la station, et donner l'alerte en s'écrasant près des Dobermanns. « En fait, ce risque est improbable, se dit-il ; ma balle renversera le type en arrière. Le pauvre... J'ai l'impression de l'assassiner... Mais je n'ai pas le choix. »

Il visa la poitrine et commença à presser la détente. La lune se cacha. Il abaissa son arme sans tirer, et s'épongea le front encore une fois. « Si ça continue, pensa-t-il, je n'aurai plus de sueur demain

matin. »

Smith atteignit l'appui de la fenêtre, sauta silencieusement dans la chambre, et donna une secousse à la corde pour appeler Schäffer. Deux bras enserrèrent aussitôt son cou, tandis qu'une voix murmurait à son oreille des paroles incohérentes.

— Doucement, doucement, dit-il hors d'haleine, laissez-moi reprendre mon souffle.

Il n'eut cependant pas le courage d'écarter la jeune fille, et il l'embrassa.

— Conduite antiréglementaire, mademoiselle. Pour cette fois, je ne la signalerai pas.

Elle s'accrochait encore à lui quand Schäffer apparut ; le lieutenant franchit l'appui de la fenêtre, fit deux pas, et se laissa choir sur le lit, dans un état proche de l'épuisement.

— Il n'y a donc pas... d'ascenseurs dans cette tôle ?

Schäffer dut reprendre sa respiration au milieu de la phrase.

— Manque d'entraînement, observa Smith, impitoyable.

Il alla jusqu'à la porte, alluma le plafonnier, mais éteignit aussitôt.

— Zut ! Remontez la corde, fermez la fenêtre, et tirez les rideaux.

— Voilà le ton qu'employaient les Romains avec leurs galériens, dit l'Américain tout en se remettant sur pied pour exécuter l'ordre.

Dès que les rideaux furent fermés, le major alluma. Schäffer ouvrit un sac de toile contenant les anoraks, les Schmeisser, des grenades à main et des charges de plastic ; il y fourra la corde.

À peine eut-il refermé le sac qu'une clé s'introduisit dans la serrure. Smith fit signe à Mary de ne pas bouger, et se colla contre la cloison, du côté où la porte s'ouvrait. Schäffer, oubliant sa fatigue, se cacha sous le lit sans plus de bruit qu'un chat. La porte tourna, un jeune lieutenant entra d'un air guilleret, et s'arrêta court en voyant Mary qui porta sa main devant sa bouche. L'arrivant parut étonné, puis eut un sourire amusé, quelque peu gourmand. Il avança de deux pas, ce qui le mit à portée de Smith, et s'écroula. Le coup du lapin est radical.

Le major referma la porte et se pencha sur les plans du château que lui avait donnés Mary, tandis que Schäffer bâillonnait l'Allemand, le ligotait, et l'enfermait dans la garde-robe, dont il coinça la porte en tirant le lit contre elle.

— Quand vous voudrez, patron, je suis prêt, dit-il.

— Allons-y. J'ai le plan bien en tête. Premier couloir à droite, on descend un étage, et on prend la troisième porte à gauche. C'est le salon doré. Le colonel Kramer y tient ses assises. Il paraît que cette pièce vaut une visite, on y trouve même une tribune de choristes.

— Qu'appellez-vous une tribune de choristes ?

— Une tribune pour des choristes. De là, nous irons au central téléphonique en reprenant le corridor ; premier tournant à droite, pour atteindre l'aile est, un étage à descendre, et deuxième porte à gauche.

— Que voulez-vous faire là ? Nous avons coupé les lignes.

— Certaines lignes, oui ; mais pas celles qui relient le château et le camp. Voulez-vous que ces messieurs convoquent un régiment de chasseurs ? L'hélicoptère est-il encore ici, Mary ?

— Je l'ai vu en arrivant.

— Que voulez-vous en faire ? Questionna Schäffer.

— Moi, rien ; mais ils peuvent l'utiliser pour embarquer Carnaby ; s'ils nous savent ici, ils risquent de s'énerver. D'autre part, cet hélicoptère peut servir à nous poursuivre quand nous filerons.

— Si nous filons.

— Toujours le mot pour rire. Vous croyez-vous capable d'immobiliser un hélicoptère, Schäffer ? D'après votre fiche, vous êtes un coureur automobile plein d'avenir sinon d'expérience, et vous passiez pour un mécanicien compétent avant que vos généraux vous trouvent dans un fond de tiroir et vous envoient ici.

— Erreur, j'étais volontaire. La modestie m'empêche de vanter ma compétence, mais avec un bon marteau je me fais fort d'immobiliser n'importe quoi, bicyclette ou bulldozer.

— Et sans marteau ? Nous ne participons pas à un concours de chaudronnerie.

— Je suis un homme de ressource.

— Mary, d'où peut-on voir l'hélicoptère ?

— Du couloir. Les fenêtres donnent sur la cour intérieure.

Smith ouvrit la porte, jeta un coup d'œil à droite et à gauche, puis traversa le corridor jusqu'à mi-croisée. Schäffer le suivit.

Le jeu de cache-cache de la lune parmi les nuages ne modifiait pas l'éclairage de la cour. Trois grosses lampes électriques étaient pendues de part et d'autre de la porte principale et au-dessus de l'entrée d'honneur du bâtiment ; quatre lanternes se balançaient sous des

potences, sur les façades est et ouest ; une douzaine de fenêtres étaient allumées dans les bâtiments nord et sud ; enfin un lampadaire puissant avait été installé près de l'hélicoptère, où travaillait un homme en combinaison verte, coiffé d'une casquette de la Luftwaffe.

Smith hocha la tête, et rentra dans la chambre, en tirant l'Américain derrière lui.

— Rien de plus simple que de démolir la libellule, dit Schäffer quand la porte fut refermée. Je traverse la cour jusqu'à l'entrée principale, je mets les quatre sentinelles dans ma poche ; j'étrangle les quatre Dobermanns ; je liquide la vingtaine de soldats qui boivent dans l'espèce de cantine, près de la porte ; je règle le compte du mécano ; et je n'ai plus qu'à immobiliser l'hélicoptère. C'est très simple ; tout au moins la dernière partie du programme.

— Nous allons trouver un moyen, répondit le major sans s'énerver.

— Je n'en doute pas. Et c'est cela qui m'inquiète.

— Nous perdons notre temps. Mary, reprenez le plan du château ; nous n'en aurons plus besoin.

Il fronça le sourcil en apercevant le Lilliput dans le sac ou la jeune fille rangea le plan.

— Non. Je vous croyais plus maligne que cela. Gardez le Lilliput sur vous. Mais prenez ce Mauser, je l'ai emprunté au colonel Weissner ; mettez-le dans le sac... Cachez le Lilliput sur votre personne.

— Je... Je le ferai dans ma chambre, répondit Mary en rougissant un peu.

— Évidemment, ricana Schäffer, devant des égrillards de lieutenants Yankee, une jeune fille peut se méfier ! Heureusement que je suis devenu presque un homme marié, depuis...

— Cessez vos plaisanteries, coupa Smith. Accordez-nous trente minutes, Mary. Nous vous retrouverons dans votre chambre. Sinon... c'est que nous serons encore au salon doré.

Ils sortirent silencieusement dans le couloir puis, personne ne les ayant vus, marchèrent d'un air dégagé, sans chercher à masquer leur présence. Le major balançait paisiblement à bout de bras le sac de toile renfermant les Schmeisser, la corde, les grenades et le plastic. Ils dépassèrent un soldat à lunettes chargé de dossiers, puis croisèrent une femme qui portait un plateau de déjeuner. Personne ne leur prêtait attention. À l'extrémité du couloir, ils tournèrent à droite, et descendirent un escalier tournant qui les amena, trois étages plus bas, dans un petit hall. Smith y compta trois portes : deux intérieures et

une donnant sur la cour. Il alla regarder au-dehors, et put admirer le spectacle imaginé par Schäffer ; soldats armés ou non, factionnaires, Dobermanns... De quoi freiner le plus zélé des majors. L'homme en combinaison travaillait toujours sur le moteur de l'hélicoptère. Smith essaya d'ouvrir la porte intérieure droite ; elle résista. – Faites le guet au pied de l'escalier, dit-il à Schäffer.

Il attaqua la serrure avec ses rossignols. Au troisième essai, le pêne obéit. Le major rappela l'Américain ; ils entrèrent dans le local, et refermèrent à clé derrière eux. Une lumière pâle tombant de la fenêtre éclairait parcimonieusement la pièce ; des rouleaux de manches à incendie, des combinaisons d'amiante, des casques, des bâches garnissaient les murs ; le sol était encombré de pompes montées sur des chariots, de cylindres de gaz carbonique, et de toutes sortes d'extincteurs destinés à combattre les feux électriques ou d'hydrocarbure.

— Le local du service Sécurité-Incendie, murmura Smith. Idéal.

— On ne ferait pas mieux, en effet, répondit l'Américain. Mais de quoi parlez-vous ?

— Si nous entreposons un homme ici, personne ne le découvrira – sauf en cas d'incendie. Venez voir.

Il entraîna Schäffer devant la fenêtre.

— Le soldat qui travaille sur la libellule. Il est à peu près de votre taille ?

— Je ne sais pas... Et si vous pensez à ce que je pense que vous pensez, je ne tiens pas à le savoir.

Smith ferma les rideaux, alluma la lumière.

— Avez-vous une autre idée ? demanda-t-il.

— Donnez-moi le temps.

— Je n'en ai pas. Enlevez votre tunique, et gardez le Luger braqué sur la porte. Je reviens dans une minute.

Smith sortit dans le hall, puis dans la cour, et s'arrêta au pied de l'hélicoptère.

— Oh ! Là-haut !

L'homme en combinaison tourna la tête. Il avait un regard intelligent, mais l'expression la plus lugubre. Smith pensa qu'il n'aurait pas l'air moins lugubre s'il travaillait les mains nues avec des outils métalliques par une pareille température.

— Vous êtes le pilote ? demanda Smith.

— Je n'en ai pas l'air ! Hein ?

Il posa une clé anglaise et souffla sur ses doigts :

— À Tempelhof, j'ai deux mécaniciens pour cet hélicoptère ; un ancien garçon de ferme de Souabe, et un apprenti forgeron du Harz. Si je veux vivre vieux, j'ai intérêt à m'occuper moi-même du moteur. Que me voulez-vous ?

— Moi, rien. Le Reichsmarschall Rosemeyer. Il vous demande au téléphone.

— Le Reichsmarschall ? Je l'ai vu il y a un quart d'heure.

— On l'a appelé de Berlin. La chancellerie. Ça a l'air urgent.

Smith laissa percer de l'impatience dans sa voix :

— Vous feriez bien de vous presser. Dans le hall, là, première porte à gauche en entrant.

Il s'écarta pour laisser le pilote sauter à terre.

Cinq mètres plus loin, un gardien armé tenait un Dobermann en laisse ; il ne prêta aucune attention à cette scène ; avec son visage bleui de froid engoncé par le col retourné de son manteau, ses mains enfoncées au plus profond de ses poches, son haleine figée dans l'air glacial, il s'intéressait trop à ses propres malheurs pour consacrer du temps à de ridicules soupçons.

Smith suivit le pilote, entra derrière lui dans le hall, et saisit discrètement son *Lüger* par le canon. Il n'avait pas l'intention d'assommer l'Allemand, mais le choix ne lui fut pas laissé. À peine, en effet, l'aviateur aperçut-il le *Lüger* de Schäffer pointé sur sa poitrine que ses épaules se soulevèrent : préliminaire, pensa le major, à un appel au secours. La crosse du *Lüger* s'abattit ; Schäffer recueillit la victime dans ses bras, et la coucha doucement sur le sol.

Une minute plus tard, l'Américain sortit du local, revêtu de la combinaison allemande – elle ne lui allait pas très bien, mais les vêtements de ce genre ne sont à la taille de personne – et la casquette de la Luftwaffe tirée sur les yeux.

Smith referma la porte, éteignit la lumière, ouvrit les rideaux et prit position derrière son *Lüger*, prêt à intervenir à travers les vitres. Schäffer sautait déjà dans l'appareil. Le gardien s'était rapproché, mais il se battait les flancs pour se réchauffer, et ne regarda même pas le « pilote ».

Trente secondes plus tard Schäffer revint à terre ; il se redressa, examina un petit objet en le présentant à la lumière du lampadaire, puis secoua la tête d'un air désolé, salua vaguement le gardien, et

rentra dans l'immeuble.

— Vite et bien fait, dit Smith pour l'accueillir dans la pièce où il avait rallumé la lumière après avoir tiré les rideaux.

— La peur donne des ailes, patron !... Je suis toujours prompt quand je me sens nerveux. Avez-vous vu la taille des crocs du monstre salivant que le gardien tient en laisse ?

Il jeta un coup d'œil sur l'objet qu'il avait rapporté, puis le laissa tomber à terre, et l'écrasa d'un coup de talon :

— Le chapeau du distributeur. Je parierais qu'il n'y en a pas un seul en Bavière. Pas de ce type en tout cas. Que faisons-nous ? Vous allez me demander maintenant de tenir le rôle du standardiste ?

— Non ? Je ne veux pas épuiser le Mounet-Sully caché sous votre tunique.

— Le quoi ? J'ai l'impression que vous vous payez ma tête.

— L'artiste dramatique qui sommeille en vous. Vous n'avez plus de rôle à jouer ce soir, sinon celui du lieutenant Schäffer, le naïf Américain frais émoulu du Montana.

— Ce ne sera pas trop difficile.

Il jeta la combinaison sur l'Allemand que Smith avait bâillonné et ligoté :

— La nuit est froide, mon vieux ! En route pour le standard téléphonique.

— Oui. Mais en chemin, j'aimerais voir où ils en sont, avec le brave Carnaby-Jones.

*

* *

Deux étages plus haut, Smith s'engagea dans le couloir central de l'immeuble, et s'arrêta devant une porte aux panneaux sculptés. Il fit signe à Schäffer d'éteindre la lumière, et, dans une obscurité absolue, tourna le bouton et poussa. La porte s'ouvrit sans bruit : quarante-cinq centimètres, pas plus. Les deux hommes se fauilèrent par l'entrebâillement, et refermèrent derrière eux.

La pièce, si un local aussi vaste pouvait se contenter du nom de pièce, mesurait au moins vingt mètres sur neuf. L'extrémité où se tenaient Smith et Schäffer paraissait enrobée de nuit, par comparaison

avec la lumière crue répandue à l'autre extrémité et au milieu par trois immenses suspensions.

Les arrivants ne se trouvaient pas de plain-pied avec le plancher de ce salon, mais sur une galerie – la tribune des choristes annoncée par le major. Elle occupait toute la largeur de la pièce, et avançait de cinq mètres environ de chaque côté. Des orgues en occupaient une bonne partie ; la console à droite de la porte, les tuyaux à gauche. Le bâtisseur de ce château avait certainement aimé les chœurs et la musique sacrée, ou cru qu'il les aimait. En face de la porte, des marches de bois permettaient de descendre dans le salon proprement dit, entre deux rampes aux sculptures tarabiscotées.

Smith avait utilisé l'expression qui convenait en appelant cette pièce le salon doré. Tout y était en or, ou doré ou couleur d'or. Sous le bois doré des suspensions, un immense tapis aux tons d'or courait d'un mur à l'autre ; son épaisseur aurait fait verdier de jalousie un ours blanc. Les meubles, ornés de serpents ondulants ou hérissés de gargouilles, étaient en bois doré ; divans, sofas et fauteuils étaient tapissés de tissu lamé d'or. Un immense miroir blanc et or pendait au-dessus d'une colossale cheminée blanche et or, où crépitaient joyeusement des bûches de sapin. Les lourds rideaux auraient pu être faits d'or martelé. Mais les lambris juraient : ils élevaient jusqu'au plafond des panneaux et des sculptures qui s'obstinaient à donner l'apparence du chêne. Peut-être avaient-ils perdu leur plaquage d'or original. Seul un monarque fou pouvait avoir conçu pareil décor, « seul un roi décadent de Bavière pouvait y avoir vécu », pensa Smith.

Trois hommes, confortablement assis autour du feu, semblaient entretenir une amicale conversation d'après-dîner, en buvant du café et des liqueurs qu'Anne-Marie avait disposés pour eux sur une table roulante, évidemment dorée. La jeune femme était hélas aussi décevante que les lambris ; alors qu'elle aurait pu porter une robe en lamé or, elle était vêtue d'un long fourreau de soie blanche, qui s'accordait admirablement, d'ailleurs, avec sa chevelure blonde et son teint bruni par la neige. Elle semblait parée pour une soirée à l'Opéra.

Smith n'avait jamais vu l'homme qui lui tournait le dos, mais comme il reconnut les deux autres, il l'identifia immédiatement ; c'était le colonel Paul Kramer, le directeur adjoint du Service Secret allemand, considéré par le MI6, le contre-espionnage britannique, comme le cerveau le plus brillant et le plus puissant des Services de Renseignements allemands. L'homme à surveiller. L'homme à craindre. On disait de lui : « jamais il ne commet deux fois la même faute » ; et personne ne se rappelait à quand remontait sa dernière erreur.

Kramer se versa de la fine Napoléon, et regarda son voisin de gauche, un homme grand, grisonnant, mais plein de prestance encore dans son uniforme de Reichsmarschall de la Wehrmacht. Puis il porta les yeux sur le personnage assis en face de lui, un général de division de l'armée américaine, au visage fin, distingué, à la chevelure gris fer. Sans compteur électronique, il était difficile de dire quel était le général le plus décoré.

— Vous me rendez la tâche difficile, général Carnaby, dit Kramer après avoir bu une gorgée d'alcool. Très, très difficile.

— Vous êtes l'artisan de vos propres difficultés, mon cher Kramer, répondit Cartwright Jones d'un ton dégagé. Vous, et le général Rosemeyer. À mon sens, il n'y a aucune difficulté.

Il se retourna en souriant vers Anne-Marie :

— Pourrais-je avoir encore une goutte de cette excellente fine, mademoiselle. Ma parole, nous n'avons rien d'approchant au Q.G. du Commandement Suprême Interallié. Vous avez beau être en quarantaine dans ce nid d'aigle alpin, vous connaissez l'art du bien-vivre, messieurs.

— Qu'est-ce que cela signifie ? murmura Schäffer à l'oreille de Smith. Pourquoi ne met-on pas Jones sur le gril ? Remplace-t-on maintenant la scopolamine par le cognac ?

— Chut !

Jones sourit à Anne-Marie qui lui remplissait son verre, puis il humecta ses lèvres, soupira de satisfaction, et reprit la conversation :

— ... À moins que vous ayez oublié, mon cher Rosemeyer, que l'Allemagne est l'une des puissances signataires de la Convention de la Haye.

— Je ne l'ai pas oublié, répondit le Reichsmarschall d'une voix contrainte. Si j'étais libre, général... Mais j'ai les mains liées. J'ai reçu des ordres de Berlin.

— Rendez donc à Berlin ce qui appartient à Berlin ; je m'appelle Carnaby, George Carnaby. Mon grade est celui de général de division. J'appartiens à l'armée de terre des États-Unis d'Amérique.

— Et je suis chargé de la coordination d'ensemble des plans de l'offensive projetée pour créer un Second Front en Europe, ajouta l'Allemand d'une voix morose.

— Le Second Front ? Qu'appellez-vous ainsi ? demanda Jones d'un air fort intéressé.

— Général, répliqua Rosemeyer sur un ton accablé, j'ai fait tout ce

que j'ai pu. Croyez-moi. Depuis des heures, je retiens Berlin. J'ai persuadé, ou plutôt j'ai essayé de persuader le Haut Commandement allemand, que le simple fait de votre capture oblige les Alliés à modifier leurs plans d'invasion, et que par conséquent les plans actuels n'ont plus d'intérêt pour nous. Mais on ne m'a pas écouté. Pour la dernière fois, puis-je vous prier...

— Dites-leur que je suis le général de Division George Carnaby, de l'armée américaine, répéta Jones sans émotion apparente.

— Je n'attendais rien d'autre, admit Rosemeyer d'une voix lasse. Comment un officier général pourrait-il réagir autrement ? Je suis donc obligé de remettre l'affaire entre les mains du colonel Kramer.

Jones but une nouvelle gorgée de cognac, et regarda Kramer d'un air pensif.

— Le colonel ne semble pas particulièrement satisfait, dit-il.

— Je ne le suis pas, mon général. D'ailleurs, la suite m'échappe. J'ai reçu mes ordres, moi aussi. Anne-Marie va s'occuper de vous.

— Cette ravissante personne ? demanda Jones en levant des sourcils incrédules. Serait-elle experte en arrachage d'ongles ?

— Non. En piqûres hypodermiques seulement. Elle a ses diplômes d'infirmière.

Une sonnerie tinta. Kramer décrocha un téléphone, près de son fauteuil.

— Oui ?... Ah !... On les a fouillés, naturellement ?... Très bien...

Il raccrocha, puis regarda Jones en souriant :

— Des visiteurs, dit-il. Des parachutistes. Vous serez certainement ravi de les rencontrer, mon général. Ils venaient ici justement pour vous chercher.

— Pour me chercher ? Je comprends mal...

— Carraciola et compagnie, murmura Smith à l'oreille de son collègue. Filons vite.

— Maintenant ? Au moment où ils veulent faire parler Jones ?

Schäffer était éberlué.

— Pas conforme à votre sens de l'éthique, lieutenant, mais ne craignez rien ; ces gens-là savent vivre ; ils finiront le cognac avant de piquer Jones. Nous avons le temps.

— Je débarque vraiment du Montana !... répondit tristement l'Américain.

Les deux visiteurs sortirent avec autant de discrétion qu'ils étaient entrés. Le corridor était désert. Smith alluma, partit d'un pas vif, descendit un étage, tourna vers la gauche, et s'arrêta devant une porte baptisée TELEFON ZENTRALE. « Standard téléphonique », traduisit Schäffer. Smith hocha la tête d'un air faussement admiratif, colla son oreille à la porte, puis s'agenouilla pour regarder par le trou de la serrure, et essaya d'ouvrir sans se relever. Une voix parlait au téléphone. La porte résista.

— Ces salauds sont méfiants, dit Schäffer en choisissant un rossignol.

— Essayons plutôt la porte voisine. Ici, on nous entendrait.

La porte suivante n'était fermée qu'au loquet. Smith la poussa ; la pièce sombre parut vide.

— Moment, bitte ! Ordonna une voix sèche derrière les visiteurs.

Ils se retournèrent sans hâte ; à trois mètres d'eux, un soldat les menaçait de sa mitraillette ; ses yeux allaient et venaient entre les deux visages et le sac du major. Smith fusilla l'homme des yeux et porta l'index à ses lèvres.

— *Dummkopf* ! (Imbécile) murmura-t-il entre ses dents serrées. Silentium ! Engländer !

Il passa de nouveau la tête par l'entrebâillement de la porte, puis leva et agita la main pour recommander la prudence. Quelques secondes plus tard, il recula d'un pas, releva la tête, sourcils froncés, et fit signe à Schäffer de prendre sa place. L'Américain examina à son tour la pièce obscure... et vide. Sur le visage du soldat, la curiosité l'emportait maintenant sur la méfiance.

— Qu'allons-nous faire, mein Gott ? demanda Schäffer en se redressant.

— Je ne le sais pas. Le colonel Kramer les veut vivants. Mais...

— Qu'y a-t-il ? S'enquit le soldat, qui avait perdu toute méfiance en entendant prononcer le nom de Kramer. — Qui est-ce ?

— Tu es encore là, toi ? Riposta le major. Enfin, regarde ; mais vite.

Les yeux brillants de curiosité, le soldat qui sentait venir peut-être l'occasion de passer caporal, approcha sur la pointe des pieds. Deux coups de crosse simultanés sur ses tempes mirent un point final à ses fugitives espérances de promotion. Schäffer le tira dans la pièce, puis ferma la porte, tandis que Smith allumait l'électricité. Lorsque le soldat revint à lui, deux revolvers le regardaient.

— Ces petits bouchons sont des silencieux, lui dit Smith, si tu veux jouer les héros, tu es mort. Mourir pour la patrie, c'est très bien quand cela sert à quelque chose ; mais dans ton cas, ça ne servirait à rien. Compris ?

Le soldat les dévisagea, calcula ses chances, admit n'en posséder aucune, et baissa la tête.

— Fort bien, lui dit Schäffer ; tu es peut-être trop zélé, l'ami, mais tu n'es pas fou. Couche-toi par terre, les mains dans le dos.

Pendant ce temps, Smith examinait la pièce ; une table au centre, et une chaise ; des étagères métalliques et des classeurs le long des murs. Ce devait être un local d'archives peu fréquenté. En tout cas, il n'avait pas le choix. Il aida l'Américain à finir de bâillonner et d'entraver l'Allemand, qui pour plus de sûreté fut attaché à une étagère scellée.

Le major ouvrit la fenêtre. Au loin, la gare achevait de se consumer. Le local donnait donc bien au nord. La fenêtre voisine laissait passer de la lumière ; le standardiste n'avait pas fermé ses volets. Un gros câble électrique isolé, fixé à un fil d'acier aussi gros que lui, sortait du local et descendait le long du mur.

— Est-ce lui ? demanda Schäffer.

— Je le pense. Passez-moi la corde.

Schäffer en déroula quelques mètres, tandis que Smith faisait un nœud de chaise double à l'extrémité, et passait ses jambes dans les boucles. Le major s'assit ensuite sur l'appui de la fenêtre, jambes à l'extérieur, puis se retourna et se laissa glisser dehors. L'Américain prit un retour sur une patte de scellement.

— Allez-y, dit-il.

Smith lâcha prise ; Schäffer le laissa descendre quatre mètres plus bas. Le major utilisa ses deux pieds et sa main gauche pour se déplacer transversalement le long du mur, et bientôt, Schäffer aidant, il se balança comme un pendule au bout de sa corde. A la cinquième oscillation, l'amplitude du mouvement lui permit de saisir le fil d'acier, et, s'y accrochant des deux mains, il grimpa jusqu'à la fenêtre du standard. Le câble isolé contenait très probablement des fils du téléphone, mais... le major se souciait peu de poser la lame de son couteau sur une alimentation électrique à haute tension, et il voulait vérifier.

Il risqua un œil prudent devant la fenêtre ; le standardiste lui tournait le dos, et d'ailleurs semblait fort occupé à discourir dans son téléphone. Il grimpa de vingt centimètres encore, et repéra une gaine

noire qui paraissait être le prolongement du câble extérieur ; cette gaine longeait un mur, entrait dans le meuble du standard, et n'en ressortait pas. Smith descendit d'un mètre, sortit son couteau de commando, et scia le câble.

Cela fait, il remonta. L'opérateur s'agitait : il tournait furieusement une manivelle ! Vingt secondes plus tard, il abandonna la partie, et se laissa aller sur le dossier de son siège, les bras ballants, vaincu par les événements. Smith adressa un signe à Schäffer qui raidit le câble de nylon, puis il lâcha son fil d'acier, et reprit son mouvement pendulaire, mais en s'efforçant de l'amortir cette fois.

*

* *

Mary consulta sa montre pour la dixième fois en dix minutes, écrasa sa cigarette, se leva, ouvrit son sac, vérifia que le cran de sûreté du Mauser était enlevé, referma le sac, et s'approcha de la porte. À peine avait-elle commencé à tourner la poignée, que des doigts tambourinèrent sur le panneau. Elle hésita, regarda le sac, s'affola, chercha où le cacher, mais il était trop tard. Déjà le vantail tournait, et le sourire enjôleur de Von Brauchitsch apparaissait.

— Ach, Fräulein ! dit-il en voyant le sac. J'ai de la chance. J'arrive à point pour vous accompagner là où vous désirez aller.

— M'accompagner, répondit-elle, les joues empourprées. Ce n'est pas la peine. Ce que j'ai à faire peut attendre. Vous vouliez me voir, capitaine ?

— Bien sûr.

— À quel propos ?

— À propos... de tout et de rien. À propos de vous. Je voulais vous voir pour le simple plaisir de vous voir. Est-ce défendu ? Vous êtes la plus jolie fille que nous ayons vue depuis... Il hocha la tête et lui prit la main. Permettez-moi de vous accueillir selon les lois de l'hospitalité bavaroise. Nous avons transformé une salle d'armes en un ravissant *Kaffeestube*. Descendons y boire une tasse de café.

— Mais... mon service... Mary avait parfaitement retrouvé ses esprits. Il faut que je voie la secrétaire du colonel.

— Celle-là ? Elle peut attendre. Le ton manquait totalement de cordialité. Nous avons un tas de choses à nous dire.

— Vous le croyez ? Comment résister à la séduction de ce sourire. Mary se sentit obligée de répondre avec la même bonne grâce. Au sujet de quoi, par exemple ?

— De *Düsseldorf*.

— De *Düsseldorf* ?

— Oui. C'est votre ville natale, mais c'est aussi la mienne.

— Vraiment ! Que le monde est petit ! Allons bien vite parler de *Düsseldorf*.

Elle souriait. Elle souriait, tout en se demandant comment les lèvres pouvaient encore sourire lorsque le cœur était plus froid que la tombe.

Pour la seconde fois dans le même quart d'heure, Smith et Schäffer s'arrêtèrent sur le seuil de la porte desservant la tribune du salon doré. Le major éteignit la lumière, tendit l'oreille, fit passer l'Américain, puis entra. Toutefois, avant de refermer la porte, il étendit le bras dans le couloir par l'entrebâillement, et ralluma. Il pensait ne plus utiliser cette issue ce soir-là, ni un autre, et ne voulait pas attirer l'attention sur le secteur. On ne survit souvent qu'en évitant soigneusement jusqu'aux dangers les plus lointains en apparence.

Les deux visiteurs avancèrent jusqu'au large escalier qui permettait de descendre au salon lui-même, et s'assirent sur des bancs de chêne, de part et d'autre du passage central. La pénombre les rendait invisibles d'en bas.

« Le V. S. O. P. de Kramer fait les frais de la fête » pensa Smith, en voyant que le colonel, le Reichsmarschall, Jones et Anne-Marie avaient été rejoints par trois autres dégustateurs. Carraciola, Thomas et Christiansen étaient là, en effet, non plus enchaînés sous bonne garde, mais confortablement installés sur l'un des somptueux divans lamé or, le verre à la main.

Anne-Marie elle-même buvait avec eux, comme s'il avait fallu arroser quelque événement heureux.

Kramer porta un toast en regardant le divan. « À votre santé, messieurs. » Il se retourna vers Rosemeyer :

— Trois de nos meilleurs agents d'Europe, mon général.

— Ces gens sont probablement un mal nécessaire, répondit le Reichsmarschall sans déguiser son mépris pour les espions. Leur courage, en tout cas, est certain. A votre santé.

— À votre santé, dit à son tour Jones, qui s'avança sur le bord de son fauteuil, et jeta son verre dans le feu, au lieu de boire.

Le cristal sonna clair en se brisant, tandis qu'une longue flamme bleue s'élevait au-dessus des bûches rougeoyantes.

— C'est ainsi que je bois à la santé des agents doubles.

À la tribune, Schäffer se pencha vers Smith.

— Ne m'avez-vous pas dit que pour interpréter Shakespeare, on trouvait mieux ?

— Rappelez-vous qu'on ne l'avait encore jamais payé vingt-cinq mille dollars pour une soirée.

— Doucement, mon général, protesta Kramer. Ce sont de très beaux verres de Venise.

Mais il retrouva le sourire pour continuer :

— Je comprends fort bien, d'ailleurs, ce geste d'impatience. Quand un homme éprouve la déception d'apprendre que ses sauveteurs travaillaient en fait pour le camp adverse...

— Un agent double est un traître, pesta Jones.

Kramer sourit encore avec condescendance, puis s'adressa aux trois agents en question :

— Parlez-moi du voyage de retour, maintenant. Est-il aussi bien organisé que l'aller ?

— C'est à peu près la seule précision que le major Bouche-Cousue nous ait donnée, répondit Carraciola d'un air renfrogné. Un *Mosquito* doit venir nous prendre à Salen, un hameau où existe une petite bande d'atterrissage, au nord de Frauenfeld, en Suisse.

À la tribune, Schäffer se pencha encore vers Smith :

— Je ne vous croirai plus jamais, dit-il d'un ton admiratif.

— Salen, répéta Kramer. Nous connaissons très bien l'endroit. Il s'y passe de curieuses choses. Les Suisses sont très forts pour fermer les yeux quand ça les arrange. Mais nous avons nous-mêmes quelques bonnes raisons de ne pas protester trop vigoureusement. Donc, ce sera Salen. Envoyez un message à Londres. Fixez une heure de rendez-vous. Je vais vous donner un hélicoptère pour gagner la frontière – c'est plus commode que le train ; puis une embarcation pneumatique pour franchir le Rhin. Vous n'aurez qu'une toute petite trotte à faire à pied pour gagner le terrain d'atterrissage, et vous arriverez deux heures après à Whitehall pour informer vos chefs du transfert de Carnaby à Berlin.

— À Whitehall ? demanda Thomas, secouant la tête en un geste de dénégation. Pas question, mon colonel. Avec Smith et l'Américain en liberté ? Vous n'y pensez pas. S'ils découvraient la vérité, nous serions dans de beaux draps ! Un petit bout de télégramme à Londres, et...

— Pour qui nous prenez-vous ? Coupa Kramer. Vous pourrez annoncer en même temps le décès regrettable de vos deux officiels. Dès que nous avons trouvé le poste de radio encore chaud à la

consigne, nous avons fait venir des chiens. Smith et Schäffer avaient été les derniers à toucher cet instrument. Les Dobermanns ont trouvé leur piste sans une hésitation ; ils l'ont suivie d'abord jusqu'à un garage du village, puis à la station inférieure du *Luftseilbahn*.

— Du téléphérique ? demanda Thomas, incrédule.

— Oui. Votre major Smith est un fou, ou un individu terriblement dangereux. Je dois avouer que je ne sais rien de lui. Au téléphérique, les chiens ont perdu la trace. Leurs maîtres les ont fait tourner autour de la station, les ont conduits à l'intérieur de la cabine : rien. Piste perdue. Le gibier s'était évanoui dans l'atmosphère.

— C'est alors qu'un des soldats a conçu l'idée géniale d'explorer... l'atmosphère, justement, si l'on peut dire. Il a escaladé le toit de la station, et a découvert les marques laissées par le passage de deux hommes. Cela nous a conduits tout naturellement à examiner le toit de la cabine, et nous y avons trouvé leurs traces.

— En sorte qu'ils sont dans le château ! s'exclama Christiansen.

— Et en sortiront les pieds devant.

Le colonel se laissa aller sur le dossier de son siège.

— N'ayez aucune crainte, messieurs. Les issues sont bloquées

— Y compris la station supérieure du téléphérique. Les postes de garde sont doublés. Et tous les hommes disponibles viennent de commencer un ratissage complet du *Schloss Adler*, étage par étage.

À la tribune, les deux officiers échangèrent des regards songeurs.

— Je suis moins rassuré que vous, dit Thomas. Ce diable d'homme a des ressources insoupçonnées.

— Quinze minutes, Thomas. Je n'en demande pas davantage.

Kramer se tourna vers Jones :

— Ne croyez pas que je m'en réjouisse mon général, mais il faudrait peut-être que nous nous occupions de votre... médication.

Jones dévisagea Thomas, Christiansen et Carraciola avant de porter les yeux sur Kramer.

— Vous êtes un porc, lui dit-il lentement et distinctement.

— Croyez que ceci heurte mes principes, général Carnaby, déclara Rosemeyer sur un ton embarrassé. Si nous pouvions éviter d'en venir à des méthodes...

— Vos principes ! Vous me faites rire !

Jones se leva brusquement, et poursuivit d'une voix forte :

— Vous n'avez ni principes ni morale ! Vous ne respectez même pas les conventions internationales ! Permettez-moi de mettre en doute l'honneur des officiers du Troisième Reich !

Il ôta sa tunique d'uniforme, releva sa manche de chemise gauche, et se rassit. Un lourd silence régna quelques instants, puis Kramer adressa un signe à la jeune Allemande, qui posa son verre et sortit par une porte latérale. Si les hommes semblaient gênés, Anne-Marie ne l'était pas. Et cela crevait les yeux ; la joie qu'elle éprouvait d'avance se trahissait dans son demi-sourire.

Smith et Schäffer tournèrent encore les yeux l'un vers l'autre ; mais leurs regards n'étaient plus songeurs ; c'étaient ceux de deux hommes qui savent ce qu'ils ont à faire, et sont décidés à le faire. Ils se levèrent avec mille précautions, ajustèrent les courroies de leurs *Schmeisser* jusqu'à amener les mitraillettes en position horizontale de tir, la crosse contre la hanche, puis ils commencèrent à descendre l'escalier, chacun d'un côté, en restant le plus près possible de la rampe pour éviter de faire crier les marches.

Ils atteignaient le milieu de l'escalier, et commençaient à sortir de la pénombre, lorsqu'Anne-Marie reparut. Elle portait un plateau métallique sur lequel étaient disposés une ampoule remplie d'un liquide incolore, une bouteille d'alcool, une seringue hypodermique, et du coton hydrophile. Elle déposa le plateau sur une petite table, près de Jones, ouvrit l'ampoule, et en aspira le contenu avec la seringue.

Smith et Schäffer avaient atteint le pied de l'escalier ; ils avançaient en pleine lumière vers la cheminée. Les gens groupés devant celle-ci n'avaient qu'à tourner la tête pour les voir. Mais personne ne songeait à tourner la tête ; les regards restaient collés aux doigts d'Anne-Marie, collés par le plaisir ou le dégoût selon le cas. Et les deux visiteurs avançaient toujours sur l'épaisse carpeete qui étouffait leurs pas.

D'un geste de professionnelle, mais avec une ombre de sourire sur les lèvres, l'Allemande frictionna une partie de l'avant-bras de Jones à l'aide d'un tampon imbibé d'alcool, puis elle prit le poignet gauche de l'acteur dans sa main gauche, et leva l'aiguille hypodermique. Les assistants se penchèrent inconsciemment en avant pour mieux voir. L'aiguille brillait sous les lustres tandis que l'Allemande cherchait où piquer.

— Et voilà comment on gaspille de la bonne scopolamine, mes amis, dit Smith. Cet individu n'a rien à vous apprendre.

Le temps parut suspendre son vol durant un instant de totale incrédulité, puis la seringue chut, et les têtes se retournèrent vers les deux mitraillettes qui balayaient gentiment le groupe. Le colonel

Kramer fut le premier à reprendre ses esprits, comme on pouvait s'y attendre. Sa main avança imperceptiblement en direction d'un bouton de sonnette sur la table voisine de son fauteuil.

— Pas touche, mon cher Kramer, ordonna Smith du ton le plus anodin.

Lentement, à regret, la main se retira.

— Après tout, reprit Smith avec cordialité, pourquoi pas ? Sonnez donc, si vous le désirez.

Kramer lui lança une œillade aiguë, où la méfiance se mariait à l'étonnement.

— Vous pouvez remarquer, mon cher Kramer, que mon arme n'est pas dirigée vers vous, mais vers lui, il couvrit Carraciola. « Vers lui », il visa Thomas. « Vers lui », il menaça Christiansen. « Et vers lui ! »

Ce disant, il pivota brusquement et enfonça le canon de son arme dans les côtes de Schäffer qui fut déséquilibré.

— Jetez cette mitraillette ! Vite !

— Jeter ma mitraillette... répéta l'Américain totalement ahuri. Mais...

Il n'en put dire davantage. Le major avança d'un pas en levant son arme verticalement, et en abattit violemment la crosse au creux de l'estomac de Schäffer. Celui-ci hurla de douleur, et se plia en deux en portant les mains à hauteur de son diaphragme.

— Vite, j'ai dit !

Le lieutenant réussit à se redresser à moitié, le visage grimaçant de douleur, fit glisser la courroie de son épaule, et laissa tomber le *Schmeisser* sur le tapis.

— Asseyez-vous ici.

Smith montrait une chaise entre le fauteuil du Reichsmarschall et le divan des trois espions. L'Américain s'y laissa tomber en murmurant des injures indistinctes. « Si je vis cent ans... » commença-t-il d'une voix chevrotante.

— Si vous vivez cent ans, vous ne ferez rien de plus, Schäffer. Vous êtes une petite tête, comme vous dites élégamment. Un vilain !

Il s'assit en prenant ses aises, auprès de Kramer :

— C'est un Américain un peu simpliste, expliqua-t-il. Je l'ai amené avec moi par respect pour la couleur locale. Nous sommes Interalliés, à Londres.

— Je vois, répondit le colonel qui, de toute évidence, ne voyait

rien du tout. Toutefois, si vous pouviez nous expliquer...

Smith, l'invita à se taire, d'un geste assez cavalier.

— Chaque chose en son temps, mon cher Kramer. Chaque chose en son temps. Comme je vous le disais, belle Anne-Marie...

— Comment diable connaissez-vous son nom ? demanda Kramer avec vivacité.

Pour toute réponse, Smith lui adressa un sourire énigmatique.

— Comme je vous le disais, poursuivit-il, vous perdez votre scopolamine. Ce produit ne peut que vous apprendre la vérité sur cet individu, à savoir qu'il n'est pas plus Carnaby que général, et n'a aucune idée du Second Front. Ce monsieur s'appelle Cartwright Jones, il est américain, théâtral de profession, et les Alliés lui ont offert un joli cachet de vingt-cinq mille dollars pour personifier ici Carnaby ; il se retourna vers Jones qu'il salua. Toutes mes félicitations, monsieur Jones. Vous avez joué ce rôle à la perfection. Dommage que vous deviez passer le reste de la guerre dans un camp de concentration.

En apprenant cette nouvelle stupéfiante, Kramer et Rosemeyer s'étaient levés ; les trois espions s'étaient à demi dressés sur leur divan ; tous les visages reflétaient la même incrédulité. Si Cartwright avait été le premier Martien à visiter notre planète, il n'eût pas soulevé plus d'intérêt... ni de consternation.

— Très intéressant, n'est-ce pas, mon cher Kramer ?... Mais il y a mieux. C'est l'étonnement manifesté par ces trois-là.

Il désignait Thomas, Carraciola et Christiansen.

— Est-ce vrai ? demanda Rosemeyer à Jones, d'une voix caverneuse. Dit-il la vérité ? Pouvez-vous...

— Comment... comment avez-vous appris cela ? répondit Jones à Smith. Qui donc êtes-vous... monsieur ?

— Un étranger dans la nuit... J'ai fait halte en passant, dirons-nous. Mais ne vous affolez pas ; les Alliés vous donneront peut-être vos dollars après la guerre – s'il leur en reste. Je ne miserais pas là-dessus, cependant. D'autre part, si les lois internationales autorisent à fusiller un soldat ennemi déguisé en civil, la proposition inverse est peut-être également légale ; on fusille peut-être les civils ennemis déguisés en soldats.

Il étouffa poliment un bâillement, puis s'adressa à la belle Anne-Marie.

— Je serais comblé si – avec votre permission, mon cher Kramer – je pouvais goûter à mon tour cette remarquable fine Napoléon. Les

voyages sur le toit des cabines de téléphériques sont très nocifs pour la circulation artérielle.

L'Allemande hésita, regarda Kramer, Rosemeyer, et ne recevant ni encouragement ni désapprobation, haussa les épaules, emplit un verre, et le tendit à Smith qui en huma longuement le bouquet avant d'y goûter.

— Dommage qu'une aussi bonne marchandise ait été gaspillée dans le gosier de ces ennemis du Troisième Reich, dit-il ensuite à Kramer en désignant le divan.

— Ne l'écoutez pas, colonel Kramer, hurla Carraciola. C'est du bluff ; il essaye...

Smith pointa sa mitrailleuse sur la poitrine de ce braillard.

— Taisez-vous, dit-il posément, ou je vais vous faire taire, vilain traître. Je vous donnerai une chance de prouver votre bonne foi tout à l'heure. Et nous verrons qui bluffe.

Il posa sa mitrailleuse sur ses genoux, avant de poursuivre à l'adresse de Kramer :

— Je trouve assez déplaisant de garder ce méprisable trio au bout de mon arme, au lieu de converser tranquillement avec vous. N'auriez-vous pas quelqu'un sous la main, pour les surveiller ? Un homme de confiance, qui saura tenir sa langue par la suite.

Il se cala confortablement au fond de son siège, en ignorant les regards mauvais que lui jetaient ses quatre anciens compagnons. Kramer le dévisagea longuement, puis hocha la tête d'un air pensif, et décrocha le téléphone.

*

* *

La salle d'armes – convertie en Kaffeestube – avait été conçue et réalisée dans le même style que le restant du *Schloss Adler*. Elle semblait issue d'un rêve médiéval, ou d'un cauchemar, selon les goûts et les inclinations des clients. Dallée, lambrissée de bois sombre, le plafond soutenu par d'énormes poutres apparentes grossièrement équarries, et noircies de fumée, ses murs étaient garnis d'armes rouillées de toutes sortes, et de multiples armoiries – quelques-unes authentiques peut-être. Des armures occupaient les coins. Des canapés à trois faces tapissaient la pièce, dont le centre était occupé par une demi-douzaine de tables empruntées à un réfectoire monastique,

entourées chacune de deux bancs grossiers. Les lampes à pétrole suspendues au plafond par des chaînes répandaient une lumière avare, et l'atmosphère donnait aux arrivants une impression d'intimité complice, ou de menace latente, selon leur état d'esprit. L'effet produit sur Mary était aisé à deviner.

Au moment où elle entrait avec Von Brauchitsch, quelques militaires bottés, casqués et armés jusqu'aux dents s'apprêtaient à sortir. Le capitaine échangea trois phases avec l'un d'eux.

— Eh bien, que vous avais-je annoncé ? demanda joyusement l'Allemand à sa compagne, après l'avoir installée près de lui sur un canapé du fond. Nous allons boire un café en harmonie avec les lieux.

Elle pensa qu'un café en harmonie avec les lieux aurait goût de ciguë, « Que voulaient ces gens-là ? demanda-t-elle. Ils avaient l'air de chercher quelqu'un. »

— Aucune importance. Occupons-nous de nous-mêmes.

— Vous savez ce qu'ils voulaient, puisque vous leur avez parlé.

— Ils prétendent que des espions sont entrés dans le château ! Von Brauchitsch éclata de rire, en levant les bras au ciel : Vous vous rendez compte ! Des espions au Q.G. de la Gestapo ! Ils ont dut venir à cheval sur des manches à balai. Le gouverneur du *Schloss Adler* raisonne comme un tambour. Il voit des espions ici une fois par semaine. Revenons à *Düsseldorf*.

Mary avait bu d'un trait sa tasse de café. Le capitaine s'en aperçut, et lui en proposa une seconde.

— Non, dit-elle. Réellement, je dois partir.

Il rit, et posa la main sur celle de la jeune fille.

— Partir ? Ou voulez-vous aller ? C'est une mauvaise excuse ; on ne peut aller nulle part, dans ce château... Fräulein ! Deux autres cafés, je vous prie, et bien arrosés de Schnaps, cette fois-ci.

Pendant qu'il donnait cet ordre, Mary regarda subrepticement sa montre, et une grimace de dépit lui déforma le visage ; mais deux secondes plus tard elle avait retrouvé son sourire :

— Ainsi, nous sommes tous les deux nés à *Düsseldorf*...

*

* *

Le salon doré avait accueilli une personne de plus : un long sergent au visage maigre, aux yeux durs, qui tenait sa mitraillette entre des mains expertes à la manier. Debout, jambes écartées, derrière le divan du « vilain trio », il ne détournait son attention de ces trois messieurs que pour jeter de brefs coups d'œil à Schäffer.

— La présence de ce gardien me délivre d'une sérieuse responsabilité, déclara Smith.

Il déposa son *Schmeisser* sur le tapis, se leva, et alla remplir lui-même son verre avant de s'accoter à la cheminée.

— Nous saurons vite la vérité, reprit-il. Anne-Marie, allez donc chercher trois autres ampoules de scopolamine... sans oublier les seringues.

— Mon colonel, cria Carraciola d'un ton désespéré. C'est de la folie furieuse. Vous n'allez pas...

— Sergent ! Riposta sèchement le major ; si ce type parle encore faites-le taire.

Le militaire enfonça brutalement le canon de son arme entre les omoplates du protestataire qui laissa tomber sa tête entre ses genoux, ivre de fureur, les poings crispés.

— Pour qui donc prenez-vous le Reichsmarschall Rosemeyer et le colonel Kramer ? poursuivit Smith. Des jobards ? Des imbéciles de votre espèce ? Vous n'imaginez pas qu'ils se laissent prendre à votre stupide mascarade. Mais je vais indiquer mon identité, la prouver, et dénoncer vos supercheries avant que nous en venions à la scopolamine. Anne-Marie !

La blonde Allemande s'éloignait déjà, ravie de son aubaine ; elle n'avait pas tous les soirs l'occasion d'exercer son ministère trois fois de suite. Elle se retourna en levant des sourcils interrogateurs, lorsqu'elle entendit son nom.

— Un instant, Fräulein, lui dit Smith, les yeux fixés au loin comme s'il cherchait à mettre au point une idée nouvelle ; puis il sourit, satisfait de sa propre découverte : Mais oui, nous allons faire cela. Anne-Marie, rapportez-nous trois calepins et trois crayons ou stylos, si vous pouvez en trouver.

— Trois calepins ? demanda Kramer. La vivacité de son regard démentait l'indolence de sa voix. Trois ampoules ? J'avais cru cependant que nous avions ici quatre ennemis du Reich !

— Trois seulement sont intéressants. Le quatrième compte pour du beurre, mon cher Kramer. Cet Américain... ne sait pas même quel jour nous sommes.

Il ne daigna pas regarder Schäffer, ni prendre un ton méprisant pour le démolir ainsi. Pour lui, cet homme était inexistant. Il choisit un cigare dans une boîte de marqueterie, et but une gorgée de fine.

— Commençons par le commencement. Qui suis-je ? Les indices d'abord, les preuves ensuite. Dans la meilleure tradition de la police. « Primo ; pourquoi ai-je provoqué la venue d'un de vos hommes, et abandonné mon arme ? Il marqua une pause, et répondit lui-même sur le mode sarcastique : pour rendre ma position plus précaire, naturellement. Secundo : pourquoi n'ai-je pas tué Weissner et ses trois soldats, lorsqu'ils étaient à ma merci, ce soir, si je suis un ennemi du Reich ? J'avoue à ce propos que j'ai eu du mal à freiner le zèle de notre jeune matamore d'Américain, prêt à se transformer en peloton d'exécution. »

— Vous avez laissé la vie sauve à Weissner, parce que vous ne pouviez pas faire autrement, crapule, répondit Carraciola. Les coups de feu vous auraient trahi.

Smith soupira, sortit un pistolet automatique, et tira. Une balle frappa le canapé rembourré, à quelques centimètres de l'épaule de Carraciola ; le bruit mat de cet impact couvrit celui du *Lüger*. Le silencieux était particulièrement efficace ! Le major lança le revolver sur un fauteuil vide, et adressa un sourire railleur à l'espion.

— Vous ne me connaissiez pas cette arme, hein ? Je n'ai pas tué Weissner, parce qu'un bon Allemand ne tue pas un autre bon Allemand.

— Etes-vous Allemand ? Le regard de Kramer n'avait rien perdu de sa vivacité, mais le ton semblait un tantinet moins neutre.

Le major se mit au garde-à-vous, claqua les talons puis s'inclina avec raideur.

— Johann Schmidt, à votre service. Devenu le major britannique John Smith de la Garde Noire Écossaise.

— Vous êtes rhénan, d'après votre accent, dit Kramer.

— Heidelberg.

— Curieux ! C'est ma ville natale. Smith sourit :

— En ce cas, nous avons sûrement des amis communs.

Une lueur étrange voltigea quelques instants dans le regard du colonel, qui murmura sans motif apparent : « Les colonnes de Charlemagne. »

— Et la fontaine, dans la cour du bon vieux Friedrichsbau, répartit Smith d'une voix nostalgique. Vous n'auriez pas dû évoquer ces

souvenirs du passé, mon cher Kramer. Pas encore... Où en étais-je ? Aux indices. Tertio : pourquoi ai-je simulé un accident d'auto ?... Parce que ces trois imposteurs n'auraient pas osé jouer leur grand jeu s'ils ne m'avaient cru mort. D'ailleurs, réfléchissez ; si c'était moi, l'imposteur, serais-je venu me jeter ici dans la gueule du loup, sachant que ma ruse était éventée ? Et de plus, pourquoi serais-je venu ici ? Il désigna Jones en souriant d'un air las : Pour sauver un autre imposteur ?

— J'ai hâte de savoir ce que nos trois visiteurs pourront dire, fit remarquer lentement Kramer.

— Inutile d'attendre. Je vais vous renseigner tout de suite ! hurla Christiansen en se dressant. Il se moque de vous ; il se fiche de vous tous autant que vous êtes. Il ment effrontément, et vous êtes trop bêtes pour le comprendre. C'est un tissu de mensonges du début à la fin.

— Suffit ! ordonna Kramer d'un ton glacial en levant la main. Vous venez de vous condamner vous-même. Cet officier n'a pas dit un mot qui ne soit parfaitement vraisemblable. Sergent Hartmann, si l'un de ces individus ouvre la bouche sans y être invité... pouvez-vous le faire taire, momentanément ?

Hartmann prit sa mitraillette dans sa main gauche, et décrocha de sa ceinture un casse-tête en cuir tressé dont il passa la courroie autour de son poignet.

— Avec cela, je peux, mon colonel

— Bien. Continuez, Schmidt.

Smith avait envie de boire à la santé de Christiansen, ou de lui épingler une médaille sur la poitrine, pour le remercier de lui avoir montré – involontairement – le défaut de la cuirasse de Kramer : l'orgueil blessé, la fierté professionnelle bafouée d'un esprit brillant qui venait de se laisser duper.

— C'est pour la même raison que j'ai usé de discrétion en venant ici, que j'ai voyagé sur le toit de la cabine du téléphérique, poursuivit le major. Ces messieurs n'auraient jamais osé se faire passer pour vos amis, s'ils m'avaient su présent, et vivant.

Le moment était venu d'exploiter la faiblesse du colonel :

— Mon cher Kramer, n'avez-vous pas songé qu'il est impossible de passer du toit du téléphérique à l'intérieur du *Schloss Adler* sans l'assistance d'une corde et d'un complice déjà dans les murs ?

— Tod und Hölle ! jura Kramer entre ses dents. Pour la seconde fois, en quelques minutes, il perdait la face. Effectivement, je n'ai pas pensé...

— Von Brauchitsch m'a aidé à pénétrer ici, continua Smith du ton le plus naturel. Il avait reçu ses ordres de Berlin, directement.

Il posa son verre sur le manteau de la cheminée, et alla se planter devant les trois espions.

— Dites-moi un peu pourquoi je sais que Jones est un imposteur, et pourquoi vous vous ne le savez pas ? Et si je ne suis pas Johann Schmidt, que fais-je ici ? Expliquez-nous donc un peu cela.

Les trois hommes gardèrent un mutisme lugubre.

— Parfaitement ; expliquez-le-nous, ordonna Kramer qui s'était levé, et avait rejoint Smith à trois pas du divan ; le regard inexpressif qu'il fit peser sur le trio parut plus menaçant qu'une explosion de colère.

— Schmidt, ne croyez-vous pas que cette plaisanterie a duré suffisamment ? demanda-t-il après un long silence.

— Pas tout à fait.

— Si. Vous m'avez convaincu.

— Je vous ai promis des preuves ; jusqu'ici vous n'avez eu que des indices. Je tiens à fournir une démonstration qui satisfasse le directeur adjoint du Service Secret allemand. Une preuve en trois points. D'abord, mon cher Kramer, connaissez-vous le nom du chef de notre réseau en Grande-Bretagne ?

Kramer hocha la tête affirmativement.

— Je vous propose de le demander à ces messieurs.

Les trois hommes se consultèrent des yeux, puis regardèrent Smith. Sans parler. Thomas humecta ses lèvres ; Kramer remarqua cette manifestation d'inquiétude. Le major sortit de sa poche un petit carnet rouge, en fit sauter le fermoir, arracha une page, referma le carnet et le remit en poche, puis écrivit un nom sur la page déchirée, qu'il tendit au colonel. Kramer lut.

— Ya, acquiesça-t-il.

Smith alla jusqu'à la cheminée, froissa le papier, et le jeta dans le feu.

— Vous possédez ici, dit-il en revenant vers le colonel, le poste émetteur le plus puissant de l'Europe Centrale.

— Vous êtes singulièrement bien informé, Schmidt.

— Smith, corrigea le major. Je vis sous le nom de Smith, je respire Smith, je suis Smith. Appelez le Q.G. du feld-maréchal Kesselring en Italie, et demandez le chef de son Deuxième Bureau.

— Serait-ce un des amis communs auxquels vous avez fait allusion ?

— Il a achevé ses études à l'Université de Heidelberg, mon cher Kramer. Comme vous. Et comme moi. On l'appelle maintenant le colonel Wilhelm Wilner ; mais au bon vieux temps, c'était plutôt Willi-Willi.

— Vous savez cela ? Alors inutile de l'appeler.

— L'amiral Canaris ne vous approuverait pas.

— Vous connaissez également mon chef ?

Le ton de Kramer devenait de plus en plus amical.

— L'orgueil et la suffisance me porteraient à dire oui, mais la modestie et le culte de la vérité m'en empêchent. Non. Je travaille pour l'amiral, mais je ne le connais pas.

— Je n'éprouve absolument aucun doute sur l'identité de Johann Schmidt, intervint Rosemeyer ; mais je vous prie de faire ce qu'il demande.

Kramer demanda la communication, et l'attente commença. Elle fut longue. Affalé dans un fauteuil, le cigare dans une main, le verre dans l'autre, Smith était l'insouciance faite homme. Si Schäffer et ses trois complices éprouvaient un sentiment analogue de confiance en l'avenir, ils le cachaient bien. Derrière le divan, Hartmann surveillait son troupeau ; le casse-tête lui démangeait la main. Rosemeyer et Jones contemplaient leurs chaussures avec une extrême attention. Anne-Marie ne comprenait rien à la situation, et son attitude indécise le laissait voir. Ce fut la seule personne à changer de place durant cette longue période d'attente ; Smith l'appela de l'index en lui montrant son verre vide, et elle céda sans hésiter à l'ascendant pris par le major ; elle alla chercher la bouteille de fine, et servit généreusement Schmidt en lui décochant un sourire vertigineux. Il répondit non moins triomphalement, mais sans prononcer une parole.

La sonnerie tinta. Kramer décrocha le téléphone, et après quelques échanges préliminaires avec une succession d'opérateurs, il obtint le personnage demandé :

— Colonel Wilner ? Ah, mon vieux Willi-Willi. Comment vas-tu ? Les deux amis se congratulèrent un instant, puis Kramer en vint aux choses sérieuses, « Nous avons ici un visiteur qui prétend te connaître. Un certain major John Smith. As-tu... Ah, tu le connais... Oui... C'est cela... Peux-tu me donner son signalement ? » Il écouta longuement, sourcils froncés, en regardant Smith, puis fit signe à celui-ci d'approcher. Le major obtempéra. « Votre main gauche, Smith. Oui,

l'extrémité de l'auriculaire a été coupée... Que dis-tu, sur l'avant-bras ? Sans attendre, Smith découvrit son avant-bras droit, et le tendit. « Deux cicatrices de balles, à trois centimètres d'intervalle. Bon... Un traître ? Que dis-tu ?... Ah, que je lui dise qu'il est un traître. »

— Répondez de ma part : Renégat.

— Il te qualifie de renégat... du Chambertin ? Bon. Au revoir, vieux frère.

Kramer reposa l'appareil.

— Le colonel Wilner vous rappelle que vous lui devez une bouteille de Chambertin.

— Oui, nous avons un faible tous les deux pour les paris et pour le vin français.

— Ainsi vous êtes notre meilleur agent double en Méditerranée, et je n'avais jamais entendu parler de vous ? commenta Kramer d'une voix rêveuse.

— C'est peut-être pour cela qu'il réussit aussi bien, répondit sèchement Rosemeyer.

— La chance m'a souri. Quoi qu'il en soit, mes lettres de créances vous semblent-elles satisfaisantes ?

— Entièrement. Parfaitement.

— Passons donc à celles de nos trois amis. Comme vous le savez, Christiansen, Thomas et Carraciola, je veux dire les véritables Christiansen, Thomas et Carraciola, s'étaient fait embaucher par...

— Mais enfin, est-ce que ça va durer longtemps ? hurla Christiansen en sautant sur ses pieds. Le véritable Christiansen, c'est...

Le casse-tête de Hartmann le cueillit derrière l'oreille droite ; il s'écroula sur le tapis.

— Nous l'avions prévenu, dit placidement Kramer. Vous n'avez pas frappé trop fort, Hartmann ?

— Deux minutes dans le cirage, mon colonel.

— Bon. J'espère que nous ne serons plus interrompus. Allez-y Schmidt.

— Smith, si vous permettez. Je disais donc que nos trois agents, embauchés par le contre-espionnage britannique, ont réussi non seulement à permettre une infiltration considérable du Service Secret allemand dans les réseaux d'espionnage alliés de France et des Pays-Bas, mais à créer un réseau très efficace en Angleterre. L'amiral Canaris est fort au courant.

— Cela n'est pas de mon domaine, mais j'en suis informé, naturellement, dit Kramer.

— Nous allons en parler, ou plutôt en faire parler par ces messieurs. Debout ! Imposteurs. Allez-vous asseoir à cette table. Sergent aidez Christiansen à marcher ; il reprend ses esprits.

L'air parfaitement ahuri, Carraciola et Thomas se dirigèrent vers la table qu'on leur indiquait, et s'assirent sur des chaises. Le malheureux Christiansen les y rejoignit, le teint cireux, les paupières tremblantes. Hartmann demeura près de lui le temps nécessaire pour s'assurer qu'il tenait sur sa chaise, puis fit trois pas en arrière, et couvrit le trio avec sa mitraillette.

Smith passa de l'autre côté de la table, et distribua les trois cahiers et les trois crayons apportés par Anne-Marie. Il sortit ensuite de sa poche son petit carnet rouge, et le posa sur la table voisine du fauteuil de Kramer.

— S'ils sont aussi bons agents allemands qu'ils le prétendent, mon cher Kramer, ils connaissent les noms et les adresses ou boîtes aux lettres de leurs camarades en Grande-Bretagne, et des agents britanniques supplantés par nos hommes sur le Continent. Il marqua une pause significative. Nous allons leur demander de les écrire, puis nous comparerons leurs informations avec la liste authentique que je possède ici, dans mon calepin rouge.

— Excellent, Schmidt. Heu... Smith. Nous serons fixés d'un seul coup sur les trois... Cependant... Dites-moi donc. Il posa l'index sur le calepin : Cette liste de nos agents. Je suis étonné que vous la promeniez sur vous. N'est-ce pas en contravention formelle avec nos règlements ?

— À coup sûr. Et personne n'a le droit de violer un règlement, sinon celui qui le promulgue. Je n'aurais jamais reproduit cette liste sans l'autorisation expresse de l'amiral Canaris. À cette heure-ci, l'amiral est dans son bureau à Berlin. Un coup de téléphone...

— Non, non. Nous avons pleine confiance en vous... Vous avez entendu, vous trois.

— Il y a une erreur épouvantable, quelque part, commença Carraciola d'une voix désespérée.

— Sans aucun doute. Et nous allons voir où, lui répondit le colonel sur un ton monocorde.

— Écoutez, reprit Carraciola. Je ne mets pas en doute l'identité de Smith. Il m'a convaincu moi aussi. Mais je répète, il y a une erreur terrible...

— L'erreur, c'est vous qui l'avez commise, affirma le major péremptoirement.

— Écrivez ! ordonna Kramer. Hartmann !

Le sergent saisit de nouveau son casse-tête, et fit un pas en avant. Les trois espions se penchèrent vers la table, et leurs crayons commencèrent à courir sur le papier.

L'armurerie était presque déserte. Deux sergents y étaient passés, un quart d'heure plus tôt ; ils avaient circulé entre les tables, et désigné une dizaine d'hommes, qui les avaient suivis en grognant.

Mary n'avait pas eu besoin de demander à quoi seraient employés ces gens. Elle regarda sa montre pour la vingtième fois, se massa le front d'un geste las, et se leva en adressant à von Brauchitsch un sourire pâlot.

— Excusez-moi. Il faut que je parte. Mon mal de tête devient insupportable.

Le capitaine prit une expression contrite.

— Pauvre Maria. Vous auriez dû me le dire plus tôt. C'est vrai ; vous semblez fatiguée. Le voyage est long, bien sûr, depuis la Rhénanie ; et tout ce Schnapps que je vous ai fait boire...

— Je n'y suis pas habituée. Mais après quelques heures de sommeil il n'y paraîtra plus.

— Je l'espère bien. Partons. Je vous accompagne à votre chambre.

— Oh, non ! Mary avait répondu malgré elle avec une véhémence de mauvais aloi. Elle sut retrouver le sourire pour réparer cette faute, et lui prit la main gentiment. Je retrouverai très bien mon chemin toute seule.

— Le capitaine Von Brauchitsch sait toujours ce qu'il convient de faire. L'Allemand s'était exprimé d'une voix autoritaire où l'humour affleurerait, mais son regard amical démentait la sévérité de ses paroles.

Il prit la main droite de Mary, et serra le bras de la jeune fille sous le sien dans un geste à la fois protecteur et affectueux. Ils sortirent, et longèrent le couloir en direction du bâtiment central. Le château semblait désert. Mary le fit remarquer.

— C'est à cause des espions-sorciers à cheval sur leurs manches à balai, répondit le capitaine en riant. Le gouverneur ne les a pas encore attrapés, mais donnez-lui quelques années, et... on ne sait jamais. Les pauvres types que les sergents ont arraché à leur café tout à l'heure doivent sonder les greniers et grimper aux mâts de pavillon. C'est inimaginable, les endroits où les espions vont se cacher à l'heure

actuelle.

— Vous prenez cela bien à la légère.

— Maria, je suis un officier de la Gestapo. Je suis payé pour utiliser mon cerveau, et non laisser galoper mon imagination.

Il avait prononcé cette phrase d'une voix sèche, en serrant contre lui le bras de sa compagne :

— Excusez-moi, dit-il. Cette sortie ne vous était pas destinée.

Il s'arrêta brusquement après que son regard eut plongé dans la cour par l'une des fenêtres. « Voilà qui est étrange », reprit-il, en faisant un pas en arrière pour mieux examiner l'extérieur.

— Que voyez-vous d'étrange ?

— L'hélicoptère... Les règlements militaires prévoient que les hélicoptères du haut commandement doivent être conservés de façon permanente en état d'alerte. Or, celui-ci a le ventre ouvert, et on a tendu une bâche par-dessus. Curieuse façon d'être en alerte.

— Les hélicoptères sont peut-être comme les autres véhicules, ils ont besoin de réparations de temps en temps.

Elle sentit sa gorge se contracter, et regretta que Von Brauchitsch la serrât d'aussi près ; le capitaine risquait de sentir son cœur battre plus vite.

— Qu'y a-t-il donc d'anormal ? reprit-elle.

— Il y a d'anormal que personne ne travaille dessus, et que personne n'y travaillait non plus quand nous sommes passés tout à l'heure... On n'a jamais entendu dire que le pilote personnel d'un Reichsmarschall laisse son hélicoptère en plan, moteur décapoté !

— Mais on a peut-être entendu dire qu'il aille se mettre à l'abri pour réparer une pièce. Vous n'avez pas vu le thermomètre, ce soir ?

Von Brauchitsch hocha la tête en souriant.

— Je suis le vivant exemple du danger qui nous guette tous, dans mon métier : les raisons les plus évidentes sont trop évidentes pour des intellects aussi sagaces et perspicaces que les nôtres. Je ferai bien de m'en souvenir ce soir.

— Ah ! Vous allez utiliser ce soir votre puissant cerveau ?

— Ici même, tenez. Il désigna une porte aux panneaux sculptés : Au salon doré. Il consulta sa montre. Dans vingt minutes. Déjà ! Le temps passe vite en votre compagnie, belle enfant.

— Vous êtes trop flatteur. Vous... vous avez rendez-vous là, ce soir ?

Son cœur recommençait à battre la chamade.

— Petite soirée musicale. La Gestapo elle-même est sensible aux beaux-arts, Fräulein. Nous allons entendre chanter un rossignol. Il pressa le pas, brusquement. Excusez-moi ; je me souviens tout d'un coup que j'ai un rapport à faire avant cette soirée.

— Je suis désolée de vous avoir mis en retard, dit-elle machinalement.

Elle pensait à bien autre chose, « Que sait-il ?... Il éprouve des soupçons, mais sur quel point ? Et que vient-il de décider ? Les Von Brauchitsch de ce bas monde ne se souviennent pas tout d'un coup de quelque chose, pour la bonne raison qu'ils n'oublient jamais rien. »

— J'ai été ravi de vous connaître, dit le capitaine en s'arrêtant devant la porte de la jeune fille.

— Le plaisir était pour moi.

— Non, non. Bonne nuit, jolie Maria. Vous êtes infiniment charmante.

— Bonne nuit, et merci.

Elle lui rendit sourire pour sourire.

— Il faut absolument que nous fassions plus ample connaissance.

Von Brauchitsch ouvrit la porte, s'inclina, baisa la main tendue, referma doucement l'huis, et se frotta le menton. « Plus ample connaissance, Maria, murmura-t-il entre ses dents. Beaucoup plus ample connaissance. »

*

* *

Penchés sur la table, Carraciola, Thomas et Christiansen gribouillaient furieusement. Les deux premiers tout au moins, car le troisième ne s'était pas encore très bien remis de son coup de matraque, et écrivait avec difficulté. Six pas plus loin, Kramer commençait à s'inquiéter de leur proximité.

— Ils ne me paraissent pas à court d'inspiration, dit-il à mi-voix, en se penchant vers Smith.

— Le spectacle d'une tombe ouverte à vos pieds est une source inépuisable d'inspiration, répondit le major cyniquement.

— Je vous suis mal.

— Que seront ces hommes dans quinze minutes ?

— Je suis fatigué. Faites-moi grâce des devinettes, Schmidt.

— Smith, s'il vous plaît. Dans quinze minutes, ces types seront morts. Ils le savent. Ils s'escriment là, désespérément, pour gagner du temps. Quand il en reste si peu, chaque minute prise est une conquête importante sur l'éternité. Ils jettent leurs mots comme le joueur ruiné jette sa dernière mise.

— Vous devenez lyrique, grogna Kramer.

Il arpenta silencieusement la pièce pendant une longue minute, sans même regarder les trois espions, puis se planta devant Smith.

— Cela a assez duré, déclara-t-il. Vous m'avez entièrement déconcerté, je l'avoue. Mais voilà assez longtemps que je suis sur le gril. Maintenant, parlez. Qu'y a-t-il derrière tout cela ?

— La simplicité du véritable génie, mon cher Kramer. Autrement dit, un plan inventé par l'amiral Rolland, le directeur du MI6. Rolland est un génie authentique, ne vous y trompez pas.

— Un génie ? Je veux bien ; et alors ?

— Carraciola, Thomas et Christiansen ont été arrêtés il y a trois semaines. Ils travaillaient comme vous le savez sur le nord-ouest de l'Europe, et personne ici ne les connaissait.

— Sinon de réputation.

— Oui. Mais pas plus. L'amiral Rolland a pensé que si trois agents britanniques astucieux et bien informés se présentaient ici sous le nom des trois autres, et pour une raison plausible, ils seraient accueillis à bras ouverts. Ce qui leur permettrait d'opérer en toute quiétude à l'intérieur du *Schloss Adler*.

— Et alors ?

— Et alors ? Vous ne comprenez pas ? Smith témoignait de l'impatience à son tour : Rolland était certain que si le général Carnaby – ou cet histrion déguisé en général Carnaby – était conduit ici, son homologue de l'Armée allemande y viendrait pour l'interroger... On sait, même en Angleterre que le prophète doit aller à la montagne, car la montagne ne va pas au prophète. L'Armée se dérange pour aller vers la Gestapo ; et non le contraire.

— Continuez !

— Le Reichsmarschall Julius Rosemeyer, chef d'état-major de la Wehrmacht, présente autant d'intérêt pour les Alliés, que Carnaby en offre pour nous...

— Le Reichsmarschall ! murmura Kramer, les yeux exorbités. Ils

voulaient kidnapper le Reichsmarschall !

— Ni plus, ni moins ; ces trois petits agneaux. Et ils étaient en passe de réussir.

— Mein Gott ! C'est... c'est diabolique.

— Comme vous le dites.

Kramer s'éloigna à grands pas vers Rosemeyer toujours abîmé dans la contemplation de ses chaussures de l'autre côté de la cheminée, et il s'assit auprès du Reichsmarschall. Durant deux minutes environ, les deux hommes s'entretenaient à voix basse, levant les yeux parfois vers Smith. En fait, Rosemeyer ne parlait guère ; il se contentait de refléter sur son visage les sentiments qu'éveillaient successivement en lui les explications pertinentes du colonel : curiosité, perplexité, étonnement, et pour finir un ébahissement scandalisé. Puis les deux officiers allemands se levèrent, et vinrent près du major. Le Reichsmarschall avait pâli ; Smith n'eut besoin ni d'une sensibilité auditive particulière ni d'imagination, pour déceler un certain tremblement dans la voix du chef d'état-major de la Wehrmacht.

— Cette histoire est proprement incroyable, dit-il ; incroyable, mais indubitable. Aucune autre hypothèse ne permet d'expliquer l'ensemble des faits, de relier tous les fils les uns aux autres. Il essaya de sourire. Et je suis assez frappé de voir que la pièce manquante de ce terrible jeu de patience est... moi-même. Je ne vous témoignerai jamais assez ma reconnaissance, Smith.

— L'Allemagne restera toujours votre débitrice, renchérit Kramer. Vous lui avez rendu un service éminent. Nous ne l'oublierons pas. Je suis persuadé que le Führer tiendra personnellement à vous marquer son estime.

— Vous êtes trop aimables, messieurs. Mais est-ce que l'accomplissement du devoir ne porte pas sa récompense en lui-même. Il sourit timidement. Peut-être notre Führer pourra-t-il m'accorder deux ou trois semaines de congé. Je sens, ce soir, que mes nerfs ont besoin d'une détente. Mais, je vous prie de m'excuser, ma tâche n'est pas encore achevée.

Il se mit à arpenter le salon, le verre à la main, passant et repassant derrière les trois hommes qui écrivaient toujours. De temps à autre, il s'arrêtait pour lire par-dessus leur épaule, et souriait avec un cynisme las, sans que le sourire ou sa signification passassent inaperçus des spectateurs.

— Grand Dieu ! S'exclama-t-il soudain en regardant le cahier de Thomas.

— Finissons-en ! proposa Rosemeyer d'un ton impatient.

— Je vous en prie, monsieur le Reichsmarschall, laissons cette comédie se jouer jusqu'à son dénouement.

— Avez-vous une raison particulière pour cela ?

— Sans aucun doute.

*

* *

D'un pas vif, mais sans hâte excessive, Von Brauchitsch s'éloigna de la chambre de Mary. Ses talons sonnaient sur les dalles du corridor. Quand il atteignit l'escalier, il descendit quatre à quatre jusqu'au rez-de-chaussée, puis courut vers l'hélicoptère. Personne. Il grimpa le long de l'échelle appuyée contre le moteur, et regarda dans le poste de pilotage. Personne. Il revint à terre, et héla le plus proche gardien, qui arriva en trébuchant, son Dobermann en laisse derrière lui.

— Vite ! ordonna le capitaine. Avez-vous vu le pilote ?

— Nein.

Le garde, qui avait franchi depuis longtemps les limites d'âge de la territoriale, était terrorisé par le représentant de la Gestapo.

— Il est parti depuis un bon moment.

— Qu'est-ce que ça veut dire un bon moment ?

— Je ne sais pas... Peut-être bien une demi-heure... Ou plus... Trois quarts d'heure.

Von Brauchitsch blasphéma.

— Dites-moi. Quand les pilotes ont à faire un petit travail d'atelier, disposent-ils d'un endroit pour cela ?

— Ya ! Le gardien parut heureux de pouvoir se rendre utile ! Cette porte ; c'est l'ancien magasin à grain.

— Le pilote de l'hélicoptère s'y trouve-t-il en ce moment ?

— Je ne sais pas.

— Comment, vous ne savez pas ! Pourquoi vous met-on ici, sinon pour regarder ce qui se passe ? Et bien, ne restez pas là comme un empoté ! Courez voir !

Le vieux gardien partit au trot, tandis que le capitaine se mordait les lèvres, vexé de s'être laissé emporter contre un malheureux

lampiste. Puis Von Brauchitsch traversa la cour pour interroger les factionnaires de la porte : trois soldats des troupes d'assaut, des garçons jeunes, éveillés, à qui certainement rien n'avait échappé. Mais ils n'avaient pas vu le pilote.

Le capitaine revint près de l'hélicoptère, où le vieux gardien arrivait hors d'haleine.

— Il n'y est pas. Le local est vide.

— Rien d'étonnant, mon brave. En tout cas, vous n'y êtes pour rien. Je suis sûr que vous veillez de votre mieux.

Il donna une bourrade amicale au vieux soldat, et revint sans hâte, presque nonchalamment, vers la porte du grand bâtiment. Parvenu dans le hall, il sortit de sa poche un trousseau de passe-partout. Le premier crochetage de serrure lui fit découvrir le pot aux roses. Le pilote était toujours inconscient ; la combinaison jetée sur lui, et les morceaux de matière plastique écrasés sur le sol expliquaient éloquemment la manière dont une pièce d'équipement avait été soustraite, et brisée. Von Brauchitsch prit un couteau pendu au mur, coupa les liens du pilote, arracha le bâillon, et sortit en laissant la lumière allumée et la porte ouverte. Quelqu'un ne tarderait pas à passer, verrait la victime, et lui porterait secours.

Il monta l'escalier en courant, emprunta le couloir des chambres et reprit son pas normal. Il passa devant la porte de Mary, et s'arrêta cinq pièces plus loin. Son passe-partout lui permit d'entrer. Il alluma la lumière, traversa la chambre, ouvrit la fenêtre, et hocha la tête en voyant que l'appui était entièrement dépourvu de neige. Il se pencha, braqua sa torche vers le bas, et les empreintes de pieds sur le toit de la station supérieure du téléphérique confirmèrent ses soupçons, si besoin en était.

Le capitaine se redressa, remarqua l'étrange position occupée par le lit contre la garde-robe, et tira le pied du lit. La penderie s'ouvrit d'elle-même, et un lieutenant garrotté et bâillonné roula jusqu'au milieu de la pièce. Von Brauchitsch ne remua pas un cil ; il s'attendait à ce spectacle. Un grognement lui apprit que le lieutenant était conscient. Il coupa les liens, arracha le bâillon, et sortit. Il avait mieux à faire que soutenir le moral d'un jeune lieutenant qui se tenait la tête à deux mains, et geignait pour s'éclaircir les idées.

Devant la chambre de Mary, il s'arrêta, puis colla son oreille sur le panneau de bois. Nul bruit. Il regarda par le trou de la serrure. Nulle lumière. Il frappa. Nulle réponse. Il ouvrit avec son passe-partout. Nulle Mary.

« Tiens, tiens, tiens, murmura-t-il. Ça devient intéressant. »

*

* *

— Fini ? demanda Smith. Thomas hocha la tête affirmativement ;

Christiansen et Carraciola se contentèrent de lancer un regard mauvais ; mais ils avaient effectivement fini d'écrire, car ils demeurèrent adossés à leur chaise. Smith ramassa les trois cahiers, et les déposa sur la table voisine de Kramer.

— L'heure de la vérité, dit-il. Une de ces listes suffira.

Kramer prit le cahier du dessus, comme à regret, et se mit à lire. Smith acheva son verre, et traversa paisiblement le salon en direction de la bouteille de fine. Il ouvrit le flacon, se versa une large rasade, reboucha soigneusement, puis fit quelques pas d'un air distrait, et s'arrêta à soixante centimètres de Hartmann.

— Assez lu ? demanda-t-il à Kramer.

— Oui.

— Comparez donc avec la liste authentique, dans mon calepin rouge.

— L'heure de la vérité, comme vous dites.

Kramer prit le petit carnet, l'ouvrit et regarda la première page. Elle était blanche. Comme l'étaient aussi la seconde, la troisième... Le colonel releva vivement la tête vers Smith. Il vit tomber le verre sur le tapis, tandis que le major pivotait sur ses hanches vers la gauche pour prendre de l'élan, puis frappait la nuque du sergent avec le plat de sa main droite lancée à toute volée. Le garde s'écroula comme s'il avait reçu un pont sur la tête.

Sur le visage de Kramer, l'étonnement fit place à la rage ; le colonel comprenait enfin la situation. Sa main vola vers le bouton de sonnette.

— Pas touche, l'ami ! C'était la voix de Schäffer, aussi brutale que la main de Smith. L'Américain avait plongé vers le *Schmeisser* qu'il braquait déjà sur la poitrine de Kramer. Pour la seconde fois de la soirée, les doigts de l'Allemand battirent en retraite.

Smith ramassa la mitraillette de Hartmann, traversa la pièce, en couvrant l'assistance, jusqu'au fauteuil où il échangea son arme contre le *Lüger* équipé d'un silencieux. Schäffer se releva, sans cesser de viser le colonel.

— Une petite tête, dit-il d'une voix indignée. Un vilain. Un Américain un peu simpliste. C'est ainsi qu'on me traite. Je ne suis pas fichu de savoir quel jour nous sommes !

— Pardonnez-moi. Je n'ai rien trouvé de plus original sur le moment, lui répondit le major d'un ton peiné.

— Vous aggravez votre cas. Et pourquoi diable m'avez-vous défoncé l'estomac avec autant de réalisme ?

— Couleur locale. Mais ça a réussi ; alors, de quoi se plaindre ?

Il approcha de Kramer, prit les petits cahiers et les empocha.

— À eux trois, nos amis n'ont sûrement oublié personne... Bon. Êtes-vous prêt, monsieur Jones ? Il est temps de filer.

— Et vite, ajouta Schäffer. Nous avons un autobus à prendre. Ou tout au moins un téléphérique.

— Je n'y comprends réellement plus rien du tout, avoua Jones d'une voix aussi ahurie que l'expression de son visage. Vous jouiez la comédie, tous les deux ? Moi qui croyais avoir appris quelque chose au conservatoire... Je suis dépassé.

Kramer avait retrouvé l'entière possession de lui-même.

— Vous n'emportez rien d'autre ? demanda-t-il. Ces trois petits cahiers vous suffisent ?

— À peu près, oui. Ils contiennent une suave collection de noms et d'adresses. Ce sera le livre de chevet de MI6.

— J'en conclus que ces trois hommes possèdent bien l'identité qu'ils prétendent avoir.

— Oui. Nous les soupçonnions depuis des semaines. Des renseignements de valeur inestimable filtraient hors d'Angleterre, et des informations fausses nous arrivaient de l'extérieur. Nous avons mis deux mois à localiser les fuites. À mon avis, trois personnes pouvaient en être responsables : Carraciola, Christiansen et Thomas. Mais comment le prouver ? Comment savoir, même, s'ils étaient coupables tous les trois ? Canaris n'avait peut-être que deux agents ? Voire un seul..., lequel ? De plus, il ne suffisait pas de faire disparaître ces individus ; nous devons également démasquer leurs complices en Angleterre et sur le continent. C'est pourquoi nous avons imaginé cette petite plaisanterie.

— Vous voulez dire que vous avez inventé vous-même ce traquenard ? demanda Rosemeyer.

— Cela vous intéresse-t-il ? répliqua Smith.

— Non. C'est autre chose qui m'importe. Quand le colonel Kramer

vous a demandé si vous ne preniez que les cahiers, vous avez répondu : à peu près. Vous envisagez donc d'emporter éventuellement autre chose... ou d'emmener quelqu'un. Vous feriez d'une pierre deux coups, en me priant de vous accompagner ?

— Si vous imaginez des choses pareilles, Monsieur le Reichsmarschall, il serait temps de remiser votre bâton dans le magasin des accessoires. Je me vois mal en train de vous transporter sur mon épaule, ficelé et bâillonné. Et je vous sais trop homme d'honneur pour espérer que vous me suiviez sous la menace ; votre loyalisme vis-à-vis de l'Allemagne passe avant l'amour que vous pouvez nourrir pour votre peau. Si je vous ordonnais de m'accompagner sous peine d'être abattu, vous resteriez immobile. Nous n'avons donc plus qu'à nous faire nos adieux.

— Vous êtes aussi flatteur que perspicace.

— Mais, intervint Kramer, le colonel Wilner... Le chef du Deuxième Bureau du feld-maréchal Kesselring. Je ne le...

— Soyez sans crainte, mon cher Kramer. Willi-Willi ne figure pas sur nos feuilles de paie. Il me prend pour un agent double au service de l'Allemagne, parce que depuis deux ans je lui fournis des informations très intéressantes sur les Alliés. Il est vrai qu'elles sont fausses. Dites-le-lui, à l'occasion.

— En somme, le patron est une sorte d'agent triple, expliqua Schäffer sur un ton doctoral. C'est la taille au-dessus de l'agent double.

— Et Heidelberg ? demanda le colonel.

— J'y ai vécu deux ans. À l'Université. Bourse offerte... par les Affaires étrangères britanniques.

— Je continue tout de même à ne pas comprendre...

— Excusez-nous, mais nous partons, répondit Smith.

— Nous sommes déjà partis, ajouta Schäffer. Lire le récit complet dans les mémoires de guerre de Pimpernel Schäffer...

Il se tut et leva brusquement la tête en entendant s'ouvrir la porte de la tribune. Mary parut sur le seuil, le Mauser dans une main qui ne tremblait pas. En voyant la scène, elle baissa cette arme, et soupira de soulagement.

— Eh bien, lui dit sévèrement Smith, on a pris son temps. Nous commençons à nous inquiéter de vous.

— Excusez-moi. Je n'arrivais pas à me débarrasser de Brauchitsch.

— C'est la nouvelle femme de chambre ! murmura Kramer en relevant des sourcils étonnés. La cousine de la serveuse du...

— Exactement, mon cher colonel. Willi-Willi lui doit beaucoup de reconnaissance ; c'est elle qui depuis deux ans m'aide à le renseigner. Et c'est elle qui nous a ouvert vos portes, ce soir.

— Patron, dit Schäffer, je ne voudrais pas vous bousculer, mais...

— Nous partons. Smith sourit à Rosemeyer. Vous aviez raison, tout à l'heure ; les cahiers ne me suffirent pas. Je désire de la compagnie ; mais les gens que je veux emmener ne sont pas comme vous ; ils placent leur peau avant leur loyalisme, comme vous allez le voir. Debout, vous trois. Vous venez avec moi ?

— Comment ? demanda Schäffer incrédule. Vous emmenez ces crapules... en Angleterre.

— Je ne peux pas les supprimer, car je ne suis pas exécuteur des hautes œuvres. Et je ne peux pas les laisser courir, car ils nous ont déjà coûté des milliers de vies humaines – dont récemment celles de Torrance-Smythe et Harrod. Je suis donc obligé de les emmener pour les remettre à la justice.

Il plongea son regard dans les yeux de Carraciola.

— Je ne le saurai jamais, mais je crois que vous étiez le cerveau de cette organisation. C'est vous qui avez tué Harrod. Si vous aviez pu lui soustraire son code, vous auriez démantelé notre réseau d'Allemagne du Sud – joli résultat, n'est-ce pas ? Ce code était un piège, qui n'a pas fonctionné. C'est également vous qui avez assassiné le brave Smithy. Vous avez quitté le *Wilden Hirsch* quelques minutes après moi, ce soir Torrance-Smythe vous a vu ; il vous a suivi ; mais il n'était pas de taille à lutter contre une brute qui...

« Haut les mains ! » Von Brauchitsch avait parlé d'une voix calme, mais impérative. Personne ne l'avait vu ni entendu ouvrir la porte de la tribune. Il se dressait sur le seuil, un mètre cinquante derrière Mary ; un revolver automatique de petit calibre brillait dans sa main droite. Smith pivota de quatre-vingt-dix degrés, et s'il avait pressé la détente de son *Lüger* il aurait réduit le capitaine allemand au silence ; mais il perdit la fraction de seconde qui lui était favorable, car Mary se trouvait presque sur la ligne de tir, et il n'osa pas faire feu. Von Brauchitsch, chez qui la galanterie cédait devant le devoir professionnel, n'eut pas tant de scrupules ; la balle de son revolver troua la manche de la jeune Anglaise, au-dessus du coude, et fit valser le *Lüger*, tandis que le major poussait un gémissement de douleur en serrant contre sa poitrine sa main droite perforée. Mary voulut se retourner, mais Von Brauchitsch la devança ; il sauta auprès d'elle, passa le bras gauche autour de sa taille, saisit la main qui tenait le Mauser, et ajusta de nouveau l'assistance par-dessus le col plié de la jeune fille. Mary se débattit, l'Allemand lui tordit le poignet, l'arme

roula sur le sol. Schäffer laissa tomber son Schmeisser.

— Vous n'auriez jamais dû tenter un coup aussi risqué, dit Von Brauchitsch à Smith. C'était complètement absurde... À votre place, d'ailleurs, j'aurais fait exactement la même chose. Il regarda Kramer : Je vous prie d'excuser mon retard, mon colonel, mais cette jeune fille m'intriguait. Je la trouvais nerveuse et inquiète. Outre qu'elle n'a jamais visité *Düsseldorf*, sinon avec les cars de l'agence Cook ; elle a été assez naïve pour me laisser tenir sa main alors qu'elle mentait. Il lâcha Mary, qui se tourna vers lui. Quelle jolie main, lui dit-il avec un demi-sourire. Et quelles jolies variations de votre rythme cardiaque !

— Je ne comprends pas ce que vous dites, et ça m'est égal, murmura l'Anglaise.

Kramer poussa un long soupir de soulagement, et se laissa tomber sur un siège.

— Bien joué, dit-il, bien joué. Donnez-moi une petite minute.

Il se releva, marcha vers Schäffer en prenant soin de ne pas traverser la ligne de tir de Von Brauchitsch, puis tâta les poches et le corps de l'Américain. Il n'y trouva nulle arme, et procéda à la même vérification sur Smith. Il tendit ensuite un mouchoir blanc à ce dernier, pour panser sa main ensanglantée.

— Je me demande bien comment cette fille a pu..., commença-t-il en regardant Mary, mais nous allons le savoir. Anne-Marie ?

— À vos ordres, mon colonel. N'en dites pas plus. Maria connaît déjà mes méthodes. Elle va parler bien gentiment. N'est-ce pas ?

La blonde Aryenne décocha un sourire de louve, monta l'escalier, et frappa Mary au visage. La jeune Britannique gémit, recula jusqu'au mur et s'y plaqua, les yeux exorbités, les ongles grattant la boiserie, un filet de sang au coin des lèvres.

— Avez-vous une autre arme ? demanda Anne-Marie en levant la main de nouveau.

— Anne-Marie ! Appela Kramer, d'une voix où le dégoût se mariait au mépris. Croyez-vous nécessaire...

— Je sais comment m'y prendre avec cette vermine d'espionne, colonel. Descendez, vous ! Ces messieurs n'aiment pas voir la manière dont j'obtiens les résultats qu'ils se contentent de demander.

Elle saisit Mary par les cheveux, la tira jusqu'à la porte latérale du salon au pied de l'escalier de la tribune, ouvrit et poussa la jeune fille dans la pièce voisine. Bruit de chute, cri de terreur, puis la porte claqua.

Von Brauchitsch signifia à Smith et Schäffer de reculer vers la cheminée ; il descendit l'escalier, et s'assit à califourchon sur le bras d'un fauteuil. Des coups résonnaient, des gémissements leur parvenaient à travers la porte.

— La jeune Maria est pudique, mais elle aurait préféré, je suppose, que je la fouille moi-même. À tant faire...

— Anne-Marie se laisse parfois entraîner par son zèle, concéda Kramer, la bouche amère.

— Parfois ? demanda Von Brauchitsch, le front plissé. Vous pouvez dire toujours, quand l'adversaire est une concurrente sur le plan de la jeunesse et de la beauté.

Ils entendirent le choc mou d'un corps contre une cloison, puis un cri déchirant et de lourds sanglots avant que retombât le silence.

— C'est enfin terminé ! Soupira Kramer. Nous allons soigner votre main Smith ; ensuite... Un des avantages de ce vieux *Schloss Adler* est que les donjons n'y manquent pas. Si vous...

Il s'interrompt. Le major vit ses yeux se fermer jusqu'à n'être plus qu'une fente entre des paupières, tandis que son cou semblait rentrer dans ses épaules.

— Von Brauchitsch, dit-il, vous êtes un trop précieux auxiliaire pour que j'accepte de vous perdre. Ne bougez pas. Nous avons tort de nous apitoyer sur le sort de Maria ; la victime c'était l'autre. Un revolver est braqué sur votre épine dorsale.

Von Brauchitsch tourna la tête, mais sans que sa main armée suivît le mouvement. Un Lilliput le menaçait, en effet, un automatique de 5 millimètres. Derrière lui, une main aussi stable qu'un roc. Au-dessus d'elle, deux grands yeux sombres, vifs, au regard froid. En dépit du filet de sang qui courait de la lèvre au menton, et du désordre de sa chevelure, Mary semblait en excellente forme.

— On ne saurait trop conseiller aux parents, déclara Schäffer d'une voix de clairon, de faire donner des leçons de judo à leurs filles. Prêtez-moi donc ce revolver, mon capitaine.

Von Brauchitsch céda sans difficultés, puis l'Américain alla récupérer son Schmeisser, et monta fermer à clé la porte de la tribune. « Trop de gens entrent par ici sans frapper ?, expliqua-t-il. En revenant, il jeta un coup d'œil dans la pièce voisine, et laissa entendre un sifflement admiratif. « Fichtre ! La belle ouvrage ! Je plains votre futur époux, Mary. Si la discorde règne un jour dans le ménage... En attendant, faites donc un joli pansement au patron ; vous trouverez le nécessaire là-dedans. Je vais surveiller ces messieurs. Et si l'un

bougeait... j'en serais ravi !

Tandis que Mary soignait Smith dans la pièce où Anne-Marie avait connu son Waterloo, Schäffer entassa les six prisonniers sur l'un des vastes divans, et alla s'accouder à la cheminée pour les surveiller, tout en goûtant à son tour la fameuse fine Napoléon.

Cinq minutes plus tard, le major reparut, suivi de la jeune Anglaise qui portait un plateau recouvert d'une gaze. Schäffer s'étonna devant la pâleur du major et l'épaisseur du pansement. Il adressa un regard interrogateur à Mary.

— Mauvaise blessure, répondît celle-ci qui ne semblait guère plus colorée ; le pouce et l'index ont été touchés. Je les ai recollés de mon mieux, mais il faudrait un chirurgien.

— Survivre aux soins de Mary, déclara le major d'une voix résignée, c'est un gage d'immortalité ; mon cas n'est pas urgent. En revanche, celui des gens dont les noms et adresses figurent sur les petits cahiers que j'ai en poche doit être réglé sans retard. Il faut deux heures au moins pour que nous embarquions sur notre avion et atteignons Londres, et deux heures de plus pour que MI6 fasse boucler tout ce beau monde. En conséquence, messieurs les Allemands, il faut que nous vous mettions hors jeu pendant quatre heures.

— Pourquoi quatre heures, patron ? demanda Schäffer négligemment. L'éternité suffirait.

— Oui. Mais elle n'est pas nécessaire. Nous avons trouvé ce qu'il fallait dans la pièce voisine. Il souleva la gaze couvrant le plateau, et cinq ampoules apparurent, auprès d'une seringue. Nembutal, dit-il. À peine a-t-on le temps de sentir la piqûre, que l'on dort déjà.

Kramer lui lança un regard dur.

— Du Nembutal ? J'aime mieux être pendu...

— Pendu, non ! répondit paisiblement Smith. Si vous résistiez, ce *Lüger* serait beaucoup plus expéditif qu'une corde.

Smith s'arrêta devant une porte où se lisait l'inscription RADIO RAUM, et se retourna vers le reste de la caravane : Schäffer, Jones et Mary et les trois captifs au regard torve.

— Je ne suis pas tellement décidé à vous emmener en Angleterre, dit-il aux espions. Si vous essayez de donner l'alerte ou de filer, votre compte est bon. D'accord Schäffer ? Entravez-les un peu plus.

— Ce ne sera pas du luxe.

L'Américain passa derrière les trois hommes, tour à tour, arracha leur col et les premiers boutons de leur tunique, puis leur rabattit celle-ci dans le dos, jusqu'à voir la doublure des manches atteindre les coudes.

— Ils ne se serviront plus de leurs mains avant un bon moment, dit-il de la même voix tranquille.

— Non, mais attention aux pieds. Ne les laissez pas approcher, Mary. Ces types n'ont rien à perdre. Êtes-vous prêt, Schäffer.

— Quand vous voudrez.

— Entrez.

L'Américain ouvrit silencieusement la porte du Central Radio, et pénétra dans cette grande pièce à peine meublée. Près de la fenêtre, une table massive aux pieds scellés supportait un gros ensemble émission-réception. A droite, un placard métallique voisinait avec une chaise. Devant la table, sur une autre chaise, un opérateur fumait avec nonchalance, en écoutant la nostalgique musique Schrammel qui sortait du haut-parleur.

Le sol était nu. Ce fut peut-être la cause du drame. L'opérateur se retourna brusquement, en effet, alerté par un craquement du plancher, ou prévenu par quelque sixième sens. Il parut effrayé par la mitrailleuse de l'Américain, et leva les bras en signe de reddition, mais en même temps il déplaçait son pied droit ; une sonnerie d'alarme se déclencha dans le couloir. Schäffer bondit, en balançant son *Schmeisser* comme une faux. L'homme tomba à la renverse sur l'émetteur, puis s'écroula, inconscient. Cependant le mal était fait car la sonnerie

carillonnait.

— On avait bien besoin de ça ! cria Smith après quelques jurons.

Il sortit dans le couloir, avisa la sonnette dans son globe de verre, et fracassa l'ensemble avec la crosse de son Schmeisser. Le silence retomba.

— Entrez ! ordonna-t-il. Tous. Vite. Dans le Central Radio, une porte intérieure ouvrait sur la pièce voisine. Allez voir ce qu'il y a là, Mary. Vous, Schäffer, la porte.

— Horatio, murmura le lieutenant, tenez le pont ! Il mit un genou en terre, sur le seuil, la mitrailleuse braquée vers le corridor. On aurait pu se passer de ça, patron !

— Il y a beaucoup de choses, dont on pourrait se passer, sur la terre. Alors, Mary ?

— C'est une sorte de réserve pour les pièces détachées de radio.

— Bien. Entrez-y avec Jones et ces trois espions. S'ils bougent, tuez-les.

Jones regarda le revolver qui tremblotait au bout de son bras.

— Je ne suis pas militaire, dit-il.

— Eh bien, sachez que je ne le suis pas non plus, répliqua Smith.

Le chef de l'expédition s'assit à la place de l'opérateur, et se plongea dans l'examen des boutons, commutateurs et cadrans du gros bloc émetteur-récepteur. Vingt secondes plus tard, Schäffer perdit patience.

— Vous ne savez pas comment ça marche, patron ?

— Pas de paroles inutiles, lieutenant. Nous allons bien voir.

Il plaça un permutateur sur « Émission », un sélecteur sur « OL. », les ondes longues, puis il afficha dans une fenêtre la fréquence veillée par Londres, et prit le microphone.

— Daniel, de James ! Appela-t-il. Daniel. Ici James. M'entendez-vous ?

Il passa sur « Écoute ». Rien. Il appela vainement de nouveau, puis modifia légèrement le réglage de la fréquence, sans obtenir plus de succès. Il allait appeler pour la sixième fois, quand un roulement de tonnerre le fit tressaillir. Il se retourna. Schäffer était étendu de tout son long sur le sol, les épaules au seuil de la porte ; une fumée grise sortait du canon de sa mitrailleuse pointée vers l'extrémité gauche du couloir.

— Excusez-moi, dit l'Américain. Nous avons eu des visiteurs. Je ne

crois pas leur avoir fait de mal, mais leur adrénaline doit galoper.

— Daniel ! Daniel ! Ici James... Pourquoi diable ne répondent-ils pas ?

— Ne vous énervez pas, patron. Vous avez tout votre temps. Nos hôtes ne peuvent pas franchir le tournant du couloir sans se faire transformer en passoires. Je tiendrai comme cela jusqu'à Noël.

— Oui. Mais ils vont nous couper l'électricité. Daniel ! Daniel ! Ici James !

— James ! Ici Daniel. Je vous écoute ! L'émission était si claire, si pure, qu'on l'aurait imaginée venue de la pièce voisine.

— Dans une heure, Daniel. Compris ?

— Compris. Dans une heure.

L'amiral Rolland n'avait rien perdu de son flegme, à en juger par sa voix.

— Avez-vous obtenu tout ce que nous voulions ?

— Oui. Tout le paquet.

— Parfait. La mère Macry part au-devant de vous.

Schäffer lâcha une nouvelle rafale.

— D'où vient ce bruit ? demanda Rolland.

— Parasites atmosphériques !

Smith se leva, recula de trois pas, et tira une rafale de deux secondes dans l'appareil. Son visage grimaça de douleur : le recul de l'arme avait durement secoué sa main blessée. Il jeta les yeux sur Schäffer, mais brièvement ; l'Américain semblait pensif, mais calme et décontracté. Certaines personnes ont besoin de réconfort, d'encouragement, de bonnes paroles ; Schäffer n'était pas de celles-là.

Le major s'approcha de la fenêtre, qu'il ouvrit. La lune était presque entièrement cachée derrière les nuages. Les lumières de la pièce répandaient une vague clarté sur l'obscurité imprécise. La neige tombait ; l'air semblait aigre, et brisant, tant il était froid ; le vent paraissait venir de la calotte glaciaire de l'Arctique. Le Central Radio se trouvait dans l'aile gauche du château, autrement dit du côté opposé au téléphérique. Le culot volcanique plongeait verticalement dans une obscurité trop profonde pour qu'on pût savoir si les gardes et leurs Dobermanns patrouillaient toujours. Peu importait d'ailleurs ; de plus grands dangers rôdaient plus près.

Smith s'écarta de la fenêtre, sortit la corde de nylon, en attacha solidement une extrémité à un pied de la table scellée, et balança le

reste au-dehors. Puis, avec sa main valide, il chassa la neige de l'appui de la fenêtre, et balaya la muraille, au-dessous, aussi bas qu'il le put. Un observateur même superficiel ne manquerait pas de remarquer que des gens étaient récemment partis par là. Le major se demanda s'il était logique de penser que sa corde atteignait le sol, mais il haussa les épaules. Tant pis !

Il s'approcha de la porte ; la clé se trouvait dans la serrure, à l'intérieur. Et cette serrure était aussi mastoc que le restant du château.

— Il est temps de fermer la porte ! dit-il à Schäffer toujours étendu sur le plancher.

— Donnez-moi encore un instant, qu'une tête se montre, et que je lui décoche une rafale. À chaque fois nous gagnons deux minutes de tranquillité. Encore un coup, et ils penseront que nous avons tous eu le temps de filer par la fenêtre.

— J'aurais dû y penser, avoua Smith. Une rafale glacée chassa des flocons de neige jusque dans le couloir. Il frissonna : Quel froid !

— Vous avez perdu beaucoup de sang, lui dit Schäffer. Et sifflé beaucoup de cognac. Pour dilater les pores de la peau, vous savez...

Il s'interrompt, et baissa la tête pour amener son œil derrière le guidon de visée :

— Passez-moi votre torche électrique, patron !

— Qu'y a-t-il ? Il tendit la lampe.

— Discretion, discretion.

L'Américain alluma la torche, la posa sur le sol et la poussa le plus loin possible dans le couloir, en l'orientant vers la gauche.

— Regardez-moi ça. Un bâton, avec un miroir attaché au bout. Ces messieurs se sont fabriqué une sorte de périscope pour regarder dans les coins... Mais leur truc est mal orienté.

Smith risqua un œil prudent au-delà du chambranle, et vit le miroir qui se retirait à l'extrémité d'une canne. Quelques secondes plus tard, l'appareil revint, incliné à 45 degrés environ, « Rrra... » Une courte rafale de Schäffer volatilisa le total. L'Américain se releva aussitôt, et d'une balle bien ajustée fit éclater la lampe-plafonnier du couloir. La seule lumière désormais, était celle de la torche ; elle empêchait les Allemands de voir si la porte du Central Radio était ouverte ou fermée.

Smith et Schäffer rentrèrent en silence dans la pièce, et refermèrent l'huis sans bruit, mais à double tour, puis l'Américain

utilisa son *Schmeisser* comme un levier pour tordre la clé dans la serrure.

Deux minutes s'écoulèrent silencieusement. Des voix énervées retentirent vers la gauche, puis de lourdes bottes martelèrent le sol. Smith et Schäffer passèrent dans la réserve et tirèrent la porte derrière eux, en laissant un entrebâillement suffisant pour laisser pénétrer un peu de lumière.

— Mary, Jones, ordonna Smith à mi-voix, occupez-vous de Thomas, un revolver sur chaque tempe. Schäffer, veillez sur Carraciola.

L'Américain poussa l'homme contre le mur, et lui appliqua le canon de son *Schmeisser* sur la bouche. Le major fit agenouiller Christiansen, et lui posa la mitraillette sur la nuque. Un silence de tombe s'établit ; une tache blanche brillait dans la pénombre : le sourire de Schäffer.

*

* *

Les six Allemands réunis dans le couloir n'avaient rien de commun avec le vieux gardien bousculé par Von Brauchitsch. C'étaient des soldats d'élite, des chasseurs alpins, aussi impitoyables que parfaitement entraînés. Aucun d'eux n'essaya d'ouvrir la porte par les moyens normaux, et l'ensemble des mouvements qui leur permirent de pénétrer dans la pièce sans prendre de risques illustra leur aptitude à résoudre les problèmes de ce genre.

Sur un geste du lieutenant, un soldat s'avança, il vida son chargeur en traçant un grand X sur la porte ; un second dessina un cercle de la même manière, au milieu du panneau, puis fit voler le disque ainsi découpé, en lui appliquant un coup de crosse. Un troisième arma deux grenades, et les lança dans la pièce par le trou, tandis qu'un quatrième tirait dans la serrure pour la briser. Puis les militaires s'écartèrent de la porte ; les deux grenades explosèrent presque simultanément ; un cylindre de fumée sortit du panneau perforé.

Immédiatement quelques coups de bottes repoussèrent le battant, et les jeunes Allemands pénétrèrent dans le local, sans autres précautions. Elles eussent été bien inutiles, car tout homme enfermé dans cette pièce avec les grenades au moment de l'explosion, eût été déchiqueté. La petite troupe hésita ; une acre fumée bleue obscurcissait l'atmosphère, mais une bouffée de vent l'éclaircit ; le

lieutenant comprit l'origine de ce courant d'air, et bondit auprès de la fenêtre ouverte. La vue de la corde le laissa pantois, il se pencha à l'extérieur, frotta ses yeux que le froid embuait de larmes, et fouilla la nuit le long du nylon, avec sa torche. Il ne vit rien, saisit la corde et la secoua sauvagement ; elle ne pesait rien. Il examina un instant l'appui de fenêtre ; la neige en avait été balayée ; il se retourna.

— *Gott im Himmel !* Ils ont filé. Ils sont déjà en bas. Vite ! Un téléphone.

*

* *

— Allons-y.

Smith passa dans le Central Radio. Le bruit de la galopade allemande se perdait au loin dans les couloirs.

— Nous avons été un bon petit, dit Schäffer en souriant à Carraciola qu'il poussa devant lui. Mais nos amis ne vont pas mettre longtemps à constater que la neige est vierge d'empreintes sous cette fenêtre, patron.

— Et encore moins de temps à constater la disparition de la corde, répondit Smith qui remontait et roulait celle-ci, sans tenir compte des élancements qui lui transperçaient la main. Nous aurons besoin de cette corde. Besoin aussi de distraire le public.

— Croyez-vous que nous ne l'avons pas assez amusé comme cela ?

— Préparez quatre ou cinq charges de plastic avec des longueurs de mèche différentes, et placez-les dans les pièces voisines.

— Voilà, voilà.

L'Américain sortit du havresac cinq galettes de plastic, coupa cinq morceaux inégaux de cordeau Bickford, les fixa et les amorça. « C'est comme si c'était déjà fait », lança-t-il en sortant dans le corridor. Les trois premières portes étaient fermées à clé. Il ne voulut perdre ni son temps ni ses dernières cartouches de *Lüger* pour les ouvrir. Dans les trois pièces suivantes, trois chambres à coucher, il disposa des charges : la première dans une coupe à fruits en cristal de Dresde, la seconde sous une casquette d'officier, la troisième sous un oreiller. La quatrième pièce était un lavabo ; il cacha son explosif derrière la cuvette. Dans la suivante, un débarras, il jeta sa charge sur une étagère garnie de cartons et de papiers admirablement inflammables.

Pendant ce temps, Smith avait fait sortir le reste de l'équipe dans le couloir où l'atmosphère piquait moins les yeux et n'irritait pas la gorge. Un petit matériel de lutte contre l'incendie attira son regard auprès de la porte d'un local baptisé : AKTEN RAUM. « Tiens, pensa-t-il, un extincteur au gaz carbonique, du sable, deux haches, un seau d'eau... Cet akten raum, doit être particulièrement inflammable. »

Ses grands yeux rougis dans un visage blafard rayé de larmes séchées, Mary le regarda et sourit.

— Nous avons la même idée, major Smith. Les grands esprits se rencontrent, akten raum, un local d'archives, de quoi faire un beau feu de joie.

Smith lui adressa un demi-sourire ; il souffrait trop pour en réussir la seconde moitié. Il essaya d'ouvrir la porte ; fermée, naturellement. Il prit son *Lüger* dans sa main gauche, posa le canon contre la serrure, et pressa la détente.

C'était bien un local d'archives, tapissé d'étagères où s'empilaient des montagnes de dossiers et de papiers de toutes sortes. Le major ouvrit la fenêtre en grand, pour créer un appel d'air, puis fit tomber des masses de paperasses sur le sol et y jeta quelques allumettes enflammées. Les papiers brûlèrent comme de l'amadou.

— Vous sembliez avoir oublié ça, lui dit Schäffer en traversant la pièce avec l'extincteur. L'Américain jeta l'appareil par la fenêtre : Garez-vous ! Attention aux têtes ! cria-t-il.

Les archives de la Gestapo brûlaient déjà si furieusement que le lieutenant eut les sourcils roussis et les joues noircies de fumée avant de pouvoir sortir. À cet instant, un timbre grave et puissant se mit à résonner dans les profondeurs du château.

— Bon Dieu ! cria Smith. Suis-je bête ! J'aurais dû couper les fils avant de mettre le feu ! Ils savent maintenant où nous sommes.

— Est-ce un avertisseur d'incendie ?

— Pardi ! Et il indique sur un tableau le local où la température est anormale. Filons.

Ils coururent le long du corridor en poussant les prisonniers devant eux, descendirent l'escalier, mais durent s'arrêter au bout d'un étage. Des bottes montaient.

Smith aperçut une sorte d'alcôve ménagée dans un mur, et fermée par un rideau.

— Là, derrière, vite ! ordonna-t-il. Oh, bon sang, j'ai oublié celui-là ! Il partit en courant.

— Qu'est-ce qu'il a ? murmura Schäffer.

Mais l'heure n'était pas aux considérations philosophiques ; les soldats approchaient. Il pressa brutalement le canon de son *Schmeisser* contre les côtes de Thomas. « Dans l'alcôve ; en vitesse. L'espion poussa un cri de bête blessée, et obéit. Les deux autres suivirent, puis Mary et Jones. Dès qu'il fut à son tour dans la pénombre de cette sorte de placard, l'Américain sortit son *Lüger*.

— Si l'un de vous appelle ou touche le rideau, je le descends. Avec le chahut qu'ils font, vos amis ne vous entendront même pas mourir.

Personne ne broncha. Les pieds bottés, les poitrines haletantes passaient à un mètre du rideau, et continuèrent à monter. Une minute plus tard, les exclamations allemandes apprirent aux fugitifs que les soldats avaient découvert le foyer d'incendie, et réalisés l'importance du sinistre.

— Vite, sergent, téléphonez au Central Sécurité.

C'était la voix du lieutenant qui avait fait défoncer la porte du Central Radio.

— Demandez l'équipe de sécurité, au pas de gymnastique ; des extincteurs au gaz carbonique, ou à mousse ; n'importe quoi. Et des manches. Vite. Où diable est le colonel Kramer ? Caporal, allez chercher le colonel !

Les talons du militaire répondirent en pianotant à toute vitesse sur les marches de l'escalier. Quand ce bruit de galopade fut absorbé dans la distance par la sonnerie de l'indicateur d'incendie, Schäffer risqua un œil entre les deux pans du rideau. Smith arrivait, sur la pointe des pieds.

— D'où diable venez-vous ? demanda brutalement l'Américain.

— Pas le moment. Vite dehors... Non, Jones, pas par l'escalier, on y trouverait un régiment. Suivez-moi dans ce couloir, il mène sûrement à l'aile ouest, où nous trouverons un petit escalier. Ce quartier-ci sera aussi fréquenté que Piccadilly Circus avant longtemps.

Smith s'élança au pas de course.

— Où êtes-vous allé ? Lui redemanda Schäffer d'une voix où la brusquerie née de l'inquiétude se nuancait de reproche.

— Auprès du Central Téléphonique. Le central est au-dessus du local d'archives, et je me suis souvenu que nous avons laissé un soldat garrotté et bâillonné dans la pièce voisine. Je l'ai délivré, et tiré dans le couloir.

— Quoi ? Dans un moment pareil, vous pensez à ces détails-là ?

— Question de point de vue. Je ne pense pas que ce militaire prenne sa vie pour un détail. À droite. Descendons cet escalier... Le couloir. Vous connaissez la porte, Mary.

Mary la connaissait. Elle s'arrêta à cinq mètres du pied de l'escalier ; Smith jeta un coup d'œil par une fenêtre qui donnait sur la cour ; flammes et fumées sortaient abondamment déjà par toutes les ouvertures de la tour nord-est. En bas, des soldats couraient en tous sens, plus affolés qu'efficaces. Le pilote de l'hélicoptère était plongé dans les entrailles de son moteur ; il se redressa et secoua le poing vers la tour en feu.

— Nous sommes bien à la verticale du téléphérique ? Deux étages au-dessous de notre fenêtre d'entrée ?

Mary répondit affirmativement. Smith tourna la poignée ; la porte était fermée à clé. Le temps des rossignols était passé ; le major posa le canon de son *Lüger* sur la serrure.

*

* *

Le caporal envoyé à la recherche de Kramer se heurta à la même difficulté devant la porte de la tribune du salon doré. Schäffer, en effet, l'avait refermée à double tour, et avait jeté la clef négligemment par une fenêtre. Le caporal frappa avec respect, puis de plus en plus fort, sans obtenir de réponse. Il donna des coups d'épaule qui lui vaudraient de belles ecchymoses le lendemain, puis attaqua le panneau avec la crosse de son *Schmeisser* ; mais au *Schloss Adler*, les menuisiers ne lésinaient pas sur l'épaisseur des bois. Il se décida finalement à utiliser les grands moyens, et lâcha une salve sur la serrure, en priant le ciel que le colonel ne fût pas endormi sur le trajet des balles.

En fait, le colonel Kramer dormait fort bien, mais par terre. Une main compatissante lui avait glissé un coussin sous la tête. Le caporal descendit l'escalier ; ses sourcils se relevaient jusqu'à toucher ses cheveux, sa mâchoire inférieure pendait de stupéfaction. Le Reichsmarschall Rosemeyer dormait aussi, allongé près du colonel. Von Brauchitsch et le sergent Hartmann sommeillaient dans des fauteuils, la tête renversée sur l'épaule. Quant à Anne-Marie, une Anne-Marie passablement échevelée, au visage marqué de marbrures suspectes, elle ronflait, affalée sur un des divans en lamé or.

Le caporal s'agenouilla près de Kramer, dont il toucha l'épaule.

« Mon colonel ! » Nulle réponse. Il le secoua sans plus de succès, et finit par comprendre qu'il perdait son temps.

Il s'aperçut alors que les hommes étaient tous en corps de chemise, et que chaque personne, Anne-Marie comprise, avait sa manche gauche retroussée. Il fit le tour du salon, et s'immobilisa en hochant la tête devant la table où la seringue et les ampoules vides étaient restées sur leur plateau. À l'étonnement scandalisé, succéda chez lui une prise de conscience très nette de la situation ; il s'élança vers le couloir avec l'énergie d'un coureur de cent mètres aux Jeux Olympiques.

*

* *

Schäffer fixa l'extrémité du nylon à la tête du lit de fer, vérifia la solidité du nœud, ouvrit la fenêtre, jeta la corde au-dehors, puis examina la vallée. Au bout du village un rougeoiement irrégulier trahissait la présence de braises, seuls vestiges de la gare. Dans le bourg lui-même, des lumières scintillaient. Sous la fenêtre, et légèrement à droite, quatre gardiens patrouillaient avec autant de chiens. Kramer n'avait pas menti en parlant des précautions prises. Ces militaires étaient loin, mais en relevant la tête, l'Américain comprit pourquoi il les voyait si bien : la lune venait de franchir un banc de nuages, et naviguait à travers une mer immense de ciel pur.

— Je vais être aussi visible qu'une mouche dans du lait, patron, gémit-il. Et ici, en dessous, les loups sont en liberté.

— Pas le choix, mon vieux. Allez-y.

Schäffer acquiesça d'un air peiné, s'assit sur l'appui de la fenêtre, se retourna sur le ventre, puis se laissa pendre par les mains, et saisit la corde. Il allait disparaître lorsqu'une explosion étouffée en provenance de l'aile est leur parvint.

— Voici mon numéro 1, dit-il, avec satisfaction. Ainsi disparaissent les coupes à fruits de Dresde en cristal – ou les coupes en cristal de Dresde à fruits... J'espère que personne n'est en train de se soulager dans les lavabos d'à côté !

Smith ouvrit la bouche pour le rappeler aux sérieuses réalités du moment, mais le lieutenant disparut. Cinq mètres plus bas, il atteignit le toit de la station supérieure du téléphérique. La corde devint molle. Smith enjamba l'appui de fenêtre à son tour, passa la corde autour de son bras droit, et commença à descendre en se freinant avec la main

gauche. Mary se pencha et lui adressa un sourire d'encouragement. Quand elle se releva ce fut avec une tout autre expression qu'elle regarda le dos des trois espions alignés au mur, les bras dans le dos, sous la surveillance de Carnaby-Jones. Celui-ci regardait son revolver avec autant de méfiance que s'il avait tenu dans sa main une vipère prête à se retourner pour mordre.

Smith rejoignit Schäffer sur le toit ; ils s'accroupirent pour réduire leurs silhouettes. Le toit était plat sur un mètre de largeur, puis plongeait avec une pente de 30 degrés.

— Ne recommençons pas la gymnastique de la montée, dit le major. Nous pourrions planter un piton dans le mur, ou dans la poutre du toit, et y faire passer notre corde.

— Inutile, répondit Schäffer, regardez.

L'Américain gratta la neige durcie qui recouvrait le toit, et le major aperçut un grillage fin, soutenu par une armature métallique, servant elle-même de support à quelques plaques de verre armé de 60 X 30 centimètres environ.

— N'est-ce pas ce qu'on appelle un châssis ? Ces barres de fer m'ont l'air solides.

Il en empoigna une à deux mains, et tira. La barre résista. Smith lui fit recommencer l'expérience en l'aidant avec sa main gauche. La barre ne céda pas. Schäffer y attacha l'extrémité de la corde. Smith s'assit, prit le nylon, mais Schäffer lui saisit le poignet.

— Non, dit-il. Laissez-moi faire.

Il releva la main du major, dont les bandages étaient imprégnés de sang.

— Vous gagnerez votre Victoria Cross une autre fois. Aujourd'hui, vous n'y réussiriez pas.

Il se laissa glisser le long du toit en se retenant à la corde, puis, arrivé près du bord, il fit faire deux tours au nylon autour de chacun de ses pieds pour se retenir, et se retourna la tête vers le bas. Centimètre par centimètre, il descendit, jusqu'au moment où il put apercevoir ce que le toit cachait. L'un des câbles passait exactement au-dessous de lui. Soixante mètres plus bas, mais à gauche cette fois, gardiens et Dobermanns grimpaient péniblement vers le château, le long de la route aux lacets enneigés. « L'alerte a été disséminée, pensa-t-il. Tous les disponibles arrivent. On a certainement examiné déjà le terrain sous la fenêtre, et constaté que nous ne sommes pas sortis. » Il releva la tête vers le chemin de ronde : « Il n'y a personne, naturellement. Puisqu'ils nous savent à l'intérieur du château, ils ne

s'amusent pas à nous chercher au-dehors. »

Il descendit encore, jusqu'à ce qu'il ait les épaules dans le vide. Deux choses seulement lui importaient ; le treuil de manœuvre de la cabine avait-il un gardien ? Dans l'affirmative, ses forces lui permettraient-elles de sortir son *Lüger* et d'abattre cet homme d'une main, en se retenant de l'autre à la corde ? Les agents des services spéciaux étaient entraînés à toutes sortes de choses, mais personne n'avait pensé à leur enseigner l'art des funambules.

Cependant, les dieux étaient pour lui. Il n'aperçut ni gardien, ni treuilliste. La logique voulait, d'ailleurs, que le gardien – si gardien il y avait – eût été appelé au château, comme les gens qui montaient dans la neige, et comme les veilleurs du chemin de ronde, pour combattre l'incendie, et dépister les intrus. Schäffer voyait uniquement une cabine de téléphérique, un gros treuil, et de fortes batteries d'accumulateurs. Rien qui pût l'inquiéter.

Ce qui l'inquiéta, en revanche, et même beaucoup, fut la difficulté d'atteindre la cabine et son débarcadère. Le toit de la station débordait largement la petite gare – à la manière alpine – et si Schäffer s'était laissé glisser au bout de sa corde, il aurait pendu dans le vide, deux mètres au moins derrière la nacelle. Pour atteindre celle-ci, il devait descendre sur le câble du *Luftseilbahn*, s'y pendre par les mains, et remonter à la force des poignets jusqu'à la cabine. Aurait-il la force physique nécessaire ? Poser la question, c'était la résoudre, puisqu'il n'avait aucune autre solution.

Avec autant de difficultés que de précautions, l'Américain remonta en arrière, jusqu'à retrouver son équilibre sur le toit. Il libéra ses pieds, puis se retourna, la tête vers le château, les jambes pendantes au-dessus du vide. Smith lui apparut, toujours accroupi, toujours impassible, mais les traits creusés par la fatigue. Schäffer lui signala que tout allait bien et se laissa descendre.

Vingt secondes plus tard, il se trouva à califourchon sur le câble, puis pendu par les genoux ; il lâcha alors sa corde pour s'accrocher au puissant câble d'acier, et entreprit l'ascension, le visage tourné vers la lune, – plus sympathique à voir qu'un vide de soixante mètres.

Le câble était couvert d'une couche épaisse de graisse, elle-même enrobée d'une carapace de glace. Pour se maintenir, l'Américain devait crisper les doigts au point que ses avant-bras enflaient ; et pour progresser le long de ce fil qui montait à 45 degrés, il devait accomplir un effort quasi surhumain, glissant de dix centimètres dès qu'il en avait gagné quinze. Smith devenu manchot, Mary et Jones ne pourraient certainement pas emprunter ce chemin.

Lorsqu'il eut franchi quatre mètres environ, Schäffer regarda s'il

pouvait se laisser choir ; mais il risquait de rater le toit de la nacelle et de tomber soixante mètres plus bas, ou, en mettant les choses au mieux, de se casser les jambes. Il avoua plus tard que ces considérations lui rendirent plus de services qu'une paire de bras supplémentaires. Un nouvel effort, accompli les dents serrées sans reprendre sa respiration, l'amena jusqu'au chariot de suspension – hors d'haleine autant que le vainqueur d'un Marathon, et prêt à défaillir d'épuisement.

Deux minutes plus tard, ses bras cessèrent de trembler, son poulx s'assagit, sa respiration reprit un rythme normal. Il se laissa glisser sur le débarcadère, prit son *Lüger* en main, et vérifia que la petite gare du téléphérique ne cachait réellement aucun individu gênant. Inutile précaution, il le savait, car tout Allemand présent l'aurait entendu arriver ; mais l'instinct et la formation acquise parlaient plus fort que sa raison. Il ne trouva personne ; la place lui appartenait.

Le point important était qu'elle continuât à lui appartenir. Le tunnel en pente permettant d'accéder à la cour intérieure du château possédait une porte métallique à chacune de ses extrémités. Les deux étaient ouvertes. Schäffer monta sur la pointe des pieds, aussi loin que le lui permirent les ombres protectrices de cette galerie, et il regarda.

Le spectacle ne manquait pas d'intérêt, et eût été même plaisant en des circonstances plus favorables. De nombreux soldats s'activaient avec plus de fièvre que jamais, mais avec davantage d'ordre et de méthode. Des manches de toile se déroulaient sous les aboiements des sous-officiers, des extincteurs grimpaient, des recharges, des seaux de sable. Les portes principales elles aussi restaient ouvertes, et sans surveillance ; les factionnaires avaient dû courir au feu. Mais cette issue n'offrait nulle chance d'escapade à des fuyards, car pour l'atteindre il était nécessaire de traverser la cour où s'agitaient une soixantaine de chasseurs alpins.

Au centre, l'hélicoptère attendait toujours, abandonné par son pilote. Une explosion sèche secoua l'atmosphère entre les quatre murs de la cour ; Schäffer leva la tête pour en identifier l'origine, et vit de nouveaux nuages de fumée sortir en tourbillonnant par une fenêtre du bâtiment est.

« Une de mes galettes de plastic, songea-t-il ; mais laquelle ? » Il ne s'attarda pas à cette considération, car son sixième sens lui fit tourner la tête à droite, et il resta figé un instant : les gardiens et les Dobermanns qu'il avait vus peiner sur la route enneigée atteignaient la porte principale, suivis du nuage d'haleine glacée qui trahissait leur effort. L'Américain battit en retraite hâtivement, ferma la porte métallique supérieure, et en poussa silencieusement les deux gros

verrous. Lutter contre des soldats allemands passait encore, mais il ne tenait pas à affronter les chiens. Aussitôt, il descendit rapidement jusqu'au bas du tunnel, boucla la porte inférieure, et en empocha la clé.

Un bruit de vitre qui craquait, puis le tintement des morceaux de verre qui s'émiettaient sur le sol le firent sursauter ; le *Lüger* fleurit dans sa main et suivit son regard.

— Ramassez votre arme, ordonna Smith d'une voix irritée. Qui pensiez-vous trouver ici ? Kramer ?

Le visage du major apparaissait au-dessus du châssis crevé.

— Je suis un peu nerveux, expliqua l'Américain, mais si vous aviez passé le dernier quart d'heure avec moi, vous seriez indulgent. Comment ça va là-haut ?

— Carraciola et compagnie sont couchés près de moi, plutôt gelés ; Mary aussi ; elle veille sur eux avec le Schmeisser. Jones est toujours dans la chambre ; le vertige l'empêche de descendre. Je suis fatigué d'insister. Et de votre côté ?

— Le calme règne. Personne ne semble avoir pensé au téléphérique. J'ai fermé les portes de communication avec la cour, pour plus de sûreté. Comme elles sont en fer, elles retarderont les curieux un bon moment. Le difficile est de descendre. J'ai pris un chemin strictement réservé aux oiseaux. Sans ailes, et avec une main blessée, vous ne passerez pas. Mary et Jones non plus. Carraciola... Je me moque de ces trois-là...

— Quel genre de mécanique y a-t-il ?

— Attendez. Schäffer jeta un coup d'œil dans le local ; un treuil, un permutateur NORMAL – SECOURS ; ça doit signifier Alimentation normale ou Alimentation de secours. Puis... »

— Y a-t-il des accus ? interrompit Smith.

— Oui. Une grosse batterie.

— Mettez le permutateur sur secours ; ils sont capables de couper le courant électrique normal.

— C'est fait. Ensuite, je vois un levier démarrage – arrêt, un gros frein manuel,, et un inverseur de marche montée-descente, avec une position neutre entre les deux.

— Lancez le moteur et embrayez sur descente, lâchez le frein. Si la cabine bouge, essayez la montée.

Schäffer poussa le premier levier sur démarrage. Un moteur électrique éleva aussitôt sa plainte de plus en plus aiguë. Il poussa

l'inverseur de marche sur descente et lâcha le frein. La nacelle se mit en mouvement. Il ramena l'inverseur en position neutre ; le petit véhicule avait déjà quitté l'abri du toit ; cinq secondes de marche en montée le ramenèrent à sa position originale.

— Parfait, commenta le major. Faites descendre la cabine pour l'amener sous la tombée du toit ; nous y descendrons avec la corde ; puis vous nous ferez remonter jusqu'au butoir.

— Comme vous êtes intelligent, plaisanta Schäffer. Ce que c'est que manger du poisson !

La cabine descendit de quelques mètres.

— Ça va ! J'envoie d'abord les trois prisonniers ; mieux vaut ne pas voyager sur le toit avec eux. Pourrez-vous les surveiller pendant que nous descendrons ?

— Ne craignez-vous pas d'abattre le moral de vos collaborateurs avec vos insinuations blessantes, patron ?

— On ne peut abattre ce qui est nul. Pendant que ces messieurs descendent, je vais encore essayer de séduire notre Juliette. Il poussa Carraciola avec le pied. Passez le premier. Descendez le long de la corde, jusqu'au toit de la cabine.

Le prisonnier se dressa sur les genoux, et son regard suivit la pente glacée jusqu'au fond de la vallée.

— Non, dit-il d'un ton ferme en fixant des yeux haineux sur le major. Je ne descendrai pas. Tuez-moi si vous le voulez. Ici même.

— Je vous tuerai si vous essayez de filer. C'est tout. Descendez.

— Non. Vous ne me tuerez pas, d'ailleurs, car vous êtes bourré de principes ; vous n'aurez pas le courage de m'assassiner de sang-froid. Ce serait contraire à votre sens de... l'éthique. Est-ce bien le mot ? Le sens des Jean-Foutre qui risquent leur peau pour empêcher un soldat de griller !... Eh bien ! tirez, donc ! Pourquoi ne tirez-vous pas ?

— Parce que c'est inutile.

Avec sa main gauche, Smith empoigna la chevelure de Carraciola, et retourna la tête brutalement jusqu'à l'horizontale ; l'espion gémit de douleur.

— Vous voyez ce revolver, dit le major en levant son *Lüger* qu'il prit par le canon. Il s'interrompit sous l'effet d'un lancinement atroce sous ses bandages. Je vous estourbis ; je vous attache la corde sous les aisselles, je vous laisse tomber de deux ou trois mètres. Schäffer fait descendre la cabine jusqu'à ce qu'elle vous heurte ; il saute dedans par la porte du haut, vous empoigne, vous rentre à l'intérieur par la porte

du bas, et le tour est joué. À moins que mon nœud tienne mal ; j'ai la main blessée ; à moins encore que Schäffer vous lâche par maladresse ; il ne vous regretterait pas.

— Salaud ! marmonna l'agent d'une voix caverneuse ; la douleur dans sa nuque lui arrachait les larmes. Je me vengerai.

— Ça m'étonnerait.

Ce disant, Smith le poussa en arrière, et il dut s'accrocher des deux mains à la corde de nylon pour ne pas choir dans l'abîme.

— Vermine ! reprit le major. Descendez, ou je vous tue. L'envie m'en démange depuis que je vous ai démasqué. Pourquoi suis-je assez sot pour vous ramener en Angleterre ?

Carraciola se laissa glisser ; ses pieds rencontrèrent le chariot de suspension de la cabine, puis le toit lui-même.

Smith appela Thomas, qui suivit le même chemin sans un mot. Christiansen prit la même route. Le major regarda la nacelle s'ébranler pour remonter contre son butoir, puis il leva les yeux vers la fenêtre d'où pendait la corde.

— Jones ?

— Je suis ici. La voix tremblait ; l'acteur n'osait même pas regarder au-dehors.

— Pas pour longtemps, répondit Smith d'une voix enjouée. Nos amis vous cherchent et vont vous trouver d'une minute à l'autre. A leurs yeux, vous êtes un espion ennemi, cher Carnaby. Vous connaissez le traitement réservé à ces gens-là. On les torture. Oh, pas les petites tortures classiques, l'arrachage des incisives ou des ongles. Des tortures beaucoup mieux étudiées, trop ignobles pour que je puisse en parler devant M^{lle} Ellison. On en meurt. Ou bien on est porté à la chambre à gaz.

Mary lui saisit le bras.

— Vous plaisantez, John. Ils ne feront pas cela, murmura-t-elle.

— Grand Dieu, non. Pourquoi se fatigueraient-ils ? Il éleva la voix pour continuer : Vous m'avez entendu, Jones. C'est une affreuse agonie qui vous attend. Et longue. Elle dure des heures. Des jours ; des jours entiers d'horreur.

— Mais que faire ? Que faire ? La voix de l'acteur ne tremblait plus, elle vibrait comme un ressort de lit cassé.

— Descendez le long de cette corde, Cinq mètres, cinq tout petits mètres, monsieur Jones. Imaginez que vous descendez du mât de cocagne.

— Je ne peux pas.

L'Américain ne parlait plus, il geignait.

— Mais si, vous le pouvez. Attrapez cette corde, fermez les yeux, et laissez-vous glisser de l'autre côté de la fenêtre. Nous vous arrêterons au passage.

— Je ne peux pas !

— Oh, mon Dieu !... Il est trop tard, s'exclama Smith d'un ton tragique. Mary, regardez. Vous voyez les lumières. Ils sont dans le couloir... Ils allument la lumière dans les pièces. Voici la deuxième... la troisième... Oh, pauvre Jones ! Je le vois déjà couché sur la table de torture. Oh, Mary !

Deux secondes plus tard, une forme sombre basculait sur l'appui de la fenêtre : Smith et Mary la recueillirent sur le toit de la station ; Jones gardait les yeux fermés.

— Pour mentir, vous êtes imbattable, major, dit Mary d'un ton admiratif.

— Schäffer le dit aussi... Après tout, vous avez peut-être raison ; vox populi, vox dei.

*

* *

La cabine remonta contre ses butoirs, avec les trois espions collés aux montants du chariot de suspension. Schäffer invita le trio à descendre, en brandissant son *Lüger* ; les trois hommes se laissèrent pendre à bout de bras le long de la nacelle, puis lâchèrent prise, et se reçurent plus ou moins bien, un mètre plus bas. Thomas, le dernier, dut se fouler la cheville, car il poussa un cri de douleur vite étouffé, et roula sur lui-même.

L'Américain ne broncha pas. Mal lui en prit, car les deux mains du soi-disant blessé le saisirent aux chevilles. Il perdit l'équilibre, leva les bras comme des balanciers, mais dans l'instant suivant Christiansen plongea sur lui à la manière des joueurs de rugby. Il tomba en arrière, et son dos porta contre une ferrure. Il y perdit le peu de souffle qui lui restait. Christiansen saisit son arme, et la lui appliqua cruellement sur la gorge.

Déjà, Carraciola avait atteint la porte métallique inférieure du tunnel. Il la secouait vigoureusement. Ce fut en vain. Il vit le gros

verrou, fermé et veuf de clé, revint, écarta le *Schmeisser* de Christiansen, et saisit l'Américain à la gorge.

— La clé ? demanda-t-il. La clé du verrou ?

La voix humaine n'arrive pas à imiter parfaitement le sifflement du serpent, mais le ton de l'espion en offrait une très bonne approximation.

— Le verrou a été fermé de ce côté-ci, donc par vous. Donnez-moi la clé !

Schäffer repoussa les mains brutales, en essayant de s'asseoir.

— Je ne peux plus respirer, dit-il... Je vais... Je vais vomir...

— On est la clé ?

Schäffer s'agenouilla, ouvrit la bouche, et des éructations très particulières donnèrent du poids à ce qu'il avait annoncé. Puis le spasme se calma. Il s'assit, secoua la tête comme pour en chasser des fumées, et demanda ce qu'on lui voulait.

— Dites-moi où est cette sacrée clé, répéta Carraciola, ivre de rage.

Il souffleta l'Américain à toute volée, plusieurs fois de suite.

— Doucement, doucement, intervint Thomas. Laisse-lui le temps de parler.

— La clé ? Ah oui, la clé... dit Schäffer en se levant les yeux mi-clos, le visage blanc, deux ruisselets de sang aux commissures des lèvres. Les accus, là. Je crois que je l'ai jetée derrière les accus. Je ne sais plus... Je n'ai plus mes idées... Non. Attendez... Les mots sortaient péniblement de sa bouche, par saccades. J'ai voulu la jeter. Et puis, je l'ai gardée.

Il fouilla dans ses poches, trouva l'objet convoité, et le tendit à Carraciola. L'espion sourit, avança la main, mais Schäffer se redressa vivement et lança la clé dans la vallée, soixante mètres plus bas. Carraciola la regarda disparaître d'un air ahuri, puis perdant totalement le contrôle de lui-même, il saisit le *Schmeisser* par le canon, le balança à hauteur de son épaule pour prendre de l'élan, et en abattit la crosse sur la tête de l'Américain. Schäffer tomba comme un arbre foudroyé.

— Bien, dit Thomas d'un air pincé. Maintenant que nous nous sommes calmés les nerfs, nous pourrions peut-être faire sauter le verrou à coups de mitraillette.

— Et nous recevrons les ricochets ! Fièvre idée. Carraciola s'était effectivement calmé les nerfs.

— Réfléchissons, dit-il. Si nous ouvrons cette porte, nous serons

accueillis par des rafales de mitrailleuses, car personne ne sait que nous travaillons pour le Reich, à l'exception de cinq individus bourrés de Nembutal. Pour le restant de la garnison, nous sommes les prisonniers amenés tout à l'heure, ou, au mieux, des inconnus, donc des suspects.

— Ce qui veut dire ? Thomas se montrait impatient.

— Qu'il faut agir adroitement. Descendons avec la cabine du téléphérique ; d'en bas nous téléphonerons à Weissner. Nous lui dirons où se trouve Smith, et nous lui conseillerons d'investir la station inférieure pour le cas où Smith réussirait à descendre à l'aide de la seconde nacelle. Puis nous irons au camp ; ils ont sûrement des émetteurs radio ; nous nous mettrons en relation avec qui vous savez. Cela vous paraît-il valable ?

— Excellent, répondit Christiansen d'une voix soulagée. Nous nous marierons et nous aurons beaucoup d'enfants. En route. Pas un instant à perdre.

— Montez ! ordonna Carraciola aux deux autres. Il avança lui-même jusque sous le châssis brisé,

Le *Lüger* à la main, il prit l'accent américain pour appeler :

— Patron !

Smith dressa l'oreille ; il laissa Mary s'occuper de Jones – aux yeux toujours fermés – fit deux pas en direction du châssis, et s'arrêta. Wyatt-Turner avait dit que le major possédait un cerveau à radar incorporé fonctionnant en cas de danger. La voix de Carraciola venait de déclencher cet appareil avertisseur, qui marchait déjà avec une précision et une exactitude à rendre jaloux les Decca.

— Schäffer ? Appela-t-il. Est-ce vous, lieutenant ?

— Qui croyez-vous que ce soit, patron ?

La gouaille américaine. Le radar de Smith illumina son écran ; s'il avait été jumelé à une sirène d'alarme, l'assistance eût été assourdie pour la vie. Le major se mit à quatre pattes puis rampa jusqu'au trou. Il aperçut des batteries d'accus, puis une jambe, et finalement la silhouette d'un homme couché les bras en croix. Il avança encore, et devina plutôt qu'il ne vit un autre bras terminé par du métal. Il écarta brusquement la tête. La balle du *Lüger* lui frisa les cheveux. Un juron résonna à l'étage inférieur.

— Vous venez de rater votre dernière chance, Carraciola, dit le major, il apercevait le visage de Schäffer, ou plutôt le masque sanglant qui devait être le visage de Schäffer.

Le lieutenant semblait mort. Mais il vivait peut-être encore.

— Une fois de plus, vous vous trompez, Smith. Cette maladresse reporte seulement à plus tard un plaisir qui me fait saliver d'avance. Nous partons. Je mets le treuil en marche. N'essayez pas d'intervenir ; Christiansen garde votre Schäffer au bout de son Schmeisser.

— Si vous entrez dans le local de commande, Carraciola, vous venez sur ma ligne de mire ; vous n'en sortirez pas vivant. Schäffer est mort. Inutile de mentir.

— Non. Je l'ai assommé. Sans plus.

— Je tire si vous avancez.

— Non, vous dis-je. Schäffer est vivant ! Carraciola s'exaspérait de nouveau.

— Je tire si vous avancez. Si je ne vous tue pas d'ailleurs, les soldats allemands le feront. Vous voyez l'état dans lequel nous avons mis leur château ; vous pouvez imaginer les ordres du gouverneur : tirer à vue sur tout étranger ; tir à tuer. Et vous êtes un étranger, Carraciola.

— Mais bon Dieu, écoutez-moi ! Smith le sentait perdre espoir. Je peux vous prouver que Schäffer est vivant. Que voyez-vous de là-haut ?

Les signaux du radar-avertisseur de Smith s'affaiblissaient.

— La tête, répondit-il.

— Regardez ! Carraciola entra dans le champ de tir du major sans se soucier du *Schmeisser* pointé sur lui. Vous ne pouvez pas utiliser votre arme, dit-il. Il s'agenouilla auprès du blessé ; d'une main, il lui ferma la bouche, de l'autre il lui pinça le nez.

Quelques secondes plus tard, Schäffer remua pour essayer de retrouver de l'air, et ses mains cherchèrent maladroitement son visage.

— Vous voyez ? cria Carraciola. N'oubliez pas que l'autre *Schmeisser* le vise toujours.

L'espion se releva, entra sans hâte dans le local de commande, lança le moteur, poussa l'inverseur de marche sur descente, et desserra le frein. La cabine fit un bond en avant. Carraciola courut, sauta par la porte ouverte, et referma derrière lui.

Sur le toit de la station, Smith se releva d'un mouvement las ; son visage ne reflétait qu'amertume et fatigue.

— Eh bien, cette fois, c'est fini, dit Mary avec un calme inquiétant. Fini, le débarquement sur les côtes de France en 1944, fini. Nos vies, finies aussi, pour autant qu'elles valent quelque chose.

— Certaines vies valent quelque chose pour moi, répartit Smith. Il

sortit de sa poche son revolver à silencieux, et le prit dans sa main valide. Je vous confie notre bébé Jones. À tout à l'heure.

— NON ! Non !... Pour l'amour de Dieu, non ! hurla Mary affolée d'angoisse, lorsque après deux secondes d'étonnement incrédule, elle comprit l'intention du major.

Smith ignore cette voix poignante et, les deux mains tendues vers lui, il traversa la partie horizontale du toit. La cabine du téléphérique sortait de l'abri, une cabine où trois hommes échangeaient des sourires de victoire en se donnant de grandes bourrades dans le dos.

Le major s'accroupit, se laissa glisser le long de la pente du toit, et sauta dans le vide lorsqu'il atteignit le bord. La nacelle se trouvait alors à deux mètres environ devant lui, et deux mètres plus bas. Il tomba sur elle avec une telle violence qu'il aurait eu les jambes brisées si le véhicule avait été immobile ; par bonheur, le mouvement d'éloignement atténua le choc. La cabine vibra sous l'impact, et se mit à osciller comme un pendule. Les jambes de Smith fléchirent et ses pieds glissèrent sur la surface verglacée du toit. Les doigts de sa main droite engourdis par la douleur, et gênés par le pansement saisirent un montant du chariot de suspension, mais ne réussirent pas à s'y tenir. Il dut lâcher son *Lüger* pour s'accrocher de la main gauche. Le précieux revolver tomba sur la tôle, glissa et disparut dans les ténèbres de la vallée. Smith, agenouillé, serra le chariot de suspension à plein bras, et ouvrit la bouche pour aspirer en hoquetant quelques bouffées d'air ; la chute lui avait coupé le souffle.

Les trois occupants de la nacelle furent aussi émus que lui, mais pour une raison différente. Le sourire se figea sur leurs lèvres. Thomas, stupéfié, resta immobile, les bras en l'air, dans la position où le bruit de la chute l'avait surpris. Carraciola fut le premier à retrouver son sang-froid ; il arracha le *Schmeisser* des mains de Christiansen, et le pointa vers le toit.

La cabine s'était suffisamment écartée du château déjà, pour que le grand vent entretînt le mouvement oscillatoire qu'elle avait pris. Smith, abruti par le choc après ses efforts précédents et son abondante perte de sang, se coucha ; la douleur gagnait son bras tout entier ; il éprouvait des nausées ; un brouillard enveloppait ses yeux et ses idées.

Une rafale de balles découpa rageusement la tôle à quelques centimètres de lui ; le brouillard se dissipa plus vite qu'il n'aurait

pensé. « Le chargeur du *Schmeisser* n'est pas encore vide, se dit-il. Ils attendent, pour voir si je tombe... Et ils tireront de nouveau. Mais où ?... Au hasard, ou méthodiquement sur toute la surface ? La mitraillette est peut-être ajustée sur moi en ce moment... »

Cette idée lui donna la force nécessaire pour rouler sur lui-même, et s'allonger sur la ligne des perforations déjà faites. Ils ne tireront pas deux fois au même endroit ; sauf s'ils pensent que je raisonne ainsi. » Mais les espions ne le pensaient pas ; la seconde rafale découpa le toit un mètre plus loin vers l'arrière.

Smith se releva en s'appuyant contre le chariot, et se tint debout, accroché au câble de traction ; il réduisait ainsi de 80 % la silhouette offerte à la mitraillette. Puis il avança silencieusement jusqu'à l'extrême avant de la cabine, dernier endroit que choisirait un passager clandestin sain d'esprit, car l'équilibre était beaucoup plus difficile à tenir là qu'ailleurs. Le véhicule oscillait avec une amplitude toujours croissante et une brutalité inimaginables ; il ne se balançait pas ; il sautait, ruait, trépidait comme un derviche tourneur aux derniers instants de sa danse. Smith n'avait rien pour caler ses pieds, et devait se tenir à la force des bras ; après quelques minutes, ses biceps et triceps gauches le firent atrocement souffrir ; mais les effets de la fatigue sur les muscles et les tendons sont passagers, alors que ceux d'une décharge de *Schmeisser* à bout portant ne le sont pas.

Carraciola tira sans succès trois autres rafales, puis suspendit le feu. Smith sentit la nécessité de retourner près du chariot auquel il pourrait s'accrocher à pleins bras. Sa main gauche commençait en effet à s'ouvrir, et il ne serrait la droite sur le câble qu'au prix d'atroces douleurs dans l'épaule, et d'élancements qui lui ébranlaient le cerveau comme des décharges électriques. Il pria le ciel que le chargeur du *Schmeisser* fût vide.

Prière bien inutile, comme le lui apprit la minute suivante. À peine eut-il reculé d'un mètre cinquante, qu'une tête et une main apparurent au ras du toit. La tête rappelait celle de Carraciola ; la main tenait un *Schmeisser*. L'espion vit Smith immédiatement, leva l'épaule droite, y appuya la crosse de la mitraillette, et pressa la détente.

Il ne pouvait évidemment pas viser avec soin, mais qu'importe la précision lorsqu'on tire à si courte distance ? Smith n'avait pas le choix des parades : il se laissa choir. La première balle arracha la patte d'épaule gauche de sa tunique ; la seconde lui érafla les os en brûlant un peu de chair au passage ; les autres se perdirent dans la nuit. Il était tombé assez brutalement, au moment où l'accélération transversale le projetait vers la droite, c'est-à-dire contre le chariot ! D'un geste convulsif, il saisit l'armature salvatrice, puis se déplaça en

crabe pour mettre cette fragile structure métallique entre le *Schmeisser* et lui.

Car le *Schmeisser* approchait. Carraciola aussi. L'agent double parut s'élever d'un mètre en l'air, sans effort apparent – phénomène de lévitation auquel Thomas et Christiansen n'étaient probablement pas étrangers. Puis il sembla se jeter en avant ; ses bras et sa poitrine reposèrent sur le toit, tandis que ses jambes devaient pendre dans le vide. « Il est fichu ! Songea Smith ; il a commis l'erreur ; il ne trouvera aucune prise sur cette tôle verglacée, j'en sais quelque chose ; il va glisser dans l'abîme. » Mais le major se trompait. L'espion avait repéré les trous percés par ses balles, et en une seconde il y engagea ses doigts. Il se hissa dès lors tout entier sur le toit, et s'accroupit en calant ses pieds contre des rebroussements de la tôle. Smith recula aussi loin que le lui permit sa main gauche crispée sur un montant du chariot de suspension, et fouilla dans son havresac. La grenade qu'il cherchait risquait d'être aussi dangereuse pour lui que pour l'adversaire, mais... il ne possédait pas d'autre arme. Il se coucha ensuite sur le ventre ; ses pieds et ses tibias se trouvèrent au-dessus du vide. Une douleur cuisante le fit hurler ; quelqu'un lui avait saisi les chevilles et lui écrasait le devant des jambes sur l'arête vive du toit. Ce quelqu'un le tirait vers le bas comme s'il avait voulu l'écarteler, et ce quelqu'un pesait autant que deux hommes ; c'était Christiansen ou Thomas, que l'autre avait saisi par la taille pour le retenir, ou augmenter la pression. Qu'importaient les motifs, d'ailleurs ? Le résultat demeurerait. Smith essaya de ramener ses jambes vers lui, mais les cent quarante kilos de ces messieurs l'immobilisaient.

Devant lui, Carraciola n'avait pas bougé ; toujours agenouillé, il avait grand mal à garder son équilibre, car les mouvements du véhicule atteignaient leur maximum d'amplitude, à mi-chemin entre la station supérieure et le plus haut des pylônes. Le major abandonna son idée de grenade ; il dégaina son couteau, qu'il saisit entre les trois doigts valides de sa main droite, et il essaya de frapper son adversaire pour libérer ses chevilles. Son bras était trop court.

Ses jambes semblaient sur le point de se rompre, et les ligaments de son épaule gauche prêts à se déchirer ; ses doigts d'ailleurs s'ouvriraient peut-être auparavant. De toute manière, dans quelques secondes tout serait consommé. Il le sentit, et décida de jouer le tout pour le tout. Qu'avait-il à perdre, qui ne fut déjà perdu ? Il prit son couteau par l'extrémité de la lame, entre son pouce blessé et ses autres doigts, puis se retourna, et lança son arme aussi adroitement qu'il le put. Un cri terrible retentit, et dans ses jambes la douleur disparut. Trois secondes plus tard, Christiansen ramené par Thomas à l'intérieur de la cabine contemplait d'un air stupide son poignet droit transpercé

par un couteau.

Cette manœuvre avait sauvé Smith, et l'avait perdu... Le major restait en effet désarmé en face de Carraciola qui, entre-temps, avait profité d'une seconde de stabilité pour se jeter sur le chariot de suspension, et s'y agripper.

L'espion se leva en se retenant du bras gauche au montant arrière du chariot. Sa main droite saisit la mitraillette accrochée à son épaule.

— Je n'ai plus qu'une balle, dit-il avec un sourire presque plaisant. Je ne pouvais pas risquer de la gâcher.

« Sauvé », peut-être ! pensa Smith au même instant.

Plaqué contre le toit par Christiansen, il n'avait pas senti diminuer l'amplitude des mouvements de la nacelle. Carraciola n'avait pas remarqué non plus ce phénomène, ou n'en avait pas compris la cause. Mais soudain Smith venait de la deviner. Un violent effort de volonté lui permit de détacher les yeux du *Schmeisser* qui le regardait de son œil rond, pour contrôler derrière l'espion l'exactitude de son hypothèse. Il ne s'était pas trompé : la cabine était parvenue à cinq ou six mètres du pylône. Dans quelques secondes...

— Pas de chance, Smith, dit Carraciola en ajustant sa visée. Remarquez d'ailleurs que nous sommes tous mortels ; alors, un peu plus tôt, un peu plus tard...

— Retournez-vous ! cria le major.

Carraciola sourit ; il était trop vieux renard pour se laisser prendre à un piège aussi usé. Smith regarda de nouveau le pylône, puis fit la grimace, et s'aplatit sur le toit. L'espion changea brusquement de visage ; un sixième sens, un éclair d'intelligence, ou la réalisation soudaine d'un danger nouveau lui firent tourner la tête. Il poussa un cri d'horreur : dernier son à franchir ses lèvres. Le système compliqué reliant le câble porteur au pylône était sur la trajectoire de sa tête, à quelques centimètres de distance. Le vent emporta très vite le sinistre craquement qui lui ouvrit les portes de l'enfer ; une seconde plus tard, sa dépouille sanglante défila verticalement le long des fenêtres de la cabine, d'où Thomas et Christiansen purent l'apercevoir. Leurs visages scandalisés se penchèrent ensemble à l'extérieur pour regarder leur chef plonger dans les ténèbres.

Sur le toit, Smith tremblait comme un paludéen ; il releva la tête lentement, péniblement, puis rampa comme en un rêve jusqu'à l'extrémité du chariot, contre lequel il s'assit. Qu'allait-il devenir ? Plus bas, la lune lui montra la seconde cabine ; elle montait. Elle venait de franchir le premier pylône. Le major hocha la tête. Une idée lui venait, mais bien risquée. Avec un peu de chance, sa nacelle

atteindrait le pylône central avant l'autre. Avec un peu de chance. Bien qu'au fond la chance n'importât plus. Les dés étaient jetés, les jeux faits. Aucun choix n'était possible ; il devait suivre cette idée probablement fatale, ou mourir.

Il sortit de son havresac deux galettes de plastic, et les glissa entre le toit de la cabine et la barre d'accouplement arrière du chariot, en prenant soin de laisser leurs cordeaux d'allumage bien dégagés, à portée de sa main. Il s'assit ensuite, en s'accrochant des bras et des jambes, aussi confortablement que possible, pour lutter contre les mouvements pendulaires qui de nouveau s'accrochaient.

La neige avait cessé. La lune flottant dans une mer de ciel pur, inondait la vallée d'une lumière glacée. « Je suis fou, se dit Smith, de demeurer assis. On me voit à deux kilomètres à la ronde. Mais qu'importe maintenant ? De toute façon, je n'ai plus la force de me maintenir couché sur cette glace ; mon bras droit est définitivement hors de combat... Schäffer est le seul espoir. » Il pensa au lieutenant, mais avec un détachement étrange dont la fatigue, la perte de sang, le froid partageaient la responsabilité. Il songea également à ses deux autres compagnons, Mary et Carnaby-Jones, ainsi qu'aux deux occupants de la cabine, Christiansen et Thomas. Aucun de ces quatre personnages ne pouvait influencer les événements, favorablement ou non ; les deux premiers parce qu'ils demeureraient impuissants sur le toit de la station supérieure ; les deux derniers parce qu'ils avaient trop peur pour tenter une sortie sans armes après la mésaventure de Carraciola et de son Schmeisser. Schäffer seul pouvait intervenir.

*

* *

Le lieutenant américain avait des idées plus fumeuses et plus brumeuses encore que Smith. Il s'extrayait lentement et péniblement d'un fort mauvais rêve où sa bouche était pleine de sel, et ses oreilles assourdies par une voix de femme qui répétait son nom avec anxiété. En temps normal, il eût apprécié cette voix, comme toutes les voix féminines, anxieuses ou non, mais dans ce cas particulier il souhaitait qu'elle se tût, car elle prolongeait le mauvais rêve où on lui avait fendu la tête, et il sentait que sa douleur ne disparaîtrait qu'à son réveil. Il gémit, appliqua les paumes de ses mains sur le sol, et tenta de se redresser. Ce fut long, très long, car on lui avait posé une montagne sur les épaules. Il réussit cependant à étayer son torse sur ses deux bras tendus. Sa tête pendait entre eux, une tête qui ne lui

semblait pas normale, et ne lui appartenait probablement pas ; un coin métallique en occupait la moitié, et le reste était bourré de coton hydrophile gris et floconneux. Il secoua cette pauvre tête pour clarifier ses idées, mais ce fut un tort : l'os frontal tomba. Au moins le crut-il en voyant de vives lumières multicolores danser devant ses yeux, puis s'ordonner selon de bizarres dessins de kaléidoscope. Il releva les paupières, la brillance des dessins diminuait, les lignes se simplifièrent jusqu'à fournir l'image d'un plancher grossier, mal éclairé, et de deux mains. Les siennes.

Schäffer était donc réveillé ; mais le rêve dont il sortait appartenait à cette catégorie de cauchemars qui persistent dans l'état de veille. Le sel était toujours dans sa bouche – le sel du sang ; sa tête lui donnait encore l'impression qu'elle tomberait s'il l'agitait ; et la voix de femme appelait toujours :

— Lieutenant Schäffer !... Réveillez-vous !... Lieutenant Schäffer !...

— J'ai entendu cette voix, se dit-il. Mais où ?... C'est vieux.

Il releva la tête pour essayer de localiser l'origine des appels qui semblaient venir de haut. Le kaléidoscope déploya de nouveau des images compliquées devant ses yeux. « Secouer ou tourner la tête, pensa-t-il, est contre-indiqué. » Il reprit donc son attitude primitive, puis réussit à ramasser ses genoux au-dessous de lui, et avança à quatre pattes vers une cloison qu'il distinguait vaguement. En s'appuyant, il se releva.

— Lieutenant Schäffer ! Je suis ici, en haut.

L'Américain se tourna dans la bonne direction, redressa la tête avec une vitesse de ralenti de cinéma, et cette fois les milliers d'étoiles qui l'entouraient se réduisirent à deux ou trois constellations. En même temps, il reconnut la voix qui l'appelait, issue d'un lointain passé, c'était celle de Mary Ellison. Il crut aussi reconnaître le visage pâle aux traits tirés qui le regardait à travers l'armature d'un châssis brisé ; mais de cela il était moins sûr, car il accommodait mal, et son cerveau fonctionnait avec la rapidité et la souplesse subtile d'un nageur remontant à contre-courant une rivière de mollasses noires.

— Vous sentez-vous mieux ? demanda Mary.

Schäffer réfléchit avant de répondre à cette ridicule question.

— Ça ira mieux plus tard, dit-il prudemment. Que s'est-il passé ?

— Ils vous ont assommé avec la mitrailleuse.

— C'est juste.

Il hocha la tête affirmativement, mais regretta aussitôt cette

réaction intempestive. Ses doigts explorèrent maladroitement les enflures qui boursouflaient son visage et sa nuque.

— J'ai dû me heurter l'occiput en tombant, si... Il s'interrompit brusquement, et se tourna vers les portes métalliques du tunnel. Avez-vous entendu ?

— Des aboiements, répondit Mary.

— Oui. Je le crois.

Il avança d'une démarche chaotique vers la porte où il colla son oreille valide. « Des chiens ! Une collection de chiens. Et une collection de coups de marteau. De coups de masse, plutôt. » Il revint jusqu'au petit débarcadère du téléphérique ; ses pas étaient plus assurés.

— Ils sont sur notre piste. Où est le major ?

— Il court après les prisonniers.

La voix terne de Mary semblait vidée de substance :

— Il a sauté sur le toit de la cabine.

— Ah, bien ! Schäffer parut considérer cette acrobatie comme la chose la plus naturelle du monde. Comment s'en est-il tiré ?

— Comment s'en... La voix de la jeune fille avait brusquement trouvé de la substance, une substance piquante et piquée. Mary cependant sut contenir son irritation. Deux hommes se sont battus sur le toit, et l'un d'eux est tombé. Je ne sais pas lequel.

— L'un de nos prisonniers, affirma Schäffer.

— Qu'en savez-vous ?

— En ce bas monde, les majors Smith ne ratent pas les virages. Citation de la future M^{me} Schäffer. En ce bas monde les majors Smith ne dégringolent pas des téléphériques. Citation du futur mari de la future M^{me} Schäffer.

— Je vois que vous récupérez vos esprits, commenta Mary sans chaleur. Vous devez avoir raison, d'ailleurs, car le survivant est assis sur le toit ; si c'était l'un des espions, il redescendrait auprès de ses amis à l'intérieur.

— Comment savez-vous qu'un homme est sur le toit ?

— Parce que je le vois. La lune illumine tout. Regardez vous-même.

Schäffer regarda lui-même ; il se frotta les yeux avec les poings ; regarda de nouveau.

— Je vais vous apprendre une bonne chose, ma chère amie. Je ne vois même pas cette fichue cabine.

Parvenu à dix mètres du pylône central, Smith se pencha vers les galettes de plastic, amorça les mèches, se redressa vivement à droite du chariot c'est-à-dire du côté du pylône, et tendit ses deux mains en avant, à hauteur de sa tête. Un instant après, elles entrèrent en contact avec la potence qui soutenait le câble porteur de la cabine.

Pour amorti qu'il fût, le choc lui coupa le souffle et lui brouilla les idées. Sa poitrine porta sur le hauban inférieur de la potence, qui eût écrasé des côtes moins solides que les siennes. Mais il ne s'arrêta pas à des considérations physiques ou physiologiques ; il utilisa toute son énergie à lever ses jambes pour les accrocher dans le hauban inférieur, puis à saisir des deux mains le hauban supérieur, et à se redresser.

La seconde cabine, celle qui montait, n'était plus qu'à trois mètres. Son plan avait toutes chances d'échouer. Il longea cependant la potence en direction du câble porteur de la deuxième nacelle ; ou plus exactement, ses mains et ses pieds firent les mouvements nécessaires pour le propulser dans ce sens, en le maintenant en équilibre ; l'acier des haubanages était enrobé d'une couche de glace polie où doigts et chaussures glissaient sans avancer. Il avait parcouru la moitié du chemin quand le chariot de la voiture montante secoua les câbles en passant sous la potence. Pour la première fois de la nuit, Smith bénit les rayons de la lune. Leurs reflets blancs barraient de deux longs traits parallèles la nuit de la vallée : les deux câbles, porteur et tracteur de la deuxième cabine. Il fit trois pas encore en glissant, puis plongea vers le câble inférieur, le tracteur.

Sa main gauche le saisit, son bras droit se referma sur lui, dans la saignée du coude. Il avait assez bien visé, mais était tombé un peu loin. Le câble porta sur sa poitrine, s'accrocha dans les boutons de sa tunique, puis lorsqu'il bascula vers le bas, lui flagella le menton avec une violence capable de le décapiter. Ses jambes balayèrent l'espace jusqu'à l'horizontale, retombèrent, et touchèrent au passage le toit de la cabine tandis qu'il se laissait descendre à bout de bras. Quand il sentit ses pieds sur la tôle glissante, il lâcha les mains, tomba sur les genoux et lança ses bras à l'aveuglette en direction du chariot. Il eut la chance de saisir des montants. Durant de longues secondes, il demeura ainsi à genoux, immobile, collé au métal glacé ; des spasmes nauséux le secouaient ; la douleur dépassait ses capacités de souffrance, sans qu'il sût la localiser ; elle lui tenaillait le bras droit, la gorge. Puis, peu

à peu, le souffle lui revint, ses muscles cessèrent de trembler, et il se coucha sur le ventre. Les oscillations pendulaires reprenaient de l'amplitude à mesure que la nacelle s'éloignait du pylône, et la situation empirait de seconde en seconde, mais ses bras ne relâchaient pas leur prise, « Je ne pensais pas que dans un pareil état d'épuisement, dirait-il plus tard, l'instinct de conservation me donnerait assez de force pour me maintenir sur ce panier à salade. »

Ses muscles se détendaient cependant ; la cabine devait approcher du troisième pylône. Il s'assit, et se retourna pour regarder le bas du téléphérique.

La cabine descendante approchait du premier pylône. Thomas était adossé à la paroi latérale ; Christiansen, serré contre lui, essayait de bander sa blessure à l'aide d'un mouchoir. Les châssis des deux portes avant et arrière étaient restés ouverts après l'attaque infructueuse menée par Carraciola, belle preuve du respect, voire de la crainte, que Smith imposait aux espions.

Une lumière aveuglante jaillit sur le toit de la cabine ; un éclat de bombe au magnésium. En même temps, deux explosions sèches éveillèrent les échos du *Weiss Spitze*. Les deux tourillons de l'accouplement arrière du chariot de suspension se brisèrent, et la cabine changea brusquement d'assiette, retenue désormais par le seul accouplement avant. L'arrière descendit, l'avant monta, le plancher prit quarante degrés d'inclinaison.

Christiansen glissa sur la tôle, et fut projeté contre le châssis ouvert. Il s'accrocha désespérément à l'encadrement, mais son bras blessé manquait de force ; il disparut par l'ouverture, et chut silencieusement vers les profondeurs de la vallée.

Plus prompt, et encore ingambe, Thomas s'était solidement accroché à l'une des mains courantes. Il leva les yeux vers le plafond, et vit la tôle se déformer, puis se déchirer, autour des renforts où étaient boulonnés les tourillons de l'accouplement avant du chariot. Ces pièces n'avaient évidemment pas été calculées pour résister à des efforts doubles et diversement orientés. L'espion comprit l'imminence de la catastrophe, et voulut se réfugier sur le câble tracteur. Il réussit à ramper jusqu'au châssis avant, et à sortir de la cabine. Le changement d'attitude de la nacelle plaçait le câble à portée de sa main. Il se redressa en regardant vers le haut du téléphérique, leva les bras, et empoigna le câble à deux mains. Deux secondes plus tard, les liaisons entre chariot et cabine achevèrent de se rompre, et le véhicule s'enfonça dans la nuit en tournant sur lui-même.

Le câble, allégé, se releva brutalement, mais Thomas réussit à s'y maintenir. Quand cette oscillation accidentelle fut amortie, il se

retourna. Ses yeux jaillirent de leurs orbites, ses lèvres s'écartèrent et se tendirent en un rictus de terreur, ses facultés physiques et mentales furent instantanément et définitivement engourdies par la peur ; la potence du premier pylône et l'appareillage de suspension étaient à un mètre vingt de ses mains crispées sur le câble. Trois secondes plus tard, nulle main n'était plus visible, mais seulement un chariot vide et un câble rougi, tandis qu'un long cri d'horreur allait en s'éteignant dans la nuit.

*

* *

Quand sa nacelle se stabilisa en approchant de la station supérieure, Smith rampa vers l'avant. Il ne pouvait pas apercevoir l'aile est du *Schloss Adler*, mais l'épaisse fumée dérivant au-dessus de la vallée lui prouvait amplement que le feu n'avait pas été maîtrisé. De gros nuages menaçaient de cacher la lime à tout instant, circonstance avantageuse et fâcheuse à la fois. Agréable, parce que l'obscurité est propice aux fugitifs et cacherait la fumée de l'incendie ; dommageable, parce qu'elle rendrait les flammes plus visibles.

« En fait, se dit Smith, les militaires et les civils du village doivent déjà savoir que le château brûle, avec cette fumée, ces lueurs et les détonations qui se multiplient. Je me demande d'ailleurs d'où viennent les explosions, Schäffer n'a pas distribué tant de charges de plastic. »

Quand le toit de la cabine atteignit le niveau du débarcadère, le major poussa un soupir de soulagement : Schäffer veillait devant les commandes du téléphérique. Un Schäffer endommagé, à coup sûr. Un Schäffer ahuri, une joue couverte de sang. Un Schäffer à demi aveugle, qui grimaçait pour essayer de reconnaître le ou les arrivants. Mais c'était tout de même un Schäffer vivant et valide. Smith sentit une énergie nouvelle circuler dans ses veines ; il comprit à quel point il comptait sur l'Américain. Puisque son second l'attendait, rien ne saurait l'arrêter.

Premier point d'acquis : la cabine était vide ; si elle avait eu des occupants, Schäffer les aurait vus, et ne serait pas resté paisiblement assis dans le local de commande.

La nacelle montait toujours ; les yeux de Smith parvinrent au niveau du toit de la station. Mary et Carnaby-Jones attendaient encore sur le solin, adossés aux murailles du château. Le major leur adressa

un signe, mais ne reçut pas de réponse, « On ne salue pas les revenants », songea-t-il en esquissant un sourire sans joie.

En dépit de sa piètre condition physique, Schäffer manœuvra le treuil merveilleusement, ou bénéficia d'une chance merveilleuse en manœuvrant le treuil. Il arrêta la cabine exactement à l'aplomb de la retombée du toit de la gare, en sorte que Mary et Jones purent rejoindre aisément Smith en s'aidant de la corde de nylon. Jones accomplit ce petit voyage les yeux fermés, comme d'habitude. Schäffer amena ensuite la nacelle sur ses butées, et les trois occupants du toit se laissèrent glisser sur le débarcadère.

Aucun d'eux n'avait prononcé un mot.

— Vite, à l'intérieur vous trois, ordonna Smith en ouvrant la porte supérieure de la nacelle.

Il ramassa le *Lüger* de Schäffer abandonné à terre, et pivota en direction du tunnel. Les chiens aboyaient, et de lourdes masses frappaient les portes métalliques. La première barrière, la plus haute, avait déjà cédé, et la seconde subissait l'assaut. Mary monta dans la cabine, suivie de Schäffer qui chancelait, mais Jones ne bougea pas. Le *Schmeisser* à la main, il écoutait vibrer la porte sous les martèlements furieux.

— Eh bien, lui demanda Smith, qu'attendez-vous ?

— Quand j'ai le vertige, je perds un peu les pédales, dit-il. Mais ici, je suis en pleine possession de mes facultés. Les Allemands vont s'en apercevoir !

— Montez, Jones ! répéta Smith d'une voix impatiente.

— Non. Vous les entendez. La porte va tomber d'une minute à l'autre. Je reste pour couvrir votre retraite.

— Montez, vous dis-je, ou...

— J'ai vingt ans de plus que vous autres, affirma Jones d'un ton sans réplique ; c'est à moi de rester pour les tenir en respect.

— En ce cas, merci. Et adieu.

Smith avait parlé d'un ton adouci, presque compatissant. Il tendit au généreux Jones sa main droite ensanglantée, puis lorsque avec le sourire de circonstance l'acteur eut passé le *Schmeisser* dans sa main gauche pour une ultime poignée de mains, le major le frappa à la nuque, l'apprenti héros s'écroula, inconscient. Smith le traîna jusqu'à la nacelle, et le poussa à l'intérieur. Il courut ensuite au local de commande, engagea l'inverseur de marche sur descente, desserra le frein, et sauta dans la cabine qui démarrait.

L'assaut continuait contre la porte. « Ils n'ont pas de marteau pneumatique ou de chalumeau oxyacétylénique, se dit-il. Qu'en ferait-on dans un château ? Mais les verrous et les gonds ne tarderont pas à sauter malgré leur bonne volonté. » Il ferma la porte. Schäffer était assis sur le plancher, les coudes aux genoux, le menton dans les paumes. Mary, agenouillée, caressait les tempes de Jones. Smith ne voyait pas le jeune visage, mais sentait que son amie préparait un sermon, à l'usage des majors, sur la vilenie des brutes qui couraient le monde pour assommer les vieux acteurs américains inoffensifs. Deux minutes s'écoulèrent, puis Jones battit des paupières. Mary poussa un soupir soulagé, et leva les yeux vers Smith. Elle souriait.

— Ça va, dit-elle. Vous êtes vainqueur par K. O. J'ai compté jusqu'à dix. Elle avait choisi la solution la plus sage. Puis son sourire s'évanouit : Je vous ai cru perdu, John.

— Et moi, donc ! Cette expédition est la dernière. Je prends ma retraite en rentrant. J'ai usé depuis une heure ou deux la ration de chance d'une vie entière. Vous n'avez pas l'air d'attaque, vous non plus.

Elle restait pâle, en effet, malgré les efforts musculaires qu'elle devait déployer pour lutter contre les mouvements erratiques de la nacelle.

— Si vous voulez tout savoir, j'ai le mal de mer, dit-elle.

Smith lui montra le toit.

— Allez donc essayer le confort de la classe émigrante là-haut. Dans une minute, vous reviendrez ici, parfaitement satisfaite de ce salon de première classe ! Ah, voici le pylône n° 2. Nous sommes déjà au milieu.

— Déjà ? Je dirais seulement au milieu. Elle se tut un instant. Que feront les Allemands s'ils cassent la porte, au château ?

— Ils inverseront le sens de marche du treuil, et nous remonterons.

— Même si nous ne le voulons pas ?

— Même si nous ne le voulons pas.

Carnaby-Jones se redressa péniblement sur un coude ; son regard vide montrait qu'il avait peine à renouer le fil de ses idées. Puis il parut se souvenir, et caressa son cou endolori.

— Pas très correctes, ces manières, dit-il à Smith.

— Non. Je m'en excuse.

— Inutile. Il sourit misérablement. De toute façon, je ne pense pas être du bois dont on fait les héros.

— Moi non plus, vieux frère, lui dit Schäffer en relevant la tête. Un peu de couleur revenait à ses joues – à l'une d'elle tout au moins, et son regard était moins vitreux. Les trois copains, patron, où sont-ils ?

— Morts.

— Morts ? L'Américain grogna, puis hocha la tête : Vous me raconterez ça plus tard. Pas maintenant.

— Vous avez tort. Je n'en aurai peut-être plus l'occasion. Songez à ce qui va se passer si la porte lâche, là-haut, si un soldat se précipite sur l'inverseur de marche, si...

— Oh, taisez-vous ! cria Mary d'une voix aiguë où se devinait l'imminence d'une crise de nerfs.

— Pardonnez-moi, Mary... Je disais cela, histoire de parler. Tenez, voici le dernier pylône. Encore deux minutes, et nous serons tirés d'affaire.

— Tirés d'affaire, répéta Schäffer d'une voix chargée d'amertume. Je le dirai quand le larbin du Savoy me présentera son menu. D'ici là...

— Certaines personnes ne pensent qu'à leur estomac, commenta Smith.

C'était son cas, d'ailleurs ; il y sentait une boule de plomb, une boule glacée qu'une main froide étreignait. Son cœur battait lentement, mais à grands coups qui lui faisaient mal. Il parlait avec difficulté, car sa bouche avait la sécheresse du Sahara.

Et soudain, il comprit l'origine de ses maux ; il s'aperçut qu'il se raidissait, qu'il se préparait pour l'instant imminent où la nacelle s'arrêterait et remonterait vers le *Schloss Adler*. Il voulut réagir. « Je vais compter posément jusqu'à 10. Si j'y arrive sans dommage, je compterai encore jusqu'à 9. Puis... » Puis il rencontra le regard de Mary, et il eut honte de lui-même devant le petit visage blafard, presque hagard, vieilli de quinze ans en quinze heures. Il s'agenouilla près de la jeune fille, et lui pressa l'épaule.

— Tout ira bien, dit-il d'un ton persuasif. Cette phrase lui montra qu'il pouvait de nouveau parler sans effort. Il avait retrouvé de la salive. Faites confiance à l'oncle John, Mary. Tout finira bien.

Elle le regarda en essayant de sourire.

— L'oncle John a-t-il toujours raison ?

— Toujours.

Vingt secondes passèrent. Smith se releva, fit trois pas jusqu'à la porte inférieure, et examina la vallée. La lune était cachée, mais il

distingua la silhouette de la station. Il se retourna vers ses compagnons ; tous avaient les yeux fixés sur lui.

— Encore une trentaine de mètres, dit-il. Je vais pouvoir ouvrir la porte... dans quelques instants. À ce moment-là, nous serons à cinq ou six mètres du sol. Si la cabine s'arrête, nous pourrons sauter. Il y a un bon mètre de neige fraîche sur les pentes : un coussin pareil nous donne au moins une chance sur deux d'atterrir sans douleur.

Schäffer écarta les lèvres pour commenter ces remarques, puis changea d'avis et remit sa tête dans ses mains, silencieusement. Smith ouvrit la porte, et ferma les yeux en grimaçant car une gifle glacée le souffleta ; il se pencha à l'extérieur pour regarder le sol. Hélas, ses pronostics péchaient par excès d'optimisme. La cabine surplombait la neige d'une bonne quinzaine de mètres ; de quoi provoquer d'excellentes fractures. Mais il n'eut pas le temps de s'appesantir sur ces fâcheuses considérations, car un facteur plus troublant encore entraînait en jeu : au loin, des phares d'auto zébraient la nuit, et le vent apportait un mugissement de sirène.

Schäffer releva la tête ; ses idées y étaient subitement devenues claires, si les névralgies y subsistaient.

— Les renforts entrent en scène par la gauche, dit-il. Coup de cymbale à l'orchestre. Mais comment le *Schloss* a-t-il prévenu le camp ? Plus de radio, plus de téléphone, plus d'hélicoptère.

Smith lui montra le château :

— Méthode éprouvée, dit-il. Les signaux à fumée !

— Fichtre ! répondit l'Américain en regardant par la vitre de la porte supérieure. Pour de la pierre, ça brûle bien !

Le lieutenant n'exagérait pas. Pour de la pierre, le *Schloss* brûlait magnifiquement. Le sinistre avait atteint des proportions grandioses, et offrait un spectacle où la fumée ne tenait qu'un petit rôle. Couronné de flammes, caché pratiquement derrière un rideau de feu, le château laissait voir uniquement le sommet noirci de sa grande tour nord-est. Perché sur son culot volcanique, à mi-hauteur des premiers contreforts montagneux dont le contour se détachait sur le fond plus brillant des neiges du *Weiss Spitze*, il flambait. L'éclat de l'incendie arrachait la plaine aux ténèbres nocturnes, faisait pâlir les rayons de lune, et offrait un spectacle fantastique, apocalyptique, emprunté à un récit d'horreur,

— J'espère qu'ils sont bien assurés, dit Schäffer en tournant le dos au *Schloss Adler*. À quelle distance sommes-nous, patron ? Quelle hauteur ?

— Dix mètres de distance. Cinq du sol.

Les phares des voitures défilaient devant les cendres encore rougeoyantes de la gare.

— Nous sommes rendus, patron. Oh... Schäffer lâcha un juron en glissant sur le plancher ; une secousse brutale venait de secouer la cabine qui s'immobilisa. Presque rendus, mais pas tout à fait.

— Sautez ! hurla Smith.

— Ça y est, l'adjudant de semaine qui ressort, répliqua Schäffer. Écartez-vous, patron. J'ai deux bonnes mains.

Il poussa Mary vers la porte, s'assit avec elle sur le seuil, et lui prit un poignet dans sa main gauche tandis qu'il s'accrochait de la main droite au chambranle.

— Laissez-vous glisser dehors, dit-il.

La jeune fille disparut. Il l'accompagna aussi loin qu'il put, puis la laissa tomber : elle ne parcourut pas plus d'un mètre en chute libre. Cinq secondes plus tard, Carnaby-Jones atterrit dans les mêmes conditions. Au même instant, la nacelle reprit son ascension. Schäffer empoigna Smith à bras-le-corps pour le pousser dehors ; les quatre-vingt-cinq kilos du major faillirent lui démettre l'épaule quand il les retint pour freiner leur chute. Puis il se suspendit lui-même dans le vide, se balançant un instant à bout de bras, et se laissa choir. Il tomba de trois mètres dans la neige molle.

Smith lui tendit aussitôt une charge de plastic qu'il avait déjà prise dans son havresac, et amorcée.

— Vos bras sont en bon état. Allez-y.

— Vous allez voir. Les chevaux, je n'aime pas, mais au base-ball je suis imbattable.

Il visa soigneusement, et lança l'explosif en balançant les bras. La charge entra dans la nacelle par la porte ouverte et n'en ressortit pas.

— Ça ira comme ça, patron ?

— Parfait. Venez.

Smith prit le bras de Mary pour aider la jeune fille à marcher dans la neige profonde, tandis que Schäffer aiguillonnait son compatriote. Deux minutes plus tard, ils atteignirent la station inférieure, prirent le pas de course sur la route, et eurent le temps de s'abriter dans l'entrée d'une maison avant l'arrivée d'une voiture d'état-major suivie de plusieurs camions bourrés de soldats.

Deux hommes débarquèrent, ainsi qu'un officier : le colonel Weissner. La troupe se précipita dans la station.

Là-haut, le château brûlait mieux que jamais, lorsqu'une explosion résonna sur le parcours du téléphérique ; la cabine s'enflamma, mais poursuivit son ascension en traçant dans le ciel l'étrange trajectoire que lui imposaient la traction de son câble et les oscillations pendulaires dues au vent. Les soldats la regardèrent bouche bée. Elle finit par disparaître en noyant ses flammes parmi les flammes du *Schloss Adler*.

Accroupi dans son abri précaire, Schäffer tira Smith par la manche.

— Vous ne voulez vraiment pas fiche le feu à la station pendant que vous y êtes ? demanda-t-il.

— Pas le moment de plaisanter, répondit le major. Direction : le garage. En route.

Le colonel Wyatt-Turner savait, comme tout le monde, que le bombardier *Mosquito*, tout en moteurs et en contreplaqué, était l'avion militaire le plus rapide du monde. Il ne s'attendait cependant pas à voler aussi vite.

En vol normal, aviateurs ou passagers n'éprouvent aucune impression de vitesse, mais le lieutenant-colonel Carpenter n'effectuait pas un vol normal, avec ce *Mosquito* ; il utilisait une méthode considérée comme parfaitement anormale par Wyatt-Turner, une méthode susceptible d'entraîner un désastre à tout instant. Carpenter procédait à une démonstration de rase-mottes particulièrement spectaculaire ; il frisait les haies, frôlait la frondaison des arbres, renversait l'avion sur la tranche pour virer devant les collines trop encombrantes. Wyatt-Turner n'aimait pas cela ; il aimait moins encore voir son ombre noire qui l'accompagnait sous les rayons de la pleine lune ; et il détestait franchement les occasions de plus en plus fréquentes où cette ombre se rapprochait de l'avion au point de le presque toucher. Si le petit intervalle entre le *Mosquito* et son ombre disparaissait, Carpenter et Wyatt-Turner disparaîtraient aussi, et pour chasser de son imagination ces perspectives dramatiques, le colonel consulta sa montre. Il occupait le poste de copilote.

— Vingt-cinq minutes, dit-il en regardant la silhouette détendue de Carpenter, dont l'expression lasse s'accordait mal avec la triomphante attitude de la grosse moustache rousse en guidon de vélo. Serons-nous à l'heure au rendez-vous ?

— Nous, oui, répondit le pilote. Eux, c'est une autre affaire, d'après l'amiral.

— Oui. L'amiral craint qu'ils ne puissent pas sortir du château. Moi aussi, d'ailleurs. L'alerte a certainement été diffusée partout, à l'heure actuelle. Smith et ses camarades ont la troupe et la police sur le dos. Je ne donne pas cher de leur vie.

— Alors, pourquoi êtes-vous ici ?

— C'est moi qui les ai envoyés. Wyatt-Turner parlait d'une voix blanche.

Il regarda au-dehors, et rentra instinctivement sa tête dans ses épaules ; l'ombre et l'avion semblaient se joindre sur des sapins.

— Faut-il vraiment voler si bas ?

— Pensez aux radars allemands, mon colonel. Nous sommes plus en sûreté à l'altitude des marguerites.

*

* *

Smith, suivi de Mary et de Jones, longeait prudemment la ruelle derrière les maisons qui bordaient à l'est la grand-rue du village ; Schäffer marchait en arrière-garde. La petite troupe atteignit la porte à deux battants du garage de Sulz. Smith allait engager un de ses rossignols dans la serrure, quand la porte s'ouvrit d'elle-même. Heidi apparut dans l'entrebâillement, et contempla les arrivants avec autant d'effroi que si elle les avait vus sortir d'une tombe ; puis son regard s'éleva vers le château en feu, et revint poser sur Smith une muette interrogation.

— T'as besoin de commentaires, répondit Smith. L'histoire est écrite ici noir sur blanc. Il montrait sa tunique en lambeaux ! Dans l'autobus, vite.

Il délaissa ses quatre compagnons pour aller examiner la rue à travers une fenêtre garnie de barreaux.

La population entière du village et du camp semblait y être réunie : civils, soldats sans armes sortis des Weinstuben pour admirer l'incendie, et chasseurs alpins équipés de pied en cap, que des camionnettes avaient amenés du camp. Devant le *Wilden Hirsch* stationnait une patrouille motocycliste. Un obstacle matériel risquait d'empêcher la sortie. C'était une voiture de liaison, parquée presque devant les portes du garage. Deux militaires occupaient sa banquette avant. Le major examina l'emplacement exact de ce véhicule, et en conclut que le chasse-neige de l'autobus le balaierait. Il alla vérifier que les portes étaient déverrouillées, puis revint à la voiture des Postes.

Mary et Jones s'y étaient installés. Heidi allait y monter derrière eux, lorsque Schäffer la saisit aux épaules, lui donna un baiser, et lui sourit. Elle le regarda d'un air surpris.

— N'êtes-vous pas heureuse de me revoir, Heidi ? Si vous saviez ce qui s'est passé là-haut ! Grand Dieu, j'ai bien failli ne pas en revenir.

Voyez dans quel état ils m'ont mis !

— Vous étiez plus joli garçon, il y a deux heures, répondit-elle en caressant légèrement les ecchymoses et les plaies sanguinolentes laissées par le *Schmeisser* de Carraciola. Et je vous trouve bien familier pour un homme qui me connaît depuis deux heures à peine.

Elle monta dans la voiture.

— J'ai vieilli de vingt ans, madame, en ces deux heures. Voilà donc vingt ans que je vous courtise ; avouez que c'est long. Ah, zut ! Cette dernière exclamation s'adressait à Smith qui venait de s'asseoir au siège du conducteur. Avec ce type au volant, je vais vieillir de vingt ans de plus ! Tant pis. Couchez-vous tous !

Il monta, et referma la porte de l'autobus.

— Et vous ? demanda Heidi. Vous ne vous couchez pas ?

— Moi ? dit-il avec un étonnement sincère. Je suis le receveur. Ce serait contraire au règlement. D'un coup de crosse, il fit voler en éclats la moitié droite du pare-brise, puis prit la position du tireur à genoux, face à l'avant.

Smith pressa le bouton du démarreur avec le médius de sa main droite ensanglantée ; le diesel démarra immédiatement. Smith le laissa chauffer une minute, puis débraya progressivement. Le lourd véhicule recula. Deux voitures en bon état se trouvaient derrière lui : une Opel et une Mercedes. Lorsque l'autobus atteignit le fond du garage, elles étaient dignes de figurer auprès de leurs sœurs du cimetière. Smith arrêta l'autobus, passa la première vitesse, emballa le moteur, puis embraya brutalement. Le véhicule bondit.

Six mètres plus loin, il avait acquis une certaine vitesse déjà lorsque le coin avant de son chasse-neige attaqua les portes, à la jointure des deux battants. La chaîne sauta, les panneaux ne résistèrent pas plus que du carton, et l'autobus jaillit sur le trottoir en projetant des confettis de bois de tous les côtés. Smith braqua le volant vers la droite.

Si encombrée que fût la rue, les piétons civils et militaires qui y admiraient le bûcher funéraire de l'orgueil bavaïse avaient entendu l'autobus de la Poste avant de le voir, et ils purent sauter à l'abri. La voiture de liaison au contraire, n'eut pas le temps de s'écarter. Le sergent qui tenait négligemment le volant, et le major assis auprès de lui, cigare à la bouche et radiotéléphone sur les genoux, se trouvèrent embarqués sans savoir pourquoi ni comment dans un étrange voyage ; leur automobile cueillie par le chasse-neige fut poussée en avant, puis transversalement pendant quinze ou vingt mètres, avant que l'inclinaison de la lame d'acier par rapport à l'axe de marche la fit

glisser vers la droite. Elle se retrouva finalement sur le trottoir, sans trop de mal. Le major avait perdu le nord, mais conservé son radiotéléphone, son cigare, et même la cendre qui le prolongeait.

Devant le *Wilden Hirsch*, les motocyclistes regardèrent venir l'autobus d'un air effaré ; pour les uns, le père Salzmann, le conducteur, était devenu fou, pour les autres, l'accélérateur s'était coincé. Mais quand la voiture approcha, ils aperçurent un inconnu penché sur le volant, et un canon de mitraillette braqué sur la route à côté de lui. De plus, le bruit caractéristique des changements de vitesse leur apprit que le véhicule des Postes passait en seconde, puis en troisième. Smith alluma les phares ; les motocyclistes ne virent plus rien, mais leur conviction était faite. Un bref commandement retentit, et tous les talons s'abattirent sur les pédales de mise en route des puissantes motos.

La conviction de Smith était faite, elle aussi. Il appuya sur la commande de son klaxon, et tourna légèrement le volant vers la droite pour raser les maisons. Les motocyclistes comprirent immédiatement ses intentions, et négligeant cette belle occasion de mourir en service commandé, ils abandonnèrent leurs motos, et se réfugièrent sur le perron du *Wilden Hirsch*.

Les sons stridents du métal qui se déchire et hurle sous la torture s'élevèrent au-dessus du grondement plus sourd des carcasses écrasées, tandis que la puissante lame du chasse-neige fauchait et déchiquetait les motos. Quand Smith ramena l'autobus au milieu de la rue, deux motos demeurèrent accrochées au chasse-neige.

Le major écrasait l'accélérateur, et jouait avec la commande des phares : code-phare, code-phare. La voie se dégagait devant lui, mais pas assez vite à son gré, quand l'idée lui vint d'utiliser la sirène alpine. Dans les Hautes-Alpes, l'autobus des Postes jouit d'une priorité absolue sur tout autre véhicule, et sa sirène à trois tonalités clame ses droits incontestés. Dès que résonne la sirène, voitures et piétons s'arrêtent ou se rangent sur la banquette de la route, même si l'autobus n'est pas encore en vue.

Une baguette magique aurait peut-être permis à Smith de faire le vide devant lui plus rapidement, mais la différence n'eût pas été notable ; dès que retentit la sirène, les gens parurent attirés par les murs comme la limaille par l'aimant. Les uns semblaient ahuris, d'autres effrayés, mais personne ne manifestait d'hostilité. Les événements marchaient trop vite pour que les spectateurs pussent les comprendre, et moins encore les interpréter.

L'autobus atteignit l'extrémité du village sans avoir essuyé un coup de feu ; là, la route tournait brusquement à gauche, et dans le virage

la force centrifuge arracha du chasse-neige les deux motos restantes ; elles s'écrasèrent sur une murette, bonnes désormais pour le cimetière de Sulz.

La route filait ensuite droite comme un I, le long des eaux sombres du Blau See. Smith coupa la sirène, puis, changeant d'avis, la brancha à nouveau : elle valait une paire de mitrailleuses tous les jours.

— Vous ne pourriez pas changer de disque ? demanda Schäffer qui grelottait derrière le pare-brise fracassé. Il s'assit sur le plancher pour s'abriter. Passez-moi un coup de fil quand vous aurez besoin de mes services. Dans deux kilomètres, je pense.

— Deux kilomètres ? Pourquoi deux kilomètres ?

— Aux portes du camp. Le major de la voiture que nous avons tamponnée a sûrement prévenu ; il avait un radiotéléphone.

— Ah ! Je n'avais pas remarqué. Pourquoi n'avez-vous pas descendu ce client-là ?

— Je suis un homme nouveau, patron. Une lumière a lui, surgie des ténèbres de mon âme.

— Outre que vous n'aviez pas la possibilité de tirer.

— Outre qu'effectivement je n'avais pas la possibilité de tirer.

Schäffer se retourna pour regarder à travers la vitre arrière si les Allemands les poursuivaient. La route était déserte, mais ce qu'il vit ne manquait pas d'intérêt. Le *Schloss Adler* disparaissait dans un écrin de flammes ; un feu d'enfer blanc et rose illuminait à mille mètres à la ronde son cadre incongru de neige et de glace ; rien ne subsisterait du château quand se serait envolé ce rêve d'incendiaire, ou ce cauchemar de pompier ; l'aube ne trouverait là qu'une carcasse désolée, une ruine lugubre profanant et polluant pour de multiples générations la plus charmante des vallées.

L'Américain s'arracha promptement à la contemplation de ce spectacle pour regarder ses trois compagnons, mais il n'en vit que les silhouettes tassées à l'abri sous les sièges. Une embardée de l'autobus le précipita contre la porte droite ; il blasphéma, se redressa, et ses yeux tombèrent sur le cadran du tableau de bord.

— Dieu du ciel ! cria-t-il. Quatre-vingt-dix !

Il pensait en miles anglais ; quatre-vingt-dix miles, à l'heure font cent quarante-cinq kilomètres/heure.

— Quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure, expliqua Smith d'une voix rassurante.

Le pied droit du conducteur lâcha l'accélérateur pour la pédale du

frein. Schäffer le vit, fronça le sourcil, et risqua un coup d'œil à l'extérieur. Les portes du camp s'ouvraient en bordure de la route, deux cents mètres devant eux et à droite. De fortes lampes suspendues à des poteaux métalliques illuminaient l'entrée, la façade du poste de garde, et le terrain de manœuvre qui s'étendait au-delà. Plusieurs douzaines de soldats en armes y couraient. Schäffer jugea leurs mouvements désordonnés, mais il se trompait ; les chasseurs embarquaient avec beaucoup de méthode dans des camions et des voitures légères.

— Une vraie ruche, dit-il. Je me demande...

Il se tut, en ouvrant de grands yeux : un char d'assaut apparaissait ; l'énorme véhicule passa devant le poste de garde, sortit du camp, s'engagea sur la route, s'arrêta, puis tourna de go sur place, bloquant le passage. La tourelle du tank s'orienta vers les phares de l'autobus.

— Ce coup-là, c'est fichu, dit Schäffer d'une voix étranglée. Un char Tigre. Un canon de 88.

— Ce n'est pas un pistolet à bouchon, lieutenant. Mais tout n'est pas dit. Couchez-vous.

Le major poussa une manette vers la droite, et un bras lumineux de signalisation se mit à battre de haut en bas sur le côté droit de l'autobus, annonçant l'intention de virer à droite. Cinq secondes plus tard, Smith passa de pleins phares en codes, puis de codes en lanternes, et il parcourut les trente derniers mètres sans autre lumière, en priant le ciel que ces manifestations pacifiques de respect pour le code de la route calmassent la nervosité éventuelle de l'homme assis derrière le 88, le plus terrible des canons de chars.

L'homme en question garda son calme. Dieu sait pourquoi. Smith arrêta la sirène, ralentit jusqu'à la vitesse du pas, quitta la route en virant à droite devant le poste de garde, stoppa, et abaissa sa vitre en cachant sa main ensanglantée. Trois hommes et un sergent approchèrent, la mitrailleuse à la hanche. Smith passa le coude gauche dans l'ouverture, et se pencha :

— Vite, cria-t-il. Téléphonez au docteur de courir à l'infirmerie. Du pouce gauche, il montra l'intérieur de son autobus. Le colonel Weissner. Ces salauds l'ont touché deux fois. À la poitrine. Eh bien, courez, bon Dieu ! Ne restez pas là !

— Mais... dit le sergent, le... l'autobus des Postes. On nous a téléphoné que les déserteurs...

— Une plaisanterie d'ivrogne, ma parole, hurla Smith. On en retrouvera l'auteur demain. Et vous aussi, sergent, on vous retrouvera

si le colonel meurt... Laissez-moi passer.

Smith embraya, et pénétra dans le camp, toujours à la vitesse d'un homme au pas. Le sergent rassuré par l'uniforme du major, par la lenteur de l'autobus qui, d'ailleurs, entrait dans la gueule du loup, et plus encore par la sirène alpine que Smith venait de rebrancher, courut vers le téléphone.

Le major se fraya un chemin à dix à l'heure à travers la foule des soldats et l'encombrement des voitures ; il croisa une colonne de motocyclistes bottés, gantés et casqués, longea des blindés et des camions qui réchauffaient leurs moteurs ou déjà se dirigeaient vers la porte sud du camp – mais pas aussi vite que Smith l'aurait souhaité. Un groupe d'officiers engagés dans une conversation très animée barrait presque le passage. Smith ralentit plus encore, et fit taire la sirène.

— Ils sont pris au piège ! cria-t-il. Au premier étage du *Wilden Hirsch*. L'auberge est investie, mais ils se sont emparés du colonel Weissner comme otage. Dépêchez...

Il s'interrompit brusquement, en reconnaissant parmi les officiers le capitaine de chasseurs qu'il avait convoqué pour le lendemain matin en sa qualité provisoire de major Bernd Himmler. Une seconde plus tard, l'Allemand le reconnut aussi ; il en ouvrit la bouche d'ébahissement, mais avant qu'il eût pris le temps de la refermer, le pied de Smith écrasait l'accélérateur, et l'autobus bondissait vers la porte nord du camp, tandis que les soldats s'égaillaient devant lui pour éviter le terrible chasse-neige. La surprise joua si bien que le véhicule parcourut une quarantaine de mètres avant de recevoir le baptême du feu. Les vitres arrière volèrent en éclats, et le tintement clair du verre cassé se mêla au bruit d'une fusillade désordonnée.

Smith atteignit la porte nord ; elle était ouverte ; il la franchit à toute allure, virant à gauche puis à droite parmi les plaintes effrayantes des pneus, et se retrouva sur la grand-route, temporairement à l'abri des coups de fusil.

Mais, revenir sur la route, c'était sauter de la poêle dans les braises. Si la voiture des Postes n'avait plus à craindre les militaires du camp, elle se trouvait exposée au feu du char d'assaut toujours en position devant la porte sud. Un obus de 88 toucha le flanc gauche du véhicule, ricocha dans la nuit avec un vilain sifflement, et explosa dans un aveuglant éclat de lumière neigeux, cinquante mètres plus loin. L'autobus embarda si brutalement qu'il faillit sortir de la route.

— Le Tigre, cria Schäffer. Ce sacré 88.

— Couchez-vous, répondit Smith, en se courbant sur le volant. Ce

coup-ci était trop bas, le prochain sera plus haut.

Le suivant pénétra dans l'autobus par la vitre arrière, traversa la voiture de bout en bout, et sortit au-dessus du pare-brise sans exploser.

— Un raté ? demanda Schäffer encouragé. Ou peut-être n'ont-ils ici que des obus d'exercice.

— Des obus d'exercice comme ceux-là, je ne leur fais pas confiance, répondit Smith qui tournait son volant d'un côté, puis de l'autre pour onduler entre les banquettes de neige, afin de dérégler le tir du char. Cet obus n'a pas explosé parce que c'est un projectile antichar ; il faut cinq centimètres de blindage pour le faire éclater.

Un troisième coup brisa presque toutes les vitres de droite de la voiture ; conducteur et « receveur » reçurent une douche d'éclats de verre.

— Si un de ces obus antichars attrape le châssis, le bloc-moteur ou le chasse-neige...

— Pas besoin d'un dessin, coupa l'Américain. Le tank suspendit son tir. Il prend son temps, le frère, reprit Schäffer vingt secondes plus tard. N'a-t-il plus d'obus ou quoi ?

Smith regarda dans le rétroviseur, et cessa de faire embarder l'autobus.

— Je n'aurais jamais cru me réjouir d'être pris en chasse par une compagnie d'Alpins allemands, dit-il en accélérant à fond.

Schäffer se retourna. La lunette arrière privée de vitre lui permit de compter trois paires de phares sur la route où deux autres véhicules s'engageaient. Le char ne pouvait plus tirer.

— Nous sommes vernis, répondit-il. Le Tigre et le 88 c'est un peu gros pour le fils Schäffer. Tandis qu'une demi-douzaine de camions... Ils ne sont pas de force.

Il lâcha sa mitrailleuse, et sauta à l'arrière du véhicule où étaient entassées les caisses de bière apportées par Heidi.

— Six caisses de bière, dit-il à la jeune fille, alors qu'on vous en avait demandé deux. Heidi, je serai le plus heureux des maris !

Il ouvrit la porte, et se mit à jeter les bouteilles l'une après l'autre. Quelques-unes rebondirent vers les bas-côtés enneigés, mais la plupart se brisèrent à l'impact, et leurs dangereux tessons se répandirent sur la route.

L'autobus avait encore trois cents mètres d'avance sur les poursuivants, quand la première voiture allemande atteignit la zone

« piégée ». Que se passa-t-il exactement ? Schäffer n'aurait su le dire, mais les indications sonores et visuelles qu'il recueillit lui parurent pleinement satisfaisantes. Les phares du premier véhicule oscillèrent soudain d'un bord à l'autre de la route, puis des hurlements de freins couvrirent le grondement du diesel de l'autobus, avant d'être eux-mêmes absorbés dans un grand vacarme de métal froissé lorsque la seconde voiture s'écrasa sur la première. Les deux autos soudées glissèrent quelques instants sur la route, puis l'avant de la première s'immobilisa dans le fossé de droite, tandis que l'arrière de la seconde s'ancra dans le talus de gauche. Les quatre phares s'étaient éteints lors du choc, mais le camion suivant illuminait assez la scène pour montrer que le passage était bloqué.

— Parfait, mon petit Schäffer ! s'exclama l'Américain d'un ton admiratif. Les voilà stoppés, patron !

— Stoppés, oui. Pour une minute. Vos deux victimes sont de simples autos, mais à en juger par les phares, les autres véhicules sont des camions. Leurs pneus « neige » se fichent bien des bouteilles de bière. Et dans une minute la route sera dégagée.

— Heidi !

La jeune fille s'approcha du conducteur. Elle tremblait dans le courant d'air qui traversait l'autobus aux vitres brisées.

— Oui, major ?

— Quelle distance encore avant le croisement ?

— Deux kilomètres environ.

— Et jusqu'au pont de bois ? Comment l'appellez-vous ? *Alten Brücke*, le vieux pont ?

— Deux autres.

— Quatre kilomètres. Quatre minutes. Au maximum. Lieutenant ! Pourrez-vous les tenir en respect quatre minutes ?

— Quatre mois, patron.

Schäffer sortit du havresac les six galettes de plastic qui lui restaient, et un ruban de toile adhésive. Il confectionna rapidement deux paquets de trois galettes, laissant pendre de chacun de grandes longueurs de ruban. Il leur fixa ensuite deux cordeaux Bickford, qu'il coupa aussi court que possible, et garnit d'une amorce. A ce moment, l'autobus vira avec une telle brutalité que le lieutenant donna de la tête dans la cloison.

— Excusez-moi, hurla Smith. J'ai failli rater le croisement. On approche. Plus que deux kilomètres.

— Pas de panique ! Répliqua joyeusement Schäffer.

Il s'assit face à l'arrière, mais éprouva une bien désagréable surprise : les camions allemands prenaient le virage à leur tour ; ils avaient gagné beaucoup de terrain.

— Peut-être faut-il se presser un peu tout de même, reprit-il. J'ai une mauvaise nouvelle pour vous, patron.

— Je sais. J'ai un rétroviseur. Est-ce encore loin, Heidi ?

— Vous voyez le virage, là-bas ? Le pont sera juste après.

Le tournant se présenta ; Smith réussit à le prendre sans ralentir, et sans trop quitter la route. Les phares découvrirent le pont, cent mètres devant eux.

— Je n'aimerais pas beaucoup le traverser à bicyclette, dit le conducteur, et mon autobus pèse six tonnes !

L'« ouvrage d'art » ne méritait guère son nom. Il eût été moins impressionnant s'il avait franchi une simple petite rivière au cours tranquille, mais ses quinze mètres de portée enjambaient un ravin encaissé, profond de soixante mètres. La chaussée y était constituée par des traverses de chemin de fer posées les unes contre les autres. Quant à la solidité : le curé du village n'aurait pas voulu de ses chevalets pourris comme tréteaux pour sa kermesse.

Smith attaqua le pont à soixante kilomètres/heure. Il eût été plus raisonnable de traverser à vitesse d'escargot, mais en voyant l'état de pourriture avancée des traverses, le major ne regretta pas son élan : moins il séjournerait sur chacune d'entre elles, mieux cela vaudrait. Les chaînes qui cerclaient ses pneus mordirent dans le bois rongé, et déplacèrent les madriers l'un après l'autre à une vitesse de roulement de tambour, et avec le bruit correspondant. L'autobus se mit à sautiller comme s'il dansait un cake-walk endiablé, et le pont tout entier prit autant de roulis qu'un torpilleur par mer de travers.

Smith avait eu l'intention de s'arrêter au milieu du ravin pour débarquer Schäffer, mais autant s'asseoir pour cueillir des edelweiss devant une avalanche. À trois mètres de la rive opposée, il freina de toutes ses forces. L'autobus glissa, oscilla, dérapa, mais s'immobilisa vingt mètres plus loin sur la terre ferme. Déjà l'Américain courait vers le pont. Dix secondes plus tard, il enjambait péniblement les traverses pour gagner les points d'attache du chevalet central de l'ouvrage. Il sortit de sa poche son premier paquet de plastic, et, à l'aide de la toile adhésive, le fixa à la jointure des madriers de droite. Un bond le porta de l'autre côté du tablier, où il attacha le second paquet d'explosif de la même façon. Le grondement des camions poursuivants lui fit lever la tête ; les Allemands n'avaient pas encore pris le dernier virage, mais

l'éclat de leurs phares illuminait déjà les haies. Il amorça la seconde charge, traversa de nouveau le pont pour amorcer la première, puis prit ses jambes à son cou. Smith avait reculé jusqu'au pont ; il embraya en voyant arriver l'Américain qui dut plonger par la porte ouverte pour embarquer dans l'autobus ; des mains secourables le retinrent à l'intérieur.

Il se retourna aussitôt, s'assit les jambes pendantes au-dessus de la route, et regarda les camions attaquer le virage. Cent trente mètres à peine séparaient les véhicules. L'Américain sentit sa gorge se serrer ; il n'avait pas osé penser que les poursuivants fussent si proches, et il se demanda s'il avait coupé les cordeaux Bickford assez courts ! Il se tourna vers ses trois compagnons, et lut la même angoisse dans leurs yeux affolés.

Puis deux éclats brillants illuminèrent le pont – caractéristique des explosions de plastic – et deux détonations secouèrent l'atmosphère. Des morceaux de poutres et des fragments de traverses furent projetés douze mètres au-dessus du niveau de la route, oscillèrent paresseusement en donnant une curieuse impression de ralenti, puis retombèrent sur la chancelante construction ; le chevalet central n'y résista pas. Avant l'éclair, un pont ; après, un gouffre vide ; et au-delà, des rayons de phares qui pivotaient horizontalement ; le conducteur du premier véhicule allemand braquait ses roues à bloc, en espérant contre tout espoir empêcher son camion de plonger dans le ravin. La lourde voiture se mit en travers de la route, mais continua à glisser dans la direction fatale, jusqu'au moment où elle heurta un rocher sur le bas-côté ; le choc la fit pivoter de quelques degrés ; elle culbuta, puis s'immobilisa à deux mètres de la berge.

Schäffer hocha la tête en sifflant doucement, se leva, ferma la porte arrière de l'autobus, s'assit sur une banquette, et alluma une cigarette.

— Vous avez de la chance d'avoir un type comme moi avec vous, dit-il.

— Intelligent, adroit, prompt ; et modeste par-dessus le marché, commenta Heidi sur un ton admiratif.

— Ensemble assez rarement réuni, belle enfant. Mais vous trouverez quantité d'autres surprises plus agréables encore à mesure que vous vieillirez à mes côtés. A quelle distance est votre aéroport ?

— Huit kilomètres, répondit Heidi.

Smith en tira la conclusion :

— Huit minutes de route. À moins que je ralentisse. Le pont étant

coupé, rien ne nous presse.

— Si, répliqua le lieutenant. La hâte de votre ami Schäffer. Dites-moi, jolie Heidi, vos bouteilles de bière étaient-elles toutes vides ?

— Celles que vous avez jetées, oui.

— Cette fille est en or, en vermeil. Heidi, je ne mérite pas une épouse comme vous.

— Pour une fois, nous sommes d'accord, approuva-t-elle en sortant d'un sac deux bouteilles pleines.

Schäffer les prit, et alla remplacer Smith au volant. Les deux hommes se relayèrent sans arrêter l'autobus.

Trois kilomètres plus loin, le véhicule sortit de la région boisée ; la route serpenta dès lors en plaine entre des champs cultivés. Cinq minutes passèrent encore, puis les phares montrèrent une large barrière sur le côté gauche de la route. Elle était ouverte.

— Entrez là, ordonna Heidi.

L'autobus freina, vira, et pénétra sur une aire de terre battue. La lune argentait deux toits de hangar, et soulignait au sol une longue piste étroite. Près du premier hangar, les phares illuminèrent un *Mosquito* bancal au fuselage troué comme une passoire.

— N'est-ce pas agréable à voir ? demanda Schäffer en désignant le bombardier. Le carrosse de M. Carnaby-Jones, je suppose.

Smith acquiesça.

— Tout a commencé avec un *Mosquito*, dit-il. Tout finira de même... je l'espère. Nous voici au rendez-vous d'Oberhausen. L'un des terrains d'atterrissage du Sauvetage en Montagne Bavarois.

— Un triple ban pour le Sauvetage en Montagne Bavarois !

Schäffer arrêta son autobus au bord de la piste, éteignit les lumières, coupa le moteur. L'attente commençait.

*

* *

Le colonel Wyatt-Turner poussa un soupir de soulagement : pour la première fois depuis le départ, la terre s'enfonçait sous les ailes du *Mosquito*.

— Vos nerfs vous lâcheraient-ils, colonel ? demanda-t-il sur un ton

sarcastique.

— Impossible. Je n'en ai plus depuis le 3 septembre 1939, répondit joyeusement Carpenter. Nous sommes obligés de grimper, sinon nous ne verrions pas les signaux de reconnaissance de vos amis.

— Êtes-vous sûr d'être au bon endroit ?

— Aucune hésitation. Regardez devant : c'est le *Weissspitze*. Dans trois minutes nous y serons... Mais ces gens-là se sont trompés de date. Ils ont allumé les feux de la Saint-Jean, regardez.

Effectivement, si la silhouette du *Weissspitze* se devinait au loin sur le fond bleu de la nuit lunaire, un colossal feu de Saint-Jean illuminait les roches à mi-hauteur des pentes. De temps à autre, de grosses boules rouges ou de longues traînées multicolores s'élevaient au-dessus de l'incendie.

— Des caisses de munitions ou d'explosifs qui éclatent ! commenta Carpenter. Le *Schloss Adler* brûle, sans aucun doute. Vos amis avaient-ils emporté des allumettes ?

— Probablement, répondit le colonel sans se dérider. Sacré spectacle, en tout cas.

— Je vous crois. Mais regardez à droite. En voici un autre, beaucoup plus agréable.

Wyatt-Turner se pencha vers le pare-brise, et suivit du regard la direction qu'indiquait l'index du pilote. Cinq cents mètres au-dessous de l'avion, et trois ou quatre kilomètres devant lui, deux faisceaux lumineux lançaient un éclat toutes les trois secondes. Le colonel resta médusé. Il dut faire un violent effort de volonté pour se détourner de cette lumière qui l'hypnotisait, puis il jeta un coup d'œil furtif sur Carpenter ; le pilote s'occupait de ses instruments. Son regard revint de lui-même vers les phares de l'autobus des Postes, et il hocha la tête, d'un air incrédule.

Lorsqu'il avait entendu le *Mosquito*, Schäffer avait lancé le moteur de son véhicule, et commencé à faire les appels de phares convenus, en direction du nord-ouest. La lune bientôt lui permit de distinguer la silhouette compacte de l'avion, où brillait l'échappement des moteurs. Il conduisit l'autobus vingt mètres à droite de l'entrée de la piste, et désormais les phares éclairèrent le côté droit de la bande d'atterrissage.

Quand le *Mosquito* se présenta, ses freins aérodynamiques sortis, ses volets braqués, ses phares d'atterrissage allumés, l'auto se mit en marche. L'avion la dépassa, posa ses roues sans même rebondir, puis ralentit sa course tandis que la voiture le poursuivait sur la piste elle-

même.

Une demi-minute plus tard, Schäffer arrêta l'autobus des Postes près du bombardier immobile dont la porte était déjà ouverte. Les cinq fugitifs passèrent de l'auto dans l'avion. Carpenter vira sur place, roula vent arrière à bonne vitesse jusqu'à l'extrémité de la piste, puis tourna de 180 degrés face au vent, et poussa ses deux manettes de gaz jusqu'à la position de surpuissance.

Le *Mosquito* était relativement léger, sans bombes et délesté d'une moitié de son essence ; il prit très rapidement sa vitesse, et le pilote l'enleva, deux cents mètres avant de parvenir à hauteur de l'autobus. Carpenter supprima aussitôt la surpuissance, et l'obliqua vers la droite, cap sur le *Schloss Adler* pour profiter du spectacle. Le château en feu teintait la neige autour de lui.

L'avion gagna l'altitude de cinq cents mètres, puis changea de route. Le bûcher funéraire vira en s'enfonçant sous les ailes. Carpenter le perdit de vue, tandis que l'axe du *Mosquito* se stabilisait en direction du nord-ouest, en direction de l'Angleterre.

Le lieutenant-colonel Carpenter fit grimper son *Mosquito* à quatre mille mètres d'altitude, et l'y maintint. L'heure n'était plus au jeu de cache-cache avec arbres et collines. Durant le trajet aller, le pilote avait voulu éviter à tout prix que les Allemands pussent deviner sa destination en repérant ses positions successives à l'aide de leurs radars ; mais maintenant, la détection lui importait peu : « Je rentre en Angleterre, mission remplie ; qu'on se le dise ! » L'interception était impossible, nul chasseur ne pouvant rattraper le *Mosquito*. Carpenter, détendu, tirait voluptueusement sur son horrible pipe de bruyère, et savourait l'existence.

Ses cinq nouveaux passagers la savouraient un peu moins, car ils ne disposaient pas d'un siège aussi confortable que le pilote. Ils ne disposaient même de rien du tout ; le bombardier *Mosquito* était prévu pour promener deux tonnes de bombes, et n'offrait guère à ses éventuels passagers que le confort indispensable aux bombes. Les deux jeunes filles, l'acteur et les deux officiers se contentaient de grelotter, assis par terre sur une mauvaise natte, et la couleur de leurs pensées se devinait à l'allongement de leur nez. Le colonel Wyatt-Turner occupait le poste de copilote, mais il s'était tourné de 90 degrés pour pouvoir converser facilement avec Carpenter et les passagers. Sa mitraillette Sten reposait toujours sur ses genoux ; il l'avait prise avant l'atterrissage, pour le cas où les Allemands seraient intervenus durant le séjour au sol, et il l'avait gardée machinalement.

Dès le décollage, Smith avait tenté de lui expliquer la présence des jeunes filles qu'il avait dû soustraire aux vengeances de la Gestapo, mais le colonel avait écouté d'une oreille distraite. De plus graves questions le préoccupaient. Mary avait trouvé une trousse de premiers secours à l'intérieur de l'appareil, et refaisait le pansement du major.

— C'est bien gentil à vous, mon colonel, dit celui-ci à Wyatt-Turner, d'être venu vous-même à notre rencontre.

— Ne parlez pas de gentillesse. Je suis venu parce que je ne pouvais plus attendre. Je mourais d'inquiétude sur votre sort. C'était

moi qui vous avais envoyés là. Il resta silencieux un moment, puis reprit d'une voix grave : Torrance-Smythe est mort, Harrod est mort, et maintenant vous m'apprenez la disparition de Carraciola, Christiansen et Thomas. Nous payons cher, Smith, très cher. Nos meilleurs hommes.

— Croyez-vous, mon colonel, qu'ils figuraient tous au nombre de... nos meilleurs hommes ? demanda Smith d'un ton placide.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire... Ah, oui ! Harrod aurait été tué par l'un d'eux, dites-vous.

— Par Carraciola.

— Carraciola ? Ted Carraciola ? Non. Je ne peux pas le croire.

— Carraciola était un agent allemand, mon colonel. Et Christiansen aussi. Smith conservait le ton de la conversation. Thomas également.

— Christiansen, Thomas !... Pourquoi pas vous, pendant que vous y êtes, major Smith ? Après les épreuves que vous venez de traverser, vos idées s'embrouillent.

— Elles étaient fort claires lorsque j'ai provoqué la mort de ces messieurs, tout à l'heure, mon colonel.

— Vous... Vous les avez tués ?

— Pratiquement, oui. Ce ne sont pas les premiers traîtres à qui je faisais passer le goût du pain. Vous le savez.

— Mais... Ces trois hommes n'étaient pas des traîtres. Pas tous les trois. C'est impossible. Et je ne veux pas vous croire.

— Peut-être croirez-vous ceci ?

Smith sortit un petit cahier de sa tunique, et le tendit à Wyatt-Turner :

— Voici les noms et les adresses de tous les agents ou boîtes aux lettres des Allemands dans le sud de l'Angleterre, ainsi que la liste de nos correspondants en Belgique, Hollande et France, supplantés par des agents ennemis. Vous reconnaîtrez probablement l'écriture de Carraciola. Je dois dire qu'il a écrit tout cela sous la menace.

Avec les mouvements lents d'un homme qui rêve éveillé, Wyatt-Turner tendit la main pour prendre le document. Durant deux minutes, il l'examina avec soin, tournant les pages comme à regret, l'une après l'autre. Il posa ensuite le petit cahier sur ses genoux, et soupira :

— Incroyable. Voici bien le document le plus important que j'aie vu depuis l'entrée en guerre. Le pays ne pourra jamais s'acquitter de la

dette contractée envers vous, major Smith.

— Vous êtes trop aimable, mon colonel.

— Ou plutôt, ne pourrait jamais s'en acquitter s'il en prenait connaissance. Dommage qu'il doive n'en rien apprendre.

Ce disant, Wyatt-Turner braqua la Sten sur la poitrine de Smith :

— Ne bougez pas, major Smith, sinon...

— Qu'est-ce qui vous prend ? demanda Carpenter en lâchant sa pipe sous l'effet de l'étonnement.

— Occupez-vous de votre avion, pilote, lui répondit le colonel en orientant brièvement la mitrailleuse vers lui : Le cap actuel fait l'affaire. Vous atterrirez sur l'aérodrome de Lille, d'ici une petite heure.

— Ce mec-là est devenu dingue ! murmura Schäffer d'une voix outrée.

— S'il l'est devenu, répondit Smith, ça fait déjà pas mal de temps. Mesdames et messieurs, permettez-moi de vous présenter le plus dangereux espion du théâtre européen, l'agent double le plus remarquable de tous les temps !

Le major se tut, quêtant les réactions, mais nulle ne vint.

L'énormité de la révélation dépassait l'entendement des assistants. Smith reprit :

— Colonel Wyatt-Turner, vous serez traduit cet après-midi devant un conseil de guerre, condamné et transféré à la Tour de Londres. Demain matin à 8 heures, vous en serez extrait et fusillé, les yeux bandés.

— Vous connaissez donc mes activités ?

Wyatt-Turner perdit brusquement son sourire et sa tranquille confiance en lui-même.

— Vous êtes renseigné sur moi ?

— Oui. Nous le sommes tous. Vous prétendez être resté trois ans derrière les lignes allemandes, avoir servi dans la Wehrmacht, avoir même été finalement affecté à l'état-major suprême allemand. Je le crois sans difficulté. La Wehrmacht et le haut commandement vous y ont aidé. Pendant tout ce temps, vous nous avez abreuvés d'informations, mais fausses, et destinées à nous abuser, sur de fantaisistes projets d'offensives allemandes. Puis, la fortune de la guerre a tourné ; les Alliés ont pris l'offensive à leur tour. Votre métier apparent d'agent britannique camouflé à Berlin n'était plus rentable. Les Allemands vous ont fait repasser en Angleterre, et depuis vous leur

adressez d'excellents renseignements sur les plans alliés, et vous faites arrêter nos agents sur le continent. Combien de francs suisses possédez-vous à Zurich, mon colonel ?

Carpenter pilotait, les yeux fixés devant lui au-delà du pare-brise.

— Franchement, mon vieux, dit-il lentement, votre histoire est ridicule.

— Essayez donc de désobéir au colonel, répliqua Smith, et vous verrez si sa mitraillette est aussi ridicule que mon histoire.

Il se retourna vers Wyatt-Turner :

— Vous avez mésestimé l'amiral Rolland. Voici plusieurs mois qu'il vous soupçonne, vous et les quatre chefs de section de la division C. Il devait se tromper, cependant, sur le compte de Torrance-Smythe.

— Voici un intéressant sujet de spéculations, qui pourra nous occuper jusqu'à Lille, répondit aimablement le colonel qui avait retrouvé son emprise sur lui-même.

— Nous n'avons plus à spéculer, malheureusement pour vous. L'amiral Rolland m'a fait revenir d'Italie, ainsi que Mary, parce qu'à Londres il ne pouvait plus se fier à personne. Vous savez combien la corruption est contagieuse. Et ce bon amiral a agi fort adroitement. Il vous a confié qu'il soupçonnait un des quatre chefs de section, sans pouvoir déterminer lequel ; puis l'accident de Carnaby s'est produit, et il a eu l'idée géniale de vous proposer de faire kidnapper le général par les quatre chefs de section : Carraciola, Thomas, Christiansen et Torrance-Smythe. Il s'est arrangé, en même temps, pour que vous n'ayez à aucun moment la possibilité de vous entretenir seul à seul avec ces messieurs.

— Et voilà pourquoi on m'a jeté dans cette galère ! Intervint Schäffer, bégayant de colère. Vous ne pouviez plus vous fier à vos Anglais...

— Mais oui, lieutenant, répondit Smith. À ma connaissance, MI6 était positivement pourri. Mais revenons à vous, mon colonel. L'idée de l'amiral n'a pas eu l'heur de vous plaire, jusqu'au moment où vous avez été invité à chercher vous-même qui dirigerait l'expédition. Vous m'avez choisi, comme de bien entendu. Vous m'avez choisi, et l'amiral savait que vous me choisiriez, parce que le chef du Deuxième Bureau de Kesselring vous avait fait connaître, par l'intermédiaire de votre ami Canaris, que je travaillais pour l'*Abwehr*, pour les Allemands. Autrement dit, vous me preniez pour un agent double, et tout le monde ou presque nourrissait la même illusion. L'amiral Rolland ne vous a pas laissé l'occasion de me parler, à moi non plus, mais vous ne vous en êtes pas inquiété : vous pensiez que je saurais me

débrouiller... J'ai su le faire, d'ailleurs. Vous avez dû éprouver un choc, mon colonel, lorsque cet après-midi Rolland vous a informé que je suis un faux agent double, un bon ballot de Britannique travaillant pour son propre pays, ni plus ni moins.

— Vous en savez très long, Smith. Trop long.

Wyatt-Turner avait de nouveau perdu son assurance ; mais son sang-froid demeurait inaltérable. Il agita légèrement le canon de la mitraillette :

— Continuez donc, vous m'intéressez.

— Nous savions tout, comme vous le voyez. Mais jusqu'à ce jour, nous n'avions pas de preuves. C'est ce soir que j'en ai obtenu. Ce soir, en effet, j'ai constaté que Kramer nous attendait ; il savait que nous venions chercher Carnaby. Il s'interrompit et tendit la main en direction de Jones : à ce propos, permettez-moi de vous présenter M. Cartwright Jones, un acteur américain.

— Quoi ? Le colonel dut faire un violent effort pour éructer ce monosyllabe ; on eût dit que deux mains puissantes lui étreignaient le gosier.

— Oui. Vous ne vous en doutiez pas. Notre petit scénario ne manquait pas d'adresse, et vous êtes tombé dans le panneau. L'authentique général américain Carnaby se repose paisiblement à la campagne chez l'amiral Rolland, dans le Wiltshire. M. Jones a eu l'amabilité de prendre sa place dans le *Mosquito* soi-disant abattu par la Luftwaffe ; une victoire aérienne qu'elle a remportée sans danger, vous vous en doutez maintenant.

Wyatt-Turner essaya de parler, mais en vain ; nul son ne sortait de ses lèvres, et son visage ordinairement sanguin avait pris un teint de cire.

— Donc, Kramer savait. Et comment pouvait-il savoir, sinon parce que vous aviez prévenu Berlin ? Personne, mon colonel, ne connaissait notre projet, sauf Rolland, vous et moi. Kramer savait même qu'il nous trouverait à l'auberge *Zum Wilden Hirsch*, renseignement que je vous avais communiqué moi-même par radio, et que vous aviez retransmis sans retard à Berlin. Excellentes, vos transmissions. Je vous en félicite.

— On ne prête qu'aux riches, évidemment, interrompit Heidi. Mais notre présence au *Wilden Hirsch* a pu être signalée par l'un des trois espions ; celui qui a tué Torrance-Smythe, par exemple. Il y a une cabine téléphonique en face de l'auberge.

— Je le sais ; mais cet assassin n'a pas eu le temps de téléphoner. Je suis resté absent durant sept minutes exactement. Torrance-Smythe

est sorti trois minutes après moi pour suivre l'un des trois autres ; il l'avait vu quitter la salle. Smithy était une fine mouche, et il avait certainement senti que le torchon brûlait.

— Quels indices avait-il remarqués ? demanda Schäffer.

— Nous ne le saurons jamais. Peut-être lisait-il particulièrement bien sur les lèvres des gens. En tout cas, il a suivi le suspect, et l'a trouvé dans la cabine téléphonique avant que la communication ait pu être établie avec Kramer ou Weissner. La lutte a duré un certain temps ; puis il a fallu du temps encore pour que le vainqueur tire le cadavre de Torrance-Smythe dans la ruelle. Et lorsqu'il a voulu revenir à la cabine, quelqu'un d'autre téléphonait ; je l'ai constaté moi-même. Le meurtrier est donc rentré dans l'auberge. C'est Kramer qui a prévenu Weissner. Et c'est notre aimable colonel Wyatt-Turner qui avait prévenu Kramer.

— De plus en plus intéressant.

Le ton sarcastique de ce commentaire ne donna pas le change à Smith, qui lisait une angoisse croissante dans le regard du traître.

— Avez-vous fini, major Smith ?

— Presque. Au cours de notre dernière communication, l'amiral m'a demandé si j'avais obtenu tout ce que nous voulions. J'ai répondu : oui, tout le paquet. L'amiral vous a certainement expliqué ce que cela signifiait : les noms et adresses de tous les agents. Vous étiez « fait », à moins que je disparaisse, ainsi que mes compagnons de voyage. Vous n'aviez donc pas le choix. Vous deviez venir vous-même à notre rencontre, et nous liquider... Ou repasser en Allemagne. Cette fois, j'ai fini.

Wyatt-Turner se tourna vers le pilote :

— Mettez le cap sur Lille, ordonna-t-il.

— Ne l'écoutez pas, conseilla Smith.

La Sten visa la tête du major :

— Rien ne m'empêche de vous supprimer immédiatement, Smith.

— Si. Notre prudence, mon colonel. L'amiral Rolland a tenu à vous accompagner jusqu'à l'avion, souvenez-vous-en.

— Et alors ?

La voix demeurait dure, sèche, mais des gouttes de sueur perlaient sur le front, et la peur s'installait insidieusement dans le regard.

— Ce n'était pas tant par politesse, que pour s'assurer que vous ne prendriez aucune autre arme que cette Sten. Regardez bien votre mitraillette ; vous y verrez deux petites rayures parallèles sur l'acier,

là où la monture s'attache au canon.

Wyatt-Turner dévisagea longuement Smith, puis abaissa très brièvement son regard vers la Sten. Les deux rayures étaient là, visibles comme le nez au milieu du visage. Quand il releva les yeux, Smith y lut du désespoir.

— Je me suis permis de limer le percuteur de cette arme, voici maintenant trente-six heures.

Le major fouilla maladroitement de la main gauche sous sa tunique, et en sortit le *Lüger* équipé du silencieux. Wyatt-Turner visa son adversaire à la tête, et pressa la détente, une fois, deux fois, trois fois... Les contractions convulsives de son index n'entraînèrent qu'un bruit sec : clic, clic, clic. Le colonel posa l'arme inutile devant lui, puis, se retournant brusquement sur son siège, ouvrit la vitre latérale du cockpit, et jeta le petit cahier dans la nuit. Il reprit ensuite sa position précédente et adressa un sourire glacé au major.

— Le document le plus important que j'aie vu depuis l'entrée en guerre. Ne me suis-je pas exprimé aussi ?

— Oui. Mais à tort.

Smith tendit son *Lüger* à Schäffer, fouilla dans ses poches, et en sortit les cahiers de Thomas et Christiansen.

— En voici deux autres exemplaires.

— Des doubles, murmura le colonel.

Son sourire évanoui laissa place à la tragique expression de la défaite. Il promena lentement son regard sur tous les assistants, puis le ramena vers Smith.

— Allez-vous me tuer ?

— Non.

Wyatt-Turner se leva et fit trois pas jusqu'à la porte coulissante qu'il ouvrit.

— Pouvez-vous m'imaginer à la Tour de Londres ? demanda-t-il.

— Non. Réellement non.

— Moi non plus.

— Faites attention à la marche, lui conseilla Schäffer d'une voix glaciale. Mais déjà Wyatt-Turner ne pouvait plus entendre.

Smith referma la porte et se glissa péniblement sur le siège de copilote.

— Il serait temps d'appeler l'amiral, dit-il en regardant Carpenter

et Mary. Il doit commencer à se faire des cheveux.

— Appeler l'amiral, répéta Mary machinalement. Elle regardait le major avec le même effarement que si elle avait aperçu un fantôme. Vous dites ça... comme ça... Juste après que... Comment pouvez-vous prendre les choses avec autant d'indifférence ?

— Parce que cette aventure vient de trouver la conclusion attendue, ma petite fille. Wyatt-Turner ne pouvait pas finir autrement.

— Ah, la conclusion attendue... Smith lui saisit les deux mains.

— Vous comprenez ce que cela signifie pour nous, j'espère ? demanda-t-il d'une voix qu'il sut rendre enjouée.

— Je comprends que quoi signifie quoi ? Elle demeurerait blanche comme un linge.

— Vous et moi, nous sommes brûlés, Mary ! C'est fini, le jeu. L'Italie... L'Europe... On ne me laissera même pas combattre dans un régiment ordinaire, car si j'étais capturé, je serais fusillé comme espion.

— Et alors ?

— Et alors ? La guerre est finie pour nous. Nous allons pouvoir penser à nous-mêmes. D'accord ?

Elle lui rendit un sourire tremblant.

— Colonel Carpenter, puis-je utiliser votre radio ? Je voudrais parler sur la fréquence 127.

*

* *

— Il a préféré partir ainsi !

L'amiral Rolland semblait bien vieux, bien las, debout près du puissant transmetteur du P.C. opérations de l'Amirauté, réglé sur la fréquence 127.

— Ça vaut probablement mieux, Smith. Et vous avez en poche tout ce que nous désirions ?

— Au grand complet, amiral.

— Magnifique. Je mets la police sur pied. Nous la lancerons dès que votre document sera ici. Une voiture vous attend à l'aérodrome. À tout à l'heure.

— Bien, amiral. Encore un mot, cependant, si vous le permettez. Un détail à régler. Je désire me marier dans la matinée.

— Vous, quoi ? Les gros sourcils gris se relevèrent jusqu'à chatouiller la crinière blanche.

— Je désire me marier dans la matinée, avec M^{lle} Mary Ellison.

— C'est impossible, voyons. Vous n'avez jamais entendu parler des bans, des publications, des papiers d'identité ? De plus, c'est dimanche et les officiers d'état civil ne travaillent pas.

— Voilà bien la reconnaissance des gens ! Après tout ce que j'ai fait pour vous...

— Taisez-vous ! C'est du chantage. Un ignoble chantage. Jouer sur les sentiments de gratitude d'un vieillard ! Oh !

L'amiral coupa brutalement la communication radio, puis décrocha un téléphone :

— Allô, standard ? Passez-moi la section des faux papiers.

« Pas d'autre méthode », grommela-t-il entre ses dents.

*

* *

La pipe à la bouche, à la main une tasse de café fumant, fraîchement sorti d'une thermos, le lieutenant-colonel Carpenter avait repris sa flegmatique personnalité. Smith bavardait paisiblement avec Mary. Jones, les yeux clos – une fois de plus – affectait de dormir. Au fond du fuselage, Schäffer tenait Heidi par la taille, et Albion ne se défendait pas.

— Parfait, dit Schäffer. Nous irons donc ce soir même dans ce petit restaurant.

— Vous aviez parlé du Grill du Savoy, je croyais.

— Peu importe le nom de la rose, c'est le parfum qui compte... Donc, nous irons dans ce petit restaurant. Nous prendrons le pâté du chef, puis des truites fumées, une entrecôte d'Angus d'Aberdeen...

— De l'Angus d'Aberdeen. Mon pauvre ami. Vous avez oublié la guerre. Et le rationnement. Vous aurez plutôt une entrecôte de cheval.

— Chérie ! Schäffer lui prit les mains, et se pencha sur elle d'un air très attentif mais très sérieux. Chérie, je vous adjure de ne jamais, jamais plus employer ce mot-là en ma présence. Je suis allergique aux

chevaux.

— Ah ! Heidi ouvrit de grands yeux étonnés. Vous en mangez tant que cela, dans le Montana ?

— Non. Je n'en mange pas. J'en tombe !

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 10 AVRIL 1970 SUR LES
PRESSES DE L'IMPRIMERIE
BUSSIERE, SAINT-AMAND (CHER)

N° d'édit. 530. – N° d'imp. 140 –
Dépôt légal : 2e trimestre 1970.
Imprimé en France

[1] *Rue des grands tailleurs à Londres (N. d. T.)*